CHOIX DE FABLIAUX,

MIS EN VERS.

CHOIX DE FABLIAUX,

MIS EN VERS.

TOME PREMIER.

[By Barthélemi Imbert]



A GENÈVE,

Et se trouve à PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,

Quai des Augustins, à l'Immortalité.

1788.

AVERTISSEMENT.

Une partie des Pieces que renferment ces deux volumes, a été écrite sans projet de publicité ; ou du moins, je ne croyois *pas les multiplier* assez pour en faire un ouvrage à part, pour en composer un recueil aussi volumineux. Je ne voulois d'abord qu'égayer les tristes loisirs que me laissoit une maladie, qui a duré près de six mois ; impatient de jouir de quelques bons intervalles, dont j'étois d'autant plus jaloux, qu'ils étoient courts et peu fréquens, je voulois empêcher l'ennui de s'emparer des momens échappés à la douleur. En pareil cas,

l'application est un mal, sans doute; mais pour une imagination, dont l'habitude de s'exercer a augmenté l'activité naturelle, l'oisiveté absolue est peut-être plus dangereuse encore que le travail.

De deux maux je choisis donc le moindre, je m'occupai; mais je pris un genre de travail, d'autant plus convenable à ma situation, qu'il n'exigeoit pas une application suivie : en mettant en vers quelques anciens Fabliaux, je pouvois souvent quitter mon ouvrage, sans que l'ouvrage y perdît; quelquefois même je n'avois pas besoin de le quitter, parce qu'il se trouvoit assez peu considérable pour pouvoir être commencé et fini d'une haleine. Bientôt le nombre de mes Fabliaux s'accrut au point, qu'encouragé

par le conseil de quelques amis, (conseil qui a toujours quelque secrète intelligence dans le cœur d'un Poète) je me décidai à donner le recueil que je publie aujourd'hui.

J'avois inséré dans la collection de mes Contes en vers quelques imitations de ce genre; je les ai revues, corrigées avec soin; et en leur rendant quelques formes originales, que je leur avois fait perdre pour leur donner le costume de mes Contes modernes, je les ai reportées dans ce recueil, dont elles ne composent qu'une bien petite partie.

J'ai tâché de les varier par le choix des sujets; j'ai conservé à chaque Piece son titre ancien, afin de ne pas laisser perdre de vue que l'idée en est due à des

tems bien éloignés du nôtre. Le genre et le ton de quelques-uns des Fabliaux que j'ai mis en vers, sont étrangers sans doute à notre goût et à nos mœurs; mais il s'agit d'examiner s'il s'y trouve de l'originalité, une imagination gaie, et des détails piquans.

Je dois payer ici un tribut de reconnoissance à M. Legrand d'Aussi dont les recherches m'ont été si utiles, que je n'aurois jamais songé à cet ouvrage, sans l'estimable recueil dont il a enrichi la littérature françoise.

En choisissant parmi les Fabliaux qu'il a recueillis, j'ai changé quelquefois, mais bien plus souvent encore j'ai abrégé la narration, parce que j'ai observé que les longueurs sont bien plus

fatiguantes, et bien moins pardonnées dans les vers que dans la prose.

L'ouvrage de M. Legrand étant public, tout le monde avoit, comme moi, le droit d'y puiser. Mais je lui dois un remercîment personnel pour une obligation absolument particuliere. Ayant appris que *je m'occupois* de mettre en vers un choix de nos Fabliaux, *il* a eu l'honnêteté de m'offrir & de me communiquer quelques autres sujets, qu'il vient de découvrir en faisant des recherches pour une nouvelle édition de son ouvrage; ainsi je lui dois l'avantage d'avoir ajouté à mon recueil quelques Fabliaux absolument nouveaux pour mes lecteurs.

Je ne me dissimule point la frivolité de ce travail, auquel je ne suis revenu

que par circonstance ; mais peut-être s'amusera-t-on de la lecture de ces Fabliaux, comme je me suis distrait en les écrivant : on y verra une esquisse de nos anciennes mœurs, qu'il n'est pas inutile de connoître ; et pourvu qu'on n'y cherche pas ce qui ne peut pas s'y trouver, c'est-à-dire, le ton et les mœurs du jour, peut-être quelques-uns de ces morceaux intéresseront-ils par des cadres originaux, ou des détails gais et piquans.

CHOIX

CHOIX
DE FABLIAUX
MIS EN VERS.

LE
CHEVALIER A L'ÉPÉE.

Je l'avois dit ; je ne veux plus écrire
De ces riens-la qu'on prise moins que rien :
Je l'avois dit ; mais prompt à me dédire,
Encore un conte, et puis deux, trois ; si bien
Que Fabliaux s'échappent de ma plume,
Et vont, de page en page, enfanter un volume.
C'est au plaisir à m'absoudre aujourd'hui :

On accorde au Poëte, (Apollon m'en assure)
Des dispenses pour le parjure;
Il n'en eut jamais pour l'ennui.

Je veux vous raconter l'histoire
D'un chevalier qui savoit tour à tour
Suivre l'amour et la victoire.
A Carduel il faisoit son séjour;
Son oncle étoit Artus, roi d'illustre mémoire,
Dont il embellissoit la cour.

Le printems renaissoit; la journée étoit belle.
Gauvin (c'est de ce nom que mon héros s'appelle)
Demande son coursier, ses beaux éperons d'or,
Prend son écu, son épée et sa lance,
Et droit vers la forêt dirige son essor,
Pour y chercher le frais et le silence.
Des oiseaux l'amoureuse voix,
Le bel azur des cieux, la verdure fleurie,
Le murmure des eaux, tout le plonge à la fois
Dans une douce rêverie;
Il s'égara. Comme il alloit, venoit,

Qu'il prenoit, quittoit, reprenoit
Divers sentiers: un bruit le surprend; il écoute,
Et voit un chevalier qui s'approche. Gauvin
Va lui demander son chemin;
Et celui-ci répond d'un ton modeste, humain:
—Vous n'avez pas soupé sans doute?
Il se fait tard: mon château n'est pas loin;
Daignez m'y suivre, et demain j'aurai soin
D'aller au point du jour vous montrer votre route.

Gauvin accepte; il n'est pas ombrageux.
L'autre étoit un fantasque, un méchant cauteleux;
Dans son château, lorsqu'avec confiance
Entroit un étranger, il n'en pouvoit sortir;
C'étoit son jouet, son martyr;
Par mainte épreuve il lassoit sa constance:
Au château, sans songer à mal,
Gauvin le suit. On l'entoure, on s'empresse,
On l'accueille; on prend son cheval;
On le désarme; et d'un air de tendresse:
—Asseyez-vous là sans façon;
Desirez, ordonnez, lui dit le bon apôtre;

Grondez, si l'on fait mal; beau sire, ma maison
Dès ce moment devient la vôtre.

D'après ces discours apprêtés,
On l'auroit cru bon, l'hypocrite!
Il conseilloit les privautés,
Afin de les punir ensuite.
Mais le Chevalier satisfait
De se trouver en si bon gîte,
N'ordonna rien, et trouva tout bien fait.
L'autre ne borna point sa douce politesse
A ce discours officieux:
Il vient d'un air très gracieux
Lui présenter une nymphe aux doux yeux,
Ayant beauté, fraîcheur, jeunesse:
— Ma fille, ajouta-t-il, à l'hôte que tu vois
j'ai transmis mon pouvoir suprême;
S'il parle, obéis à sa voix,
Comme si je parlois moi-même.
Adieu, cher hôte —. En finissant,
L'indulgent pere de famille,
De peur de devenir un tiers embarrassant,

Le laisse seul avec sa fille.

Des discours si polis, un accueil si charmant,
Sur-tout la belle au gent corsage,
Troublent si fort Gauvin, que près d'elle un moment,
De la voix il en perd l'usage;
Puis reprenant ses sens, à la jeune beauté
De sa valeur il fait hommage,
Et lui demande avec timidité,
D'entrer pour elle en amoureux servage,
D'être son chevalier. Notre Belle, à son tour,
Ne trouva pas cette offre bien étrange;
Et sans qu'il eût osé demander du retour,
Quand il donna son cœur, ce fut, grace à l'amour,
Non pas un don, mais un échange.

Pleine déja d'un tendre effroi,
N'écoutant plus que l'amour qui l'inspire,
Elle avertit Gauvin : — Gardez de contredire,
Dit-elle; observez-vous sur-tout auprès de moi :
Je veux sauver vos jours; ils me sont chers. Mon pere
M'a dit de suivre en tout vos ordres absolus;

N'eussiez-vous exigé qu'une faveur légere,
Doux ami, vous ne seriez plus.

On voit que si Gauvin cede vîte au mérite,
La Belle aussi le lui rend bien :
Il est des cas où l'Amour va très vite;
On n'a pas des aîles pour rien.
Le pere vient alors prendre d'un air affable
Son hôte, qu'à sa droite il fait asseoir à table :
—Soyez comme chez vous, dit-il; moi, c'est ainsi
Que je suis fait, que je veux être;
Quand il me vient un hôte, oh! je prétends qu'ici,
Plus que moi-même, il soit le maître.

D'après ce plan, l'on juge bien
Que sur les questions il se donna matiere.
Mais Gauvin savoit la maniere
Dont il falloit soutenir l'entretien;
Il loua tout, et ne contredit rien;
Toujours, à tout, prêt à souscrire,
Tout ce qu'on lui présente, il l'accepte aussi-tôt;
Ce qu'on trouve plaisant, aux éclats le fait rire;

Tout ce qu'on loue, il l'exalte plus haut,
Et ce qu'on blâme, il en fait la satire.
—Ce rôt est tendre. —Succulent.
—Ce ragoût me paroît assez bon. —Excellent.
Sur le bien, sur le mal, il enchérit sans peine;
Et le sage Gauvin, s'il l'eût fallu, cent fois
Eût, au meilleur vin champenois,
Préféré le vin de Surenne.
Aussi prend-il au mieux; Cher Gauvin, lui dit-on,
Pour votre mie agréez la pucelle.
Gauvin pour accepter avoit double raison;
Jugez s'il refusa la Belle.

Il crut pourtant qu'à la fin du repas,
Un tel marché ne tiendroit pas.
—Je suis ravi que ma fille vous plaise,
Dit le pere à Gauvin; je vous cede mon lit;
Vous y serez tous deux plus à votre aise.

Oh! pour le coup, Gauvin tout interdit,
Ne sait s'il veille,
Ou s'il sommeille.

Mais tout ici l'allarme autant qu'il le surprend ;
Gauvin, pour oui, pour non, ne trouvant pas d'excuse,
Craint d'être tué s'il se rend,
Craint d'être tué s'il refuse.
On prend pour un aveu son regard incertain ;
Avec la Belle on l'enferme soudain :
Défense pour la nuit entiere,
D'éteindre dix flambeaux qui brûlent pour tous deux ;
La porte se ferme sur eux,
Et la clé reste aux mains du pere,
Qui leur souhaite un sort des plus heureux.

Alors au lit entre la Belle ;
Et surpris autant qu'amoureux,
Gauvin se place à côté d'elle.
Quoiqu'un très grand danger le menace en ce jour,
Il alloit s'oublier : sans peine on peut le croire ;
Car Gauvin avoit trop d'amour
Pour conserver de la mémoire.
Fort à propos on l'arrête en chemin :
—Prenez garde, dit la pucelle,
Nous sommes surveillés. — Et par qui, dit Gauvin ?

Nous voilà seuls. — Seuls, répond-t-elle !
Vous voyez cette épée accrochée ici près ?
C'est un glaive magique : il est là tout exprès
Pour me garder. C'est l'épreuve derniere
Que réserve toujours mon pere
Aux chevaliers qu'il amene au château.
De s'oublier si-tôt qu'on est capable,
Cette épée à l'instant sortant de son fourreau,
Va percer le sein du coupable.
Vingt chevaliers auparavant
Sont entrés comme vous dans ce lit redoutable ;
Pas un n'en est sorti vivant.
Bel ami, je vous en supplie,
Ne vous exposez pas à subir même sort ;
Je perdrois tout, si vous perdiez la vie,
Et mes pleurs hâteroient ma mort.

Toujours plus étonné, Gauvin ne sait que dire ;
Même il croit un instant qu'on veut lui faire peur
Par un récit dont il ne doit que rire :
Il croit voir l'embarras d'une jeune pudeur,
Qui se défend encore au moment qu'elle expire.

Il s'approche donc de nouveau ;
La Belle fait un cri de frayeur, de tendresse :
L'épée agile et vengeresse
Part comme un trait, vole à Gauvin, le blesse,
Et retourne dans son fourreau.

Appaisé, mais confus, Gauvin se tait. La Belle
Le gronde alors... bien doucement ;
S'applaudit de le voir blessé légérement,
Et l'invite à dormir comme elle.
Mais que faire ? sa bouche ordonne de dormir,
Et ses beaux yeux empêchent d'obéir.
Le charme renaît, l'effroi cesse ;
Les dix flambeaux éclairent tant d'appas ;
Le glaive qui veille sans cesse,
Lui permet les regards, et ne les punit pas :
Tout porte dans ses sens et le trouble et l'ivresse ;
Il n'y tient plus..... l'épée en l'air,
Vole plus prompte que l'éclair,
Et le sang de couler encore.
Oh ! pour le coup, cette double leçon
A Gauvin fit baisser le ton ;

Tranquille, il attendit l'aurore;
De ses regards très innocens
A la Belle il faisoit hommage:
Enfin, comme tant d'autres gens,
La foiblesse le rendit sage.

Qui fut surpris le lendemain?
Ce fut le perè, alors qu'il vit Gauvin
Encor vivant. — Enfin, dit-il, le charme cesse;
Le glaive dont par vous le pouvoir est détruit,
N'a pu par le trépas punir votre foiblesse;
Car vous avez été (ce sang-là m'en instruit)
Plus heureux que sage la nuit;
Parmi les chevaliers, c'est vous qu'à ma famille
Avoit réservé le destin:
Mon château, ma terre et ma fille,
Dès ce moment sont à Gauvin.

Se croyant riche assez d'avoir si belle amie,
Gauvin ne demandoit que la cérémonie
De son hymen. Pour ces époux heureux
Les plaisirs s'empressent d'éclore,

Les festins et le bal, la musique et les jeux:
Puis vint la nuit plus douce encore.
Cette villaine épée alla vîte habiter
Le garde-meuble. On doit bien se douter
Des plaisirs que Gauvin sut prendre
Avec pucelle à l'œil doux, au cœur tendre:
Il n'avoit rien à redouter,
Elle n'eut rien à lui défendre.

Par ce tableau de leur bonheur,
Je voudrois bien terminer leur histoire:
Je le voudrois; mais mon vieux chroniqueur
Ajoute un dénoûment d'assez triste mémoire:
Belles, pardon; il touche à votre honneur;
Je vais le conter sans y croire.

Gauvin voulut revoir son oncle. Un beau matin
Il prend congé du pere, et se met en chemin
Avec sa mie; un coursier digne d'elle,
Richement décoré, la mene fiérement;
Gauvin, armé légérement,
Sur son cheval accompagne la Belle.

Une heure après, à son amant
Elle se plaint, et même avec colère,
D'avoir oublié chez son pere
Deux chiens qu'elle aimoit tendrement.
Toujours bien amoureux, Gauvin l'entend à peine,
Qu'il revient sur ses pas, prend les chiens, les ramene,
Puis de se mettre en marche au fond de la forêt.
Tout-à-coup devant eux paroît
Un chevalier armé de toute piece.
Gauvin salue et lui fait politesse :
Mais l'étranger, d'un bras ferme et brutal,
Entre les deux amans fait sauter son cheval,
Puis entraîne avec lui le coursier de la dame.
Sire Gauvin se livre au dépit qui l'enflamme :
— Homme grossier, dit-il frémissant de courroux,
A quel indigne excès votre cœur se ravale !
Quittez, si vous l'osez, cette armure inégale,
Ou laissez-moi le tems de m'armer comme vous,
Et la Belle suivra le vainqueur. Froid, tranquille,
L'étranger répond à Gauvin :
— Ce que vous demandez, je le ferois soudain ;
Mais ici le combat me paroît inutile.

Si cette Belle a causé nos débats,
C'est elle aussi qu'il faut en croire;
Que ce soit donc son cœur, et non point notre bras,
Qui fixe entre nous la victoire.
Pour un moment éloignons nous,
Et laissons-la choisir ensuite.
Si ses pas tournent vers vous,
Moi, je renonce et je vous quitte;
Sinon.... — J'y consens de grand cœur,
Dit Gauvin qui, tout fier des sermens de la Belle,
Ne doutoit point de son bonheur;
Et pour être jugés, tous deux s'éloignent d'elle.

La dame alors les regarde tous deux,
Les considere, examine, balance.
Or devinez qui fut heureux.
L'inconnu, l'étranger obtint la préférence.
Pardon, mesdames; pareils traits,
Fussent-ils vrais,
Ne sont pas vraisemblables.....
Je l'avoûrai pourtant, j'en ai vu de semblables;
Mais je ne les crois jamais.

On pourroit excuser un peu notre infidelle ;
Peut-être en les sondant d'un œil observateur,
Elle trouva l'un d'eux beaucoup plus digne d'elle :
Femme d'un seul coup d'œil va jusqu'au fond du cœur;
Elle en voit le néant, ainsi que la grandeur.
Juge de trois beautés d'immortelle nature,
Pâris, pour comparer leurs charmes, leurs défauts,
Voulut les voir sans voile, sans parure;
Juge femelle eût en même aventure,
Jugé tout aussi bien de trois hommes rivaux,
Même à travers une triple fourrure.

Gauvin fut confondu, honteux de son malheur:
Son cœur saigna; mais il étoit si sage,
Si modéré, que malgré sa fureur,
Sans dire mot il poursuit son voyage.

Notre Belle, à peine en chemin,
Voit ses chiens s'en aller sur les pas de Gauvin.
De son nouvel amant elle exige soudain
Qu'il aille à grands pas les reprendre ;
Mais le triste Gauvin, peu pressé de les rendre,

Répond : — Beau sire, il faut faire pour eux
Ce que nous avons fait (vous le savez peut-être)
Pour ma maîtresse : appellons-les tous deux ;
Et celui qu'ils suivront en sera seul le maître.

La demande étoit juste : il fallut consentir.
Les chiens que tout haut on appelle,
Vers l'étranger refusent de courir ;
Mais ils volent d'un pas fidèle
Vers celui qui cent fois prit soin de les nourrir.
— Chevalier, dit Gauvin, cette leçon est belle :
Après avoir tout fait pour elle,
L'amant par sa maîtresse est tous les jours trahi ;
(C'est une vérité qu'on vous fera connoître.)
Mais jamais on n'a vu de maître
Abandonné du chien qu'il a nourri.

Le chevalier l'écoute sans mot dire,
Et se retire
Modestement.
Mais en le voyant seul, la belle entre en furie ;
Et dans son fier ressentiment,

S'il ne lui rend ses chiens, lui jure hautement
De ne le revoir de sa vie.
Il se remet donc en chemin;
Et la lance en arrêt, il aborde Gauvin.
Contraint de repousser cette injure nouvelle,
Gauvin de son écu se couvre adroitement,
Et porte au ravisseur un coup si véhément,
Qu'il l'enleve hors de la selle.
A terre il saute en même tems;
Et pour punir son amoureuse envie,
De son haubert lui releve les pans,
Le perce de son glaive, et le laisse sans vie;
Puis appellant ses chiens qui semblent tout joyeux,
Il remonte aussi-tôt son coursier orgueilleux.

Pour voir ce grand combat la Dame étoit venue:
Voyant par le succès son attente déçue,
Le trouble la saisit; le remords et la peur
A son premier amant ont redonné son cœur:
Elle tombe à ses pieds, réclame sa tendresse:
—Quoi, dit-elle, de nuit, dans un bois plein d'horreur,
M'abandonnerez-vous avec tant de rudesse?

— Belle, répond l'amant trop offensé,
C'est dans ce lieu que vous m'avez laissé,
C'est dans ce lieu que je vous laisse.
Avec les grands talens qu'en vous je reconnois,
Doit-on craindre la solitude ?

Le propos étoit un peu rude :
Si j'en crois mon auteur, on en vint aux effets ;
Il la laissa. D'autres ont dit, qu'ensuite
Plus doux, il revint sur ses pas,
Et qu'il ne voulut point l'exposer au trépas
Pour une erreur qu'elle abjuroit si vîte.
Mais soit qu'il ait puni, soit qu'il ait pardonné,
Peu de gens l'auront condamné ;
Il avoit droit à l'indulgence :
L'homme fier, apprenant un aussi cruel tour,
Sans doute excusa sa vengeance ;
Le cœur tendre, en voyant qu'il avoit tant d'amour,
Dut pardonner à sa clémence.

BLANCHEFLEUR ET ÉGLANTINE. (*)

C'étoit dans la saison des fleurs,
Au mois où le zéphir caressant et volage,
Des filles du printems rafraîchit les couleurs;
Où le desir invite au tendre badinage
Ces êtres emplumés, logés sous le feuillage,
Et ceux qui plus adroits font leurs nids dans nos cœurs.

Sur le gazon, près d'une onde argentine
Qu'ombrageoit mollement un grouppe d'arbrisseaux,
Causoient en se mirant dans le crystal des eaux,
La jeune Blanche-Fleur et la belle Églantine.

Après deux mots sur la beauté du jour,
Quatre sur l'amitié, les amans à leur tour

(*) Il y a trois versions de ce fabliau; j'ai suivi celle de M. Legrand d'Aussy, qui lui-même a puisé dans toutes les trois. J'en ai changé la fin, parce que l'original n'a point de dénouement.

Furent mis en jeu : c'est l'usage ;
Car l'amitié qui joint deux filles de cet âge
N'est qu'une ruse de l'amour ;
On peut dire sans calomnie
Que chacune se lie à l'autre tendrement,
Moins pour se donner une amie,
Que pour parler de son amant.

Blanche-Fleur commença : —Convenez-en, dit-elle,
Heureux l'amant tendre et fidèle ;
Qui seroit près de nous ici dans ce moment !
Si son amour s'exprimoit tendrement,
Oh ! qu'il faudroit mentir pour être un peu cruelle !
En écoutant un amoureux souci,
Si nous allions être séveres,
Comme on nous feroit honte, en nous montrant ici
Ces oiseaux qui ne le sont gueres !
Nous croirions même nous punir
En nous donnant un air farouche :
Baisers d'amour seroient sur notre bouche
Difficiles à retenir.
Ces doux larcins, demandés d'un air tendre,

Crois-moi, nous n'aurions pas le cœur
D'oser longtems nous en défendre,
Hors ceux pourtant qui touchent notre honneur;
Car pour l'honneur, vois-tu, c'est de notre âge
Le bijou le plus précieux;
On doit veiller, quand on est sage,
A son honneur comme à ses yeux;
Des caresses peuvent se rendre,
Et des baisers, tu le sais bien;
Mais notre honneur, pour peu qu'on en ait laissé prendre,
On n'en rattrappe jamais rien.

Ce couple, que le frais invite
A parler ainsi tour-à-tour
Raison, folie, et tendre amour,
Voyoit les heures couler vîte.
Mais la discorde s'en mêla,
Quand des deux amans on parla,
Et qu'on voulut exalter leur mérite.

— D'un laïque, dit Blanche-Fleur,
Eh quoi! vous avez l'ame éprise!

Un chevalier a votre cœur !
—Votre choix est donc bien meilleur
D'avoir pris un homme d'Église ?
—Mais oui; l'homme d'Église est toujours tout entier
A la beauté qu'il a choisie ;
Il connoît, mieux qu'un chevalier,
Soins amoureux et tendre courtoisie.

D'Églantine, à ces mots, le visage altéré,
Peint son dépit et sa colere ;
Elle fait plus ; à l'amant tonsuré,
Prodiguant la satire amere,
Elle répond : — Vraiment c'est, à mon gré,
Une très brillante conquête
Qu'un amant à rabat ! Que sait-il faire enfin ?
S'époumoner en nous rompant la tête,
A hurler dans un chœur des phrases de latin,
Ou suivre, d'un air triste et bête,
Une procession, son pseautier à la main.
Qu'entre nos deux amans grande est la différence !
Lorsque le tien s'arme en silence
D'un pacifique goupillon

Qui mouille sans danger la bénigne assistance,
Le mien prend l'épée ou la lance
Pour rompre un épais bataillon.
Quand ton amant, fidèle à sa sainte routine,
Écoute une confession;
Quand de ses doigts, qu'avec grace il incline,
En signe de croix il dessine
Dans l'air une absolution,
Le mien force un château. Si je vais me distraire
A voir quelques tournois, il y court pour me plaire.
Pour moi seule aux combats ardent à s'essayer,
Un coup d'œil est pour lui le signal de la gloire:
Du vaincu qu'il désarme, il saisit le coursier,
Me l'envoie; et j'apprends de son digne écuyer
Qu'il vient mettre à mes pieds son cœur et sa victoire.
Voilà, voilà l'amant que j'ai choisi pour moi.
Et puis, viens me vanter ton galant à tonsure,
Qui jamais au public ne montre sa figure
Que pour escorter un convoi;
Car il ne rit jamais que lorsqu'on pleure:
Aussi ce cœur triplé d'airain
Voudroit-il qu'en un jour moitié du genre humain

Arrivât à sa derniere heure.

Ces sarcasmes injurieux
Indignent Églantine. — Oui, je veux bien le croire,
Lui dit-elle ; pour vos beaux yeux
Votre amant se distingue au sentier de la gloire.
Mais entre nous, jamais aux tournois il n'alla
Sans engager le peu qu'il a ;
On fait un tems grand bruit et bonne chere
Avec l'argent de l'usurier ;
Puis revient dans vos bras Monsieur le chevalier,
Chargé de gloire et de misere.
Reste à le secourir, quand on a le cœur bon ;
Pour moi, j'ai mon amant sans payer sa rançon.
Je ne le vois jamais, suivant un fol usage,
Courir les grands chemins, sans but, sans nuls besoins,
Et rapporter souvent, pour fruit d'un long voyage,
En écharpe un bras tout au moins.
Mais, ce qui vaut de l'or, heureux sans le paroître,
Il peut tout obtenir sans se vanter de rien :
Discret lui-même autant que je dois l'être,
Il mettra son honneur à conserver le mien.

Ainsi

Ainsi longtems sur l'herbe rajeunie,
Nos Belles à l'envi prodiguant tour-à-tour
Et l'épigramme et l'ironie,
Vantoient l'objet de leur amour.
Par un caprice assez étrange
Finirent ces trop longs débats.
Or devinez : pour décider le cas,
On prit le parti de l'échange.
Leurs amans, trop polis pour oser dire non,
Consentirent sans peine au *projet des deux Belles*;
Et cette épreuve enfin remit la *paix entr'elles*;
Car chacune trouva que l'autre avoit raison.
Chacune, à l'amant qu'elle quitte
Préfere le nouveau ; non que réellement
Il ait, au fond, plus de mérite :
Mais n'est-ce rien qu'être nouvel amant ?
Pour un tems au moins, de plus belle
Elles eurent le cœur épris ;
Mais chacune en changeant d'avis,
Se crut plus juste, et ne fut qu'infidelle.

HIPPOCRATE.

O qu'Hippocrate étoit grand médecin!
Il guérissoit. Étant à Salamine,
Il guérit tant et tant, qu'une statue enfin
Paya, comme on disoit, sa science divine.
On l'honoroit par-tout; par tout autour de lui
Il voyoit le respect et la reconnoissance;
On imploroit son assistance,
Comme des dieux on invoque l'appui.
Sagesse, hélas! tient à bien peu de chose!
En moins de rien, deux beaux yeux et quinze ans
Vinrent narguer sa courte apothéose;

(*) L'Auteur du Fabliau original, par le privilege attaché à l'ignorance de son siecle, a choisi Rome pour le lieu de la scene; c'est-à-dire, qu'il fait Hippocrate contemporain et concitoyen de l'Empereur Auguste. J'ai cru qu'on me tiendroit quitte de cet anachronisme, et j'ai transporté la scene à Salamine.

Et Salamine, en peu de tems,
Finit par rire au nez qu'elle enfumoit d'encens.

Une étrangere jeune et belle,
Enchaînoit à ses pas nombre d'adorateurs;
Sa naissance même étoit telle,
Que le roi crut devoir lui rendre des honneurs.
Quelques malins ont dit qu'il cherchoit à lui plaire,
Et qu'il se fit entr'eux échange de faveurs:
Mais ce n'est point *là* mon affaire.
Quoi qu'il en soit, dans son palais
Il la logea, pour la voir de plus près.
Comme en ce lieu jamais elle n'étoit venue,
Elle voulut tout voir. Un jour en son chemin
Elle apperçut la nouvelle statue:
Deux vers, au pied-d'estal, exaltoient sur l'airain
L'immortel Hippocrate et son savoir *divin*.
L'inscription l'amuse; elle l'honore
D'un long éclat de rire: —Oh, oh, dit-elle enfin!
Quoi, Salamine a dans son sein
Un dieu qui sait guérir, et l'on y meurt encore!
Le divin Hippocrate est venu dans ce lieu

Nous guérir tous tant que nous sommes !.. !
De grace, envoyez-moi ce dieu,
Et j'en fais le plus sot des hommes.

Le jour même on vient au docteur
Répéter ce propos, qui d'abord l'humilie;
Bientôt il rit au fond du cœur
De cet orgueil, qu'il traite de folie.
A ses dépens, bien sur de s'égayer,
Il voulut pourtant voir, et vit enfin la Belle.
Mais las ! à sa sagesse il a beau se fier;
La Belle a tant d'attraits, de grace naturelle !...
Bref, cet essai, fait pour se venger d'elle,
Ne sert qu'à la justifier.

Eh ! que fais-tu, docteur, quand la gloire t'appelle?
Ah ! songe à ta statue, à ta divinité.
Je parle en vain ; son cœur se livre à la beauté ;
Et bientôt son ardeur est telle,
Qu'il en perd repos et santé.
Le roi même inquiet vint lui faire visite;
La cour lui porta ses regrets;

Les dames parurent ensuite,
Et l'étrangere y vint après.
Son œil toujours en embuscade,
Savoit bien quel étoit son mal.
Elle s'approche; et d'un air amical,
Interrogeant tout bas le médecin malade,
Non sans crainte, mais sans détour,
Notre docteur lui dit qu'il meurt d'amour.

C'est là qu'on l'attendoit. Le secret qu'il révele
Semble exciter le plus vif intérêt;
On lui témoigne du regret
Et.... des remords d'être si belle.
Puis, d'un air fort touché : — Je sens bien entre nous
Qu'envers l'état je deviens criminelle,
Si je laisse mourir un homme tel que vous.
Mais jugez moi : que puis je faire?
Que puis-je, quand de toutes parts,
Mille témoins n'ont d'autre affaire
Que de compter mes pas, les mots que je profere,
Et d'interpréter mes regards?
J'approuverai pourtant, et j'en fais la promesse,

Les moyens que pourront m'offrir
Et votre amour et votre adresse
Pour vous empêcher de mourir.

Ces mots ont répandu sur le front de la Belle
Une officieuse pudeur,
Qui semble reprocher à sa langue infidelle
D'avoir si mal gardé le secret de son cœur.
Pour Hippocrate, une telle assurance,
Un discours si bien apprêté,
Lui rendit l'espérance
Et la santé.
Bientôt même à la cour on le vit reparoître;
Et son amour toujours mieux écouté,
Se crut heureux, ou près de l'être.

— Eh bien, dit-elle un jour, trouvez-vous un moyen
Qui nous procure un secret entretien?
— Non, répond-il avec tristesse:
Vainement j'y songe sans cesse;
Mon esprit ne me fournit rien.
— J'ai donc plus de bonheur, dit-elle, ou plus d'adresse.

Écoutez-moi : Vous n'avez qu'à venir
Ce soir sous ma fenêtre, à l'heure où tout sommeille ;
Mais apportez une corbeille
Capable de vous contenir.
Ma cousine a promis d'aider mon stratagême ;
Une corde sur vous descendra, pour lier
L'anse de l'utile panier
Où vous devez entrer vous-même.
Dès que vous y serez, le panier montera,
Et doucement vous portera
Dans une chambre, où l'on pourra
Dire sans crainte, et prouver qu'on vous aime.

Bien loin de craindre un malin tour,
En proie à l'erreur qui l'abuse,
Le docteur aveuglé croit voir dans cette ruse
Un prodige à la fois de génie et d'amour.
Il fut ravi, cria merveille,
Remercia cent fois de son rare bonheur,
Et s'en alla bien vîte acheter sa corbeille.

Que ce jour marche avec lenteur !

La nuit vient, plus riante aux regards du docteur,
Que l'aurore fraîche et vermeille :
Au rendez-vous il court soudain
Avec son panier à la main.
O quel bel horizon devant lui se déploie !
Rendu sous la fenêtre où l'amour l'attendoit,
Il trouve, jugez quelle joie !
La corde, qui déja pendoit
En attendant la corbeille et sa proie.
La corbeille attachée, il s'y place aussi-tôt ;
Un signal fait tirer la corde par le haut :
Le panier monte, monte, et fait monter son maître.
Mais, las ! à mi-chemin, revers inattendu !
La corbeille s'arrête ; il reste suspendu
Entre la rue et la fenêtre.

Il refait le signal, il parle ; on n'entend rien.
Une voix qu'il reconnoît bien,
Lui laisse pour adieux un rire sardonique,
Lui souhaitant, d'un ton fort peu touché,
Sommeil benin, songe érotique ;
Et le docteur reste là-haut perché

Dans sa cage aérostatique.

Il y maudit cent fois les femmes et l'amour;
Mais trop tard; il fallut dans cet étroit séjour,
Attendre en enrageant le lever de l'aurore.
La nuit lui parut longue; et cependant au jour
Il eût voulu la voir durer encore.
Il fut reconnu des passans,
Quoique dans ses deux mains il cachât son visage:
On s'étonna d'abord; puis vint le persifflage
Des bons et des mauvais plaisans.
Le peuple curieux, que ce spectacle attire,
Vient en foule autour du panier:
Chacun dit en passant son mot au prisonnier,
Accompagné d'un grand éclat de rire.
Il y resta le jour entier.
Heureusement au retour de la chasse,
En passant, le roi courroucé
De voir un si grand homme à ce point offensé,
Jura de punir tant d'audace.
Mais quand il sut que c'étoit l'escalier
Par où montoit le docteur téméraire;

Quand il sut, avec ce panier,
Quelle vendange il vouloit faire;
Il songea moins à s'affliger
De son malheur dont on pouvoit médire:
Il le consola, non sans rire,
Et le plaignit sans le venger.

Pour Hippocrate, il n'osa plus paroître;
Même on cessa de croire à son savoir divin.
D'un ridicule seul tel est l'effet certain;
Il sembloit au peuple malin
Qu'il étoit impossible d'être
Amant gauche et bon médecin.

DU JONGLEUR

QUI ALLA EN ENFER.

On trouvera peut-être avec raison
Du merveilleux au récit qu'on va lire ;
Mais *j'écris* ce qu'un autre avant moi *sut écrire*,
Et je n'y mets que la façon.
Je crois, Messieurs, et vous devez tous croire
Aux saints apôtres, au démon :
Mais oserai-je ici répondre de l'histoire
De mon ménétrier ? Franchement je dis non.
Sans rien garantir, je vous donne
Tous ces graves détails tels que je les reçus :
Pareil aveu ne peut tromper personne ;
Car qui dit, je mens, ne ment plus.

Dans une ville de Provence
Vivoit certain ménétrier,

Le meilleur fils du monde, ami sans défiance,
Point querelleur, point tracassier,
Qui, détestant les noms de tyran, de victime,
De fâcher un enfant se seroit fait un crime.
De son insouciance il sembloit glorieux;
Ses affaires étoient dans un désordre extrême;
Il aimoit toujours beaucoup mieux
Les laisser aller mal, que les faire lui-même.
Buvant, jouant, et tout ce qui s'ensuit,
A chaque instant du jour et de la nuit,
Brelans et cabarets logeoient le personnage.
Gagnoit il quelqu'argent? c'est là qu'il le portoit;
Si pas un sou ne lui restoit,
Son violon y demeuroit en gage:
Aussi vous l'auriez vu toujours déguenillé,
Des saisons affronter l'injure;
Sans cesse pour l'hiver fraîchement habillé,
Nuds pieds, n'ayant au plus que ses bas pour chaussure;
Toujours léger, toujours badin,
Se faisant un chapel avec de jeunes branches
De mirte ou de rosier, riant soir et matin,
Ne demandant à Dieu que de voir à la fin

Toute la semaine en dimanches.
Or il mourut. Un diable, et jeune et peu malin,
Qui, depuis près d'un mois, couroit en vain le monde
Pour accrocher quelqu'ame en son chemin,
Vint dans le même instant par-là faire sa ronde:
Il le prit sur son dos; et fier de son butin,
Dans les enfers il l'emporta soudain.

C'étoit l'heure où, dit-on, revenus de la chasse,
Les démons rentroient aux enfers;
Et selon leur gibier divers,
Faisoient gaie ou triste grimace.
Pour les voir arriver, leur prince ténébreux,
Lucifer sur son trône, en rugissant de joie,
S'étoit assis; et chacun d'eux
A ses pieds, en entrant venoit jetter sa proie.

L'un apporte un bigot des vivans révéré;
L'autre, un héros chargé des lauriers de la guerre,
Une vieille coquette, un auteur expiré
Au bruit des sifflets du parterre;
Des chanoines morts de santé,

Et leur prélat, de volupté,
Tant d'autres, étonnés qu'aux enfers on les livre,
Tous morts au même instant qu'ils ne songeoient qu'à vivre.

Devant lui tour à tour le monarque infernal,
Afin d'examiner sa bande prisonniere,
Les appelloit, puis d'un signal,
Les faisoit tous jetter dans sa chaudiere.
— Eh bien, démons, dit enfin Lucifer
Secouant sa fourche de fer,
Êtes vous tous rentrés? — Non, sire,
Lui répondit un diable en train de rire:
Il manque encore un pauvre diablotin,
Bien neuf, bien idiot, innocente pécore,
Qui, depuis près d'un mois, fait sa tournée en vain:
Il ne se montre plus; il a honte à la fin
De revenir, la griffe vide encore.

A peine il a fini, que, d'un air cavalier,
Ce jeune diable arrive à l'infernale porte,
Chargé de son ménétrier,
Qu'aux pieds de son monarque humblement il apporte.

—Viens, approche, dit au chanteur
Le grand roi Lucifer; parle, qu'es-tu? voleur?
Espion? procureur? —Non, sire,
J'étois ménétrier: j'ai bien fait mon devoir;
Et, sans vanité, je peux dire,
Que je savois là-haut tout ce qu'on peut savoir.
Mais malgré ma science infuse,
J'eus bien du mal. Enfin puisque dès ce moment
Vous daignez me donner *gratis* le logement,
Je chanterai, si cela vous amuse.
—Oui, corbleu! des chansons! c'est fort bien s'aviser!
Me fredonner quelque fragment lyrique!
C'est bien-là vraiment la musique
Qu'il faut ici pour m'amuser!
Sache à quel soin je veux que ton savoir s'applique:
Tu vois cette chaudiere-la?
Dès ce moment, nud comme te voilà,
Il faut la chauffer à toute heure:
Oui, tel est le vouloir de ton roi Lucifer;
Feu, grand feu, qui jamais ne meure!
C'est toujours chez moi feu d'enfer.
—Volontiers; j'obéirai, sire,

Dit le ménétrier : allons, quoi qu'il en soit,
Désormais au moins je puis dire
Que je suis à l'abri du froid.

Se postant à ces mots auprès de la chaudiere,
Il sut si bien de feu l'environner,
Qu'au moins d'une semaine entiere
L'eau ne cessa de bouillonner.
Mais Lucifer, un jour, s'étant mis dans la tête
D'aller faire lui-même, avec tous ses suppôts,
De nouveaux prisonniers pour honorer sa fête,
A son chauffeur en chef il adresse ces mots :
— Je pars ; c'est toi seul que regarde
Le soin de mes captifs confiés à ta foi :
Tu m'en réponds, et prends-y garde ;
S'il en manquoit un seul à mon retour !... — Grand roi,
Vous pouvez sans danger vous en fier à moi.
— Songes-y. Lucifer, après cette menace,
Franchit avec les siens, dociles à ses loix,
La porte des enfers, qui s'entr'ouvre à sa voix ;
Porte immense, car il y passe
Des milliers d'hommes à la fois.

C'est-là ce qu'attendoit saint-Pierre :
Du haut des cieux il venoit d'écouter
Les projets que trâmoit l'enfer contre la terre,
Et son œil épioit l'instant d'en profiter.
Dès qu'il vit les démons, pour chercher leur pâture,
Quitter leur gouffre souterrain,
Lui-même déguisant sa taille et sa figure,
Aux enfers descendit soudain.
Il avoit eu grand soin, comme vous pouvez croire,
De mettre ses clés à l'écart ;
Sur sa barbe argentée et tombant au hasard,
Il en avoit mis une et touffue et bien noire,
Qu'il avoit tressée avec art.

Le saint, sous ce costume, avec un air affable,
Aborda le ménétrier,
Et le saluant le premier :
— L'ami, dit il, tu me parois bon diable !
Nous pourrions à nous deux, sans trop te détourner,
Faire une partie agréable :
Tiens : voilà des dés, une table,
Et de bon argent à gagner.

Le saint, par une adresse aujourd'hui trop commune,
Savoit par l'art corriger la fortune :
Le chroniqueur l'a dit ; mais le chroniqueur ment.
D'ailleurs s'il employa cette utile science,
L'intention l'excuse ; et ce fut là, je crois,
La premiere et l'unique fois
Qu'on put tricher en conscience.

Pour rattraper ce qu'il avoit perdu,
Le ménétrier confondu
Met double et perd encore. Un dé toujours funeste
Roule pour lui. Dieu sait s'il jure et peste !
Étonné d'un pareil guignon,
Il ne peut vaincre sa colere :
Il s'en prend à son adversaire,
Et traite l'homme saint d'escroc et de fripon.
Il veut, dans son dépit, se battre avec l'apôtre :
Mais ce dernier, plus fort, lui donna du souci ;
Et le ménétrier, à ce dernier jeu-ci
Ne fut pas plus heureux qu'à l'autre.
Enfin il fut forcé de lui crier, merci.
Il demande pardon, il s'excuse, et le prie

De vouloir bien renouer la partie.
Saint Pierre avoit déja pris feu ;
Il est peu fait aux affronts qu'il endure ;
Mais voulant bien pour Dieu pardonner cette injure,
Il se laisse fléchir, et se remet au jeu.

Cette partie est la derniere,
Dit le ménétrier. Mais, hélas! son guignon
Fut pire encor qu'à la premiere ;
Et vous en savez la raison.
Le jeu le pique, il accroît son audace.
Enfin tout en rongeant ses doigts,
Il joua cent, mille ames à la fois ;
Changea de dés, changea de place,
Et n'en perdit pas moins. Alors plein de fureur,
Il frappe à grands coups sur la table,
Maudit et donne de grand cœur,
Avec le jeu, son joueur même au diable.

Saint Pierre, loin de dédaigner
Une victoire presqu'entiere,
Des ames qu'il vient de gagner

Va faire un choix dans la chaudiere.
Toutes l'implorent de leur mieux:
Chacune le supplie aussi-tôt de la prendre;
Ce sont des cris à ne plus rien entendre.
Mais tout-à-coup le perdant furieux
Accourt; il vient, dans sa rage funeste,
Oubliant tout-à-fait son maître Lucifer,
Proposer de jouer son reste.
Quel va-tout! un seul coup peut dépeupler l'enfer.

Saint Pierre accepte, et chacun renouvelle
Dés et cornets de son côté:
Mais notre saint triomphe de plus belle;
Par une rafle il a tout emporté.
Tous ces pauvres captifs sont devenus sa proie.
Dieu sait s'ils sont ravis! L'enfer, bien étonné,
Pour la premiere fois entend des cris de joie,
Et le saint, avec eux, au ciel est retourné.

Admirons un moment sa sagesse profonde!
Quand Lucifer, sorti de ses gouffres ouverts,
S'évertue à damner le monde,

Lui, s'occupe du soin de sauver les enfers.

Quelques heures après, rentra plein d'assurance,
Le noir monarque avec ses noirs soldats;
Il s'arrête d'abord, surpris par un silence
Fort étranger dans ses états.
Mais quelle fut sa douleur, sa colere,
Quand son œil en entrant, (ô comble des revers!)
Vit éteints ses brasiers, et vide sa chaudiere,
Et pas une seule ame en ses vastes déserts!
Qu'as-tu fait, cria-t-il d'une voix de tonnerre?
— Ah! sire! hélas! calmez votre courroux.
Le pauvre diable a l'air, à ses genoux,
D'un serin sur qui l'aigle a déployé sa serre.
Il confesse tout, et lui dit,
Qu'il a joué, perdu; que le güignon le suit
En enfer comme sur la terre.
— Quel est donc le butor, dit le prince en fureur,
Qui m'amena ce misérable? —
Lors il fit fustiger le diable
Par qui fut apporté l'infortuné joueur.
Puis il s'écrie: — Allons, qu'on me renvoie

Quelle route a-t-il pris? il n'en a pris aucune,
Ne guidant pas, mais suivant son cheval,
Qui ne peut le mener plus mal
Que n'a fait l'aveugle fortune.
Notre languissant chevalier,
Arrivé dans un pré qu'arrose une onde pure,
Pour laisser reposer et paître son coursier,
Sur son coude appuyé, s'étend sur la verdure :
Contemplant le ruisseau, mais des yeux de l'ennui
Pour qui chaque minute a la lenteur d'une heure,
Il voit l'onde fuir devant lui,
Et sa tristesse lui demeure.

Tandis qu'il rêve assez profondément,
Un bruit soudain lui fait tourner la tête.
Deux nymphes, en habits de fête,
Viennent vers lui. Leur taille et leur regard charmant
Le font rêver encor, mais autrement :
Beauté fleurit sur leur visage,
Plaisir éclate dans leurs yeux ;
Et leur sourire gracieux
Est garant d'un heureux message.

On l'aborde ; et d'un air joyeux,
Chacune l'invite à se rendre
Sous une tente assez près de ces lieux
Où leur jeune maîtresse a promis de l'attendre.
Ces mots ont réveillé Lanval :
Tout fier d'un rendez-vous qu'il a peine à comprendre,
Il oublie, en partant, jusques à son cheval.

Arrivé sous la tente, un dais, où l'on admire
Un aigle d'or dont il est surmonté,
Lui laisse voir une jeune Beauté
Dont l'éclat l'éblouit, dont le charme l'attire :
Tel est de ses appas le luxe éblouissant
Qu'à ses yeux les deux demoiselles,
Qu'en allant il trouvoit si belles,
Cessent de l'être en arrivant.
Un manteau qu'a rougi la pourpre, et qu'avec grace
L'hermine au blanc duvet a doublé mollement,
Semble tomber négligemment
Sur ses épaules qu'il embrasse.
Il étoit entr'ouvert ; le soleil chaleureux
(L'été lançoit alors ses feux)

Tel étoit son bonheur, qu'en ce séjour charmant
Il eût passé sa vie èntiere,
Qui n'eût été qu'un doux moment.

Mais quand le jour au bout de sa carriere,
Laissa dans l'ombre expirer sa lumiere :
— Du destin rigoureux il faut subir la loi,
Nous quitter, dit la fée ; auprès de votre roi
Allez vivre dans l'opulence ;
Vous pouvez étaler une magnificence
Digne de vous, digne de moi.
Par mon art divin, votre bourse,
En se vidant, va se remplir encor ;
Ne craignez pas, en y puisant de l'or,
De jamais en târir la source.
Auprès de vous si vous me desirez,
Continua la fée aussi tendre que belle,
Qu'un mot, un soupir me rappelle,
Et soudain vous me reverrez.
Mais qu'à jamais nos feux demeurent ignorés :
Car un mot indiscret me condamne à la fuite.

Elle le chasse alors... bien tendrement;

Elle lui dit : Allez-vous en,
Comme on dit, revenez bien vîte.
Lanval, en l'écoutant, a peur de sommeiller;
Et trop heureux, même alors qu'il la quitte,
Il tremble de se réveiller.

Monté sur son cheval, orgueilleux de son maître,
Il arrive à la cour, plus digne d'y paroître.
Un cortège nombreux signale sa grandeur,
Et fait briller sa moderne opulence.
Du mérite oublié devenu protecteur,
Au luxe il joint la bienfaisance;
Pour la vertu, pour le talent,
De tous côtés sa bourse se délie;
Il la vide à chaque moment,
Et la trouve toujours remplie.
Le voilà donc enfin le héros de la cour;
Les plaisirs à sa voix s'empressoient de renaître,
Et le plus grand de tous, c'est que la nuit, le jour,
Si-tôt qu'il appelloit l'objet de son amour,
Il le voyoit soudain paroître.

Mais les plaisirs sont inconstans;

Lanval va l'éprouver. La reine, dès longtems
L'aimoit, mais d'une ardeur secrète.
Un jour elle fut moins discrète;
Elle osa tout lui révéler:
Il le faut bien; cœur de sujète
Peut attendre en amour l'aveu qu'elle souhaite;
Mais cœur de reine a besoin de parler.
—Tout, de ma part, dit-elle, a dû vous faire entendre
Que je vous estimois, Lanval: de jour en jour
Mon estime devient plus tendre;
Si vous voulez, ce sera de l'amour.

L'embarras de Lanval est facile à comprendre:
De ce double péril, qui sauroit se garder?
Si l'on risque tout à céder,
On risque tout à se défendre.
Il en fut bien puni. Mais quoi!
Peut-on donner ce qui n'est pas à soi?
D'une façon froide et polie
Il fit parler, pour sortir d'embarras,
Zèle, respect dont on fit peu de cas:
L'amour est une maladie

Que le respect ne guérit pas.
Pour châtier sa froideur criminelle,
La reine lui prodigue injures et mépris,
Et lui dit que son cœur, indigne d'être épris,
Ne mérita jamais les faveurs d'une Belle.
Lanval, alors trop irrité,
Méconnoissant sa souveraine,
Lui répond qu'il n'est point de reine
Qui de sa mie égale la beauté.

Ces mots audacieux, cet excès d'insolence,
Allument un courroux qui brûle d'éclater.
La reine dans son lit va pleurer son offense,
Et promet hautement de ne le plus quitter
Que le roi, son époux, n'ait juré sa vengeance.
Le roi chassoit alors : le soir, à son retour,
Son épouse, à grands cris, lui demande justice :
Un insolent, trop digne du supplice,
Vient d'oser la prier d'amour ;
Par ses discours et par ses larmes
Il a vainement combattu ;
Et n'ayant pu séduire sa vertu,

Il ose insulter à ses charmes.
Sans respect pour sa majesté,
Il a, dit-il, pour dame et souveraine
Une Beauté
Cent fois plus belle que la reine.

Ce discours, que des pleurs rendent plus éloquent,
Au cœur de son époux fait passer sa colere,
Et l'ordre est donné sur le champ
Pour arrêter le téméraire.
Que fait Lanval? Il s'étoit tristement
Acheminé vers son appartement:
D'un juste effroi son ame étoit remplie;
Il sentoit du remords. Pour lui c'est un tourment,
Non d'avoir à la reine insulté gravement,
Mais d'avoir parlé de sa mie:
De son parjure il craint le châtiment.
D'une incertitude cruelle
Il voudroit bien sortir; il le craint toutefois.
A peine entré chez lui, tout tremblant il appelle
Sa mie.... hélas! elle est sourde à sa voix;
Cette Beauté, sensible à ses tendres alarmes,

Qu'un seul mot, un soupir amenoit devant lui,
Sans daigner répondre aujourd'hui,
Entend ses cris, et voit couler ses larmes.

Tandis qu'accablé de regrets,
Il se livre en pleurant au remords qui le presse,
L'ordre du roi l'appelle aux prisons du Palais.
Mais des chagrins qu'on cause à sa tendresse,
Plus que de ses périls son cœur est affligé;
Ce qu'on va prononcer n'a rien qui l'intéresse:
D'avance à mort il est jugé,
Puisqu'il déplaît à sa maîtresse.

Triste, mais fier, bientôt il comparoît
Au tribunal qui trâme son arrêt.
En le voyant, plus d'un juge balance,
Tout près d'opiner sur son sort,
Et craint de condamner à mort
Un chevalier si beau, jeune et plein de vaillance.
Un d'eux (et son avis est sur l'heure adopté)
Prétend qu'on le contraigne à montrer sa maîtresse
Pour connoître de sa beauté,

Et voir s'il a du moins blessé la politesse
Sans outrager la vérité.
Triste et vaine ressource offerte à la victime !
Il n'est plus entendu de sa mie en courroux :
Le malheureux Lanval a perdu par son crime
Le seul moyen d'en être absous.

C'en étoit fait, et Thémis vengeresse
Alloit enfin le livrer au trépas,
Quand deux nymphes, que la richesse
Pare bien moins que leurs appas,
Sur deux jeunes chevaux arrivent à grands pas,
Et vont au roi lui-même annoncer leur maîtresse.
Artus leur fait accueil, lès traite avec douceur :
Bientôt deux autres demoiselles
Font même compliment, reçoivent même honneur;
Et la dame arrive après elles.
Sur un beau coursier blanc, de sa charge orgueilleux,
Elle attire et charme les yeux
En étalant fleur de jeunesse,
Taille de nymphe et beauté de déesse.
Sur ses pas marche un lévrier;

Un fastueux manteau marque son opulence,
Et sur ses doigts un épervier
Atteste sa haute naissance.
De tous côtés, chevaliers et bourgeois,
Gens de tous rangs et de tout âge,
Avec grand bruit volent sur son passage;
Et l'on n'entend qu'un seul cri, qu'une voix:
Ah! qu'elle est belle! Artus, sa cour entiere
Vint l'accueillir sur le seuil du palais;
— Artus, et vous, barons, dit la belle étrangere;
C'est pour remplir vos vœux, qu'ici je comparois.
Un de tes chevaliers, Artus, m'avoit su plaire,
Lanval, qui de t'aimer s'étoit fait une loi,
Qui t'avoit servi sans salaire,
Que j'ai récompensé pour toi.
Il m'a désobéi. Quelque tems par vengeance,
Je l'ai soumis à ta sévérité;
Mais son cœur m'est toujours resté:
Si j'ai puni sa désobéissance,
Je dois un prix a sa fidélité.
Barons, votre justice exige ma présence,
Pour l'absoudre ou le condamner;

Me voici; comparez, et portez la sentence
Qui doit punir ou pardonner.

Tout le monde applaudit. On la trouva trop belle,
Pour trouver coupable Lanval;
Près de la dame on le rappelle.
Averti par un doux signal,
Il s'élance sur son cheval;
Et sans autres adieux, il s'enfuit avec elle.
J'ignore quel climat reçut nos deux époux;
Mais on prétend que jusqu'en leur vieillesse,
Leur bonheur a fait des jaloux.
Lanval de ce jour là se ressouvint sans cesse;
Et depuis, fort souvent, il faisoit à part soi
Cette priere: O toi, de qui l'espece humaine
En tout tems reçoit la loi,
Garde, en plaisir comme en peine,
Mon corps sain, mon ame saine;
Et sur-tout préserve-moi
De la haine de mon roi
Et de l'amour de ma reine!

LE BOUCHER D'ABBEVILLE.

Un Boucher d'Abbeville et caustique et malin,
Par la nuit surpris en chemin,
Résolut de coucher dans le prochain village.
Il arrive; et soudain s'informe, en homme sage,
De quelqu'auberge où l'étranger
Commodément puisse loger.
— Une auberge! vraiment, nous en avons bien une,
Lui dit une femme du lieu;
Mais on n'y trouve, grace à Dieu,
Que lit fort dur, et chere très commune.
Allez plutôt voir le curé;
Chez lui vous êtes assuré
De trouver bon lit, bonne chere,
Bon vin sur-tout, car l'eau ne lui sert guere
Qu'au bénetier. Notre homme s'en alla
Chez le curé; c'étoit son moment d'abstinence,

Car il dormoit. A peine eut-il la complaisance,
En s'éveillant de crier, qui va là ?
Un tel début donnoit peu d'espérance
Au voyageur ; cependant il se dit
Un malheureux piéton qui craint quelqu'embuscade,
Et qui demande à la passade,
Pour la nuit seulement, un bon ou mauvais lit.
—Passez votre chemin bien vîte,
Répond le bon pasteur, sans quitter l'oreiller ;
Je n'ai pas de maison propre à servir de gîte
Au premier vagabond qui viendra m'éveiller.

A cette réponse incivile,
Le voyageur usant d'un autre style,
Lui dit, qu'au yeux du sage et du chrétien
Un homme est toujours homme, et que pour son asyle,
S'il faut payer, il n'épargnera rien.
Le curé fait pour mener ses semblables
En paradis, l'envoie à tous les diables.

Notre bourgeois s'en va, bien résolu pourtant
De punir, s'il le peut, ce refus insultant :

Ressentiment de son cœur étoit maître.
Comme il juroit entre ses dents,
Il voit venir un troupeau, qu'on dit être
A ce curé si rude aux pauvres gens.
Ce hasard le comble de joie.
Près d'une haie allant guetter sa proie,
Il voit de là défiler le troupeau;
S'avance; des moutons il choisit le plus beau;
Puis le serrant sous son manteau,
Il vous l'emporte sans mot dire.
Quelques momens après il revient plus dispos
Frapper chez le curé, toujours prêt à maudire
Quiconque trouble son repos.
Mais plus malin, moins véridique,
Le bourgeois se dit un boucher,
Portant un mouton gras à l'homme apostolique,
Et qui, pour prix de ce présent modique,
Lui demande un lit pour coucher.
Tout change à ce nouveau langage;
La porte s'ouvre: il offre son mouton;
Fait voir comme il est beau; le maintient aussi bon;
Au reste, ajoute encor le rusé personnage,

Je n'en veux que la peau. Lors d'un pas assuré,
Il entre à la cuisine, y dépose la bête;
Puis en attendant qu'on l'apprête,
Vient jaser avec le curé.

Outre sa servante Claudine
A l'œil furet, à la peau douce et fine,
Notre bon homme de pasteur
Avoit encor chez lui sa douce amie;
Mais il l'enfermoit par pudeur,
Quand il lui venoit compagnie.
Ce soir-là dans sa belle humeur,
Il l'appella, dont notre voyageur
Fut très content, car elle étoit jolie.
Avoir ensemble et mie et servante chez lui!
Ceci doit étonner la pudique innocence.
Mais les mœurs du vieux tems avoient plus de licence;
On sait bien que jamais un curé d'aujourd'hui,
De pareils traits n'arme la médisance.

Le souper fut fort gai. Le curé plus joyeux,
Remonte avec sa belle, et donne ordre à Claudine,

De mener l'hôte généreux
Dans la chambre qu'on lui destine,
Et de le traiter de son mieux.

Notre bourgeois resté seul avec elle,
Fit des complimens dont on rit;
Puis tour-à tour s'égaya, s'attendrit;
Offrit de son mouton la peau qu'on trouva belle;
On a plus d'esprit sans témoins:
Bref, il s'y prit si bien auprès de la donzelle,
Qu'elle eut à faire un lit de moins.

Le lendemain, tandis qu'à l'ordinaire,
Notre Curé vaque à son ministere,
Le drôle ayant quitté la servante au matin,
Chez la mie est monté soudain,
Comme pour dire adieu; mais Dieu sait pour quoi faire!
Elle étoit dans son lit; il voit, il considere
Certains appas!... il fait plus d'un larcin,
D'abord des yeux, puis de la main;
Entr'ouvre un peu les draps, timide et téméraire;
Propose encor la peau de son mouton;

On accepte, et du même don,
Il reçoit le même salaire.
Vers le pasteur, au même instant,
Le galant pressé de se rendre,
A moitié perte offre de vendre
Sa peau, que le curé lui paie argent comptant.
Puis les adieux : Vous êtes bien le maître
De revenir ainsi de tems en tems,
Dit le curé. Tous deux se quittent fort contens,
Quoiqu'un seul ait raison de l'être.

Mais cependant le jour inrerrompt le sommeil
Des deux rivales ; on devine
Quelle tempête éclate à leur réveil !
La mie accourt à la cuisine,
En demandant la peau ; de son côté
Avec même zèle, Claudine
La veut, comme un joyau qu'elle a bien acheté.
Sur son droit exclusif l'une et l'autre raisonne,
Sans expliquer pourtant quel titre le lui donne.
Vinrent les durs propos : le geste s'en mêla,
Et bonnets et cheveux alloient voler entr'elles ;

Si le curé n'avoit mis le hola.
Mais en questionnant, sans peine il démêla
Ce que vouloient cacher les discrètes femelles.
Enfin le berger désolé,
Tout en pleurant pour qu'on l'écoute,
Vient dire qu'on a pris son mouton le plus beau.
—Eh ! quel est donc le voleur? —C'est sans doute
Un quidam que j'ai vu roder près du troupeau.

En le peignant il le fit reconnoître;
Et cette peau que le pâtre éploré
Connut pour sienne en la voyant paroître,
Ne laissa plus aucun doute au curé.

Ainsi du voyageur la maligne finesse,
Du curé discourtois châtia la rudesse;
Ainsi le drôle en se vengeant
De ses rigueurs peu fraternelles,
Sut, après avoir eu sa table et ses donzelles,
Avoir encor de son argent.

LE JUGEMENT
DE SALOMON.

Un sage prince, (on me le donne
Pour le célebre Salomon;
Étoit-ce ce saint roi? Moi, je pense que non.)
Ce prince donc à peine eut reçu la couronne,
Qu'il mourut un de ses vassaux,
Haut et puissant seigneur de quatre grands châteaux.
Le mort laissoit deux fils, divers de caractere :
L'ainé des deux étoit dur, cruel; et son frere,
Sensible, honnête et vertueux.

A peine le vieillard a fermé la paupiere,
Qu'assemblant ses barons, l'aîné, de chacun d'eux
Veut qu'on regle à l'instant la part héréditaire.
—Eh, mon Dieu, s'écria le jeune en sanglottant!
A ces discussions, de grace, faisons trève :

Vous voyez devant vous celui qu'au même instant
La cruelle mort nous enleve;
Ne songeons maintenant qu'à lui donner des pleurs:
A ses restes du moins souffrez que l'on acheve
De rendre les derniers honneurs.

L'autre ne voulut rien entendre.
Ses barons s'efforcent en vain
De lui prouver qu'il doit attendre;
Il prétend qu'au partage on procede soudain.

Dans ce moment entra le roi lui-même,
Qui venoit du défunt visiter le cercueil:
Pour rendre à ses vertus un hommage suprême,
Il vouloit escorter son deuil.
Dès qu'il sut le projet de ce barbare frere,
Il prit sur lui d'arranger cette affaire.
Il fit placer le corps droit entre deux poteaux;
Ensuite aux héritiers il adresse ces mots:
—L'héritage laissé par ce héros insigne,
Demande un possesseur qui protege son bien
Par un courage égal au sien:

Voyons qui de vous deux s'en montre le plus digne.

A chacun d'eux alors il fait donner
Une lance qui doit conquérir l'héritage;
Et lui-même aussi-tôt il prend soin d'assigner
Un but à leur adresse ainsi qu'à leur courage.
Or je vous laisse à deviner
Le but qu'il a marqué. C'est le corps mort du pere.
Celui des deux qui frappera
Le coup le plus ferme, obtiendra
L'héritage entier pour salaire.

Cette horrible condition,
Le frere aîné l'entend sans nulle émotion.
Que dis-je? il fait plus; sa furie
Saisit le fer sans balancer,
Et le barbare ose percer
Celui dont il reçut la vie.

On propose au cadet d'en faire autant. — Qui, moi,
S'écria-t-il en reculant d'effroi!
Que sur mon pere un intérêt sordide

Porte

Porte mes mains ! Ah ! plutôt qu'à vos yeux
M'écrase un Dieu vengeur, si mon bras furieux
Ne venge avec ce fer ce nouveau parricide !

Par un essai si monstrueux,
Ce monarque ennemi du vice,
Les vouloit éprouver tous deux ;
Voici donc quel arrêt prononça sa justice :

— La nature, les loix, et l'honneur réunis,
Doivent au chevalier un fils pour légataire ;
Or celui là seul est son fils,
Qui l'a su respecter et chérir comme un pere.

LE FABLIER. (1)

Un roi qui pouvoit tout ne pouvoit s'endormir;
L'aventure n'est pas nouvelle;
L'insomnie est souvent compagne trop fidelle
Du sceptre, des faisceaux. Ne pouvant s'assoupir,
Sa majesté près de son lit appelle
Un bel-esprit créé par elle
Conteur en chef de fabliaux :
— Un conte; allons, vîte! et des plus nouveaux!

Ce bel-esprit, engraissé de paresse,
Tous les jours le premier à table *et le dernier*,
Sans soin, digérant bien, trouvoit au lit sans cesse
Le sommeil le plus roturier.

Quand il fut mandé, sa paupiere

(1) Ce morceau est un fragment d'une longue piece, intitulée *le Castoyement* (enseignement) d'un pere à son fils.

Dans d'humides pavots nageoit fort doucement;
Il voudroit éluder. A sa vaine priere
On répond deux mots seulement:
Je le veux. Il commençe à conter tristement;
Du récit la phrase premiere
Des levres du conteur tombe fort lentement;
Et des mots écourtés, mainte syllabe entiere
Se perd dans un long baillement:

—Un homme avoit cent sous d'or; et cet homme
Acheta des moutons avec cet argent-là;
Et chacun lui coûta la somme
De six deniers; et pour cela
Il eut deux cents moutons; et puis il s'en alla
A son village en bon pasteur qui mene
Le paisible escadron de ses bêtes à laine;
Et revenant, il vit que de ses eaux
Le fleuve débordé, noyoit toute la plaine;
Et point de pont pour traverser les flots;
Et comment faire! enfin il trouva, non sans peine,
Un vieux bateau, batelet s'il en fut,
Et si petit, si petit, qu'il n'y put

Entrer que deux moutons—. Lors le conteur se tut:
Mais le roi soudain de lui dire:
Et quand il eut passé les deux moutons, que fit
Notre marchand? —Vous savez, sire,
Que la riviere est large, et le bateau petit;
Qu'ils sont deux cents moutons que deux bras vont conduire;
Il leur faudra du tems pour un si long trajet.
Or, si vous m'en croyez, dormons, nous, toute entiere
Cette nuit qu'ils vont mettre à passer la riviere,
Et je vous conterai demain ce qu'ils ont fait.

DU VILLAIN,

QUI GAGNA PARADIS EN PLAIDANT. (*)

Un villain (c'est ainsi qu'on nomme
Les habitans des champs) rendit l'ame une nuit,
Sans qu'au ciel, aux enfers, personne en fût instruit;
Dans ce monde, on sait qu'un pauvre homme
Vit et meurt sans faire grand bruit.
Or il advint un cas étrange:
A son chevet par grand hazard,
Il ne se trouva pas un diable, pas un ange,
Qui pût le réclamer au moment du départ.

(*) Le sujet de ce conte, comme celui de tant d'autres fabliaux, est assez fou. J'ai cru devoir en conserver quelques-uns de ce genre, parce qu'ils retracent le caractere du siécle où ils ont été écrits. D'ailleurs, celui-ci a quelque chose de piquant par son cadre, auquel on auroit pu donner plus d'extension.

Embarrassé, le pauvre here
Partit sans guide, et ne sachant que faire.

Par bonheur il rencontre, et suit l'ange Michel,
Qui menoit lors un bienheureux au ciel.
Le grand huissier de la chambre divine,
Saint Pierre, ouvre et reçoit l'ange et son compagnon;
Mais au bon villageois faisant fort rude mine:
— Passez votre chemin, dit-il avec un ton
Et d'humeur et de brusquerie;
On n'entre pas ici sans guide et sans patron,
Comme dans une hôtellerie.

Le villageois outré de ce ton peu courtois:
— Il vous sied bien, dit-il, à vous qui par trois fois
Avez renié votre maître,
De rebuter des gens qui, plus que vous peut-être,
Ont pour entrer ici de véritables droits!
C'est un beau titre que le vôtre!
Et Dieu s'est fait un grand honneur depuis
D'avoir fait d'un pareil apôtre
Le suisse de son paradis!

Une audace si neuve avoit de quoi confondre
L'apôtre qui soudain va trouver Saint Thomas;
—Oh! oh! dit celui-ci, restez; tout de ce pas,
Je m'en vais pour vous lui répondre.

Il y court en effet: —Que veut cet imposteur,
Lui cria-t-il d'un ton de maître?
Au séjour des élus ose-t-il bien paroître,
Lorsqu'on n'y peut entrer sans être
Martyr au moins ou confesseur?
—Et pourquoi donc vous y voit-on vous même,
Répond dans son audace extrême,
Le villageois toujours plus irrité?
Vous qui manquant de foi, jadis avez douté
De votre maître, avez nié sa gloire;
Vous qui n'avez pas voulu croire
A Jésus-Christ réssuscité;
Vous enfin qui jugeant sa parole peu sûre,
Oubliant tout ce qu'on lui doit,
N'avez reconnu sa blessure
Qu'après l'avoir touchée au doigt!
Comment donc! moi, qui n'eus jamais une foi morte,

On veut me chasser de céans,
Quand aux apôtres mécréans
A deux battans s'ouvre la porte !

A ce reproche, Saint Thomas
Baissa la tête et ne répondit pas.
Saint Pierre et lui formoient un grouppe à peindre.
Saint Paul qui par hazard les entendit se plaindre,
Rit beaucoup de leur embarras:
—Vous savez fort mal vous y prendre,
Dit-il, venez; je vais vous venger tous les deux,
Et tout à la fois vous apprendre
Comme on écarte les fâcheux.

D'un air fier et plein de menace,
Il s'approche du villageois,
Et sur l'heure employant le geste avant la voix,
Le saisit par le bras, et le fait sur la place
D'un coup de main, pirouetter trois fois.

—Je reconnois bien là votre humeur débonnaire,
Lui dit le paysan toujours aussi sincere;

Espion des chrétiens, et lâche au fond du cœur,
Vous qui vous plaisiez tant à faire
Le métier de persécuteur!
Dieu changea votre caractere,
Mais tout autre eût en vain tenté de l'adoucir,
Car en fait de miracle, il eut, pour réussir,
Besoin de tout son savoir-faire.
Je vous connois très bien, sans être des parens
De cet Étienne, hélas! si pacifique,
Ni de tous ces honnêtes gens
Que s'immoloit de tems en tems
Votre grande ame apostolique.

Par ce discours inattendu,
Le plus belliqueux des apôtres
Reste muet et confondu
Et va rejoindre les deux autres;
Puis tous trois de se plaindre à Dieu. Pierre lui dit
Que cet affront l'a si fort interdit
Qu'à son poste d'honneur il n'ose reparoître.

— Eh bien, j'y vais pour vous, répond Dieu, qui soudain

Vient à la porte, et voit le villageois mutin,
Qui paroît enchanté d'avoir affaire au maître.
Dieu lui demande alors comment sans conducteurs
Il vient à cette porte avec cette assurance,
Et comment il y reste encore après l'offense
Qu'il a faite à ses serviteurs.

—Sire, dit-il, excusez mon audace;
Ils m'ont voulu chasser avec indignité;
Mais puis qu'ils sont ici, je crois, sans vanité,
Avoir comme eux le droit d'y demander ma place.
Vous savez encor mieux que moi
S'il est juste qu'on me la donne;
Je ne vous reniai jamais; jamais, je croi,
Vous ne m'avez surpris manquant de foi;
Et je n'ai lapidé personne.
Je me suis confessé, même me portant bien;
Sur le point de mourir, j'ai fait en bon chrétien
Les saints apprêts qu'exige un tel voyage;
Il est un paradis pour ceux qui, comme moi,
Vivent et meurent dans la foi;
Je viens donc réclamer ma part de l'héritage.

A ce plaideur Dieu donna son suffrage;
—Oui, lui dit-il, sans qu'on t'ose troubler,
Je t'accorde en ce lieu ta place héréditaire.

Cela nous apprend qu'au bien faire
Il faut joindre le bien parler.
Voyez ce villageois; sa bonne conscience
Etoit un titre superflu;
Il eût du paradis perdu la jouissance,
Si par hazard il n'avoit eu
Du courage et de l'éloquence.

Il soupçonna quelqu'un chez sa femme infidelle;
Et franchissant son escalier,
Brusquement il monta chez elle.
Heureusement le chevalier
L'entend, prend ses habits en hâte; et sans crier,
Il se tapit dans la ruelle;
Mais il laissa, pressé comme il étoit,
Sa robe auprès du lit sur un coffre étendue;
Et ce fut le premier objet
Qui du mari frappa la vue.

—Que veut dire ce que je voi,
S'écria-t-il d'un ton colere?
Là-bas des chiens, un palefroi,
Et cette robe ici! quel est le téméraire
Qu'en mon absence on accueille chez moi?
—Sire, n'ayez, dit-elle, aucun effroi;
C'est un présent que l'on vient de vous faire.
Mais n'avez-vous pas vu mon frere?
Cela m'étonne; il me quitte à l'instant;
Vous l'auriez du rencontrer en montant.
Avec cette robe nouvelle,

Hier il est venu. Durant notre entretien
J'ai dit, sans nul projet, que je la trouvois belle,
Et qu'elle vous iroit fort bien;
Tant mieux, a-t-il repris bien vîte!
Lors il la quitte, et me prie à l'instant
De vous l'offrir, en ajoutant
Qu'il joint à ce cadeau de bien petit mérite,
Ses beaux éperons d'or, avec deux chiens d'élite,
Et son coursier qu'il aime tant.
Je refuse; il s'enfuit sans vouloir rien entendre,
Et laisse son présent. Je crois
Que vous devez le garder, sauf à prendre
Votre revanche une autre fois.

L'époux avale l'artifice
Avec grand appétit; il avoit dans le cœur
Un peu de goût pour l'avarice,
Et le présent n'étoit pas sans valeur.

A peine est-il couché, qu'on le caresse,
Qu'on le baise bien tendrement;
Enfin pour endormir l'époux profondément

On mit peut-être autant d'adresse,
Qu'on en met quelquefois à réveiller l'amant.

Dès qu'il eut fermé l'œil, la Belle,
D'un pied furtif glissé dans la ruelle,
Donne un signal; le chevalier
Prend sa robe, et d'un saut franchissant l'escalier,
Remonte son coursier fidèle,
Et ramene avec lui ses chiens et l'épervier.

Le lendemain l'époux, dès qu'il s'éveille,
Demande sa robe aussitôt.
Un valet, ignorant l'histoire de la veille,
En porte une verte. —Le sot!
L'écarlate, entends-tu? celle qu'on m'a donnée.

La Dame faisant l'étonnée;
—Eh quoi, lui dit-elle! en chemin,
Avez-vous acheté quelque robe nouvelle?
—Mais, non; vous savez bien? c'est celle
Que votre frere hier m'offrit par votre main.
C'est un fort beau présent.—Mon frere, sire!

Nous ne l'avons pas vu depuis plus de six mois.
C'est quelque rêve, je le vois,
Que vous venez de faire, ou bien vous voulez rire.
Et quand mon frere ici seroit venu,
Pensez-vous qu'il m'auroit tenu
Un discours aussi fou? car sans extravagance
Pourroit-il vous offrir de semblables cadeaux?
Sire, vous possédez des biens en abondance;
Ayez de beaux habits, de superbes chevaux,
Vous le pouvez, sans craindre aucun murmure.
Mais songez que de vous on riroit aujourd'hui,
Si vous faisiez votre parure
De la garde-robe d'autrui.
— Pourquoi donc vous même me dire
Que je dois accepter? — Moi! — Vous; très clairement.
— Oh! si vous n'aviez dormi, sire,
Vous m'inquieteriez beaucoup; mais surement
Encore un coup vous voulez rire.
— Je ne ris point, madame. — Ainsi
Vous avez donc cru voir?... — Une robe étendue
Sur ce fauteuil, et je l'ai vue
Tout aussi bien que je vous vois ici.

—Ah! doux ami, je cede à mes alarmes.
Vos discours, vos regards... eh ! bon dieu ! je le voi,
Mon époux est malade ! hélas ! c'est fait de moi !—
De longs soupirs, même des larmes
Attestent de son cœur la douleur et l'effroi.

Quoique sentant déja quelque trouble en son ame,
Le mari, qui n'est pas tout-à-fait confondu,
Croit avoir vu ce qu'il a vu.
Il mande tous ses gens, grand, petit, homme et femme;
Et chacun dit n'avoir rien apperçu.
Oh ! pour le coup sa raison qui s'altere
De frayeur le laisse accablé ;
Il croit avoir l'esprit troublé ;
Et vous voyez qu'il ne se trompoit guere.

En lui disant que dieu pourra seul tôt ou tard
Lui rendre sa raison, la maligne femelle
De pieuses terreurs l'environne avec art ;
Il se fait pélerin ; et le voilà qui part
Pour Saint Jacques de Compostelle.
On le trouva charmant dans ses nouveaux atours ;

Et la gaîté s'empara du ménage.
Je le crois, un époux qui part laisse toujours
Un faux air au moins de veuvage.

De vos femmes, maris, faites toujours grand cas,
Jusques à n'adopter rien de ce qui les blâme;
A l'évidence même il faut fermer son ame,
Croire, en un mot, dans tous les cas,
Non à ses yeux, mais à sa femme.

LE MARIAGE,

OU

GAUTIER ET SES VOISINS.

UN VOISIN.

Voisin, dites-nous à quoi bon
Ce costume nouveau, ces apprêts de voyage?

GAUTIER.

Je vous le dirai sans façon.
Je me sens las du mariage;
Hier je vivois en ménage,
Aujourd'hui je me fais garçon.

LE VOISIN.

Eh! mais où vas-tu donc?

GAUTIER.

Où? dans la grande ville.
Les Belles et Plutus en ont fait leur séjour;

J'ai du mérite et sais faire ma cour;
Dans l'art des vers je suis assez habile;
J'y ferai mon chemin; et j'aurai quelque jour......

LE VOISIN.

Pauvre fou! tu crois donc qu'on va courir bien vîte,
Dès que tu te présenteras?
Crois-moi, Gautier, en vain tu vanteras
Ton mérite et tes vers; on ne t'entendra pas,
Et dans l'oubli tu resteras
Avec tes vers et ton mérite.

GAUTIER.

Chansons! j'ai de l'esprit et vous l'avez pu voir;
Ici c'est un fond mort, je veux qu'il me profite:
Et je m'en vais ailleurs pour le faire valoir.
Au pays où dieu m'a fait naître,
Il a fait aussi tant de sots!
Quand je lis de mes vers, je vois tous mes nigauds
Me rire au nez, faute de s'y connoître.
Partons. Paris est plein de connoisseurs;
C'est des talens le véritable asyle;
J'y cours. J'ai su tirer d'ailleurs
Un assez bon parti des beautés de la ville;

Ainsi je n'y regrette rien.

LE VOISIN.

Rien? et ta femme?

GAUTIER.

Elle ira chez son pere.

LE VOISIN.

Y restera-t-elle?

GAUTIER.

Oui.

LE VOISIN.

Jamais.

GAUTIER.

C'est son affaire.

LE VOISIN.

Elle ira te chercher. Mais toi, pourras-tu bien
Séparer ce qu'à joint l'église?

GAUTIER.

Faut-il vous parler vrai? j'ai fait une sotise.
J'étois jeune, étourdi, lorsque j'en fis le choix;
Le cœur parle haut à cet âge,
Et la raison n'a qu'un filet de voix;
Comment échapper au naufrage?

Tout me parut beau dans le tems.
Avez-vous vu jamais un beau jour de printems?
Le ciel est serein; l'oiseau chante;
Zéphir souffle dans l'air les plus douces odeurs;
La terre refleurie est couverte de fleurs,
L'eau des ruisseaux, claire et brillante.
L'hyver arrive après cela:
Lors plus de chant, plus de verdure;
Tout change: mes amis, voilà
En quatre mots mon aventure.
Cette fille charmante, à qui fut engagé
Mon cœur si fidèle et si tendre,
N'étoit point la femme que j'ai.

LE VOISIN.

Elle est la même encor, vous seul êtes changé;
Et le pourquoi n'est pas difficile à comprendre:
Toujours l'époux a négligé
Les plaisirs qu'il a droit de prendre.

GAUTIER.

Accusez-en plutôt l'amour. Sans contredit,
Ces changemens, c'est lui qui les fait naître;
Tout s'embellit, dès qu'il vient à paroître;

Dès qu'il s'en va, tout s'enlaidit.
L'enchanteur! à son gré tout change;
Cœur, esprit et beauté, tout prend un autre nom;
La plus belle devient guenon,
Et d'un vrai diable il fait un ange.
Les chéveux que ma femme a ternes, applatis,
Etoient alors luisans, en boucles arrondis;
Ses yeux qui maintenant ont un air froid et bête,
Qui sont enfoncés et petits,
Etoient grands, bien fendus, brillans, à fleur de tête;
Sous l'arc d'un sourcil noir qu'amour arrondissoit
Mille desirs sembloient prendre naissance;
Un coup-d'œil qu'elle vous lançoit,
Mettoit un cœur hors de défense.
Lorsqu'un rire ingénu faisoit épanouir
Ses lèvres qui sembloient deux fleurs à peine écloses,
Sur sa joue on voyoit des fossettes s'ouvrir,
Et naître du milieu des roses.
Non, je ne vis jamais de regard si fripon,
Jamais de mine aussi jolie;
Son fin souris, son pied mignon,
Tout me tenta; je m'offre, on me dit non;

Par

Par ce refus je la trouve embellie;
Bref, elle fit tant de façon,
Qu'il fallut épouser, et j'en fis la folie.

Au trebuchet ainsi l'hymen m'a pris.
Il m'a tenu longtems en cage;
J'y laisse en me sauvant un peu de mon plumage;
Mais trop heureux encor d'être libre à ce prix,
Je tiens la clé des champs, et j'en vais faire usage.
D'ailleurs j'avois reçu d'amour
Mainte promesse; en dieu léger, frivole,
Il n'en a point tenu; marché nul dès ce jour;
Et puisqu'il manque à sa parole,
Je reprends la mienne à mon tour.

LE PARADIS D'AMOUR.

Mai, le plus beau des enfans de l'année,
Avoit chassé l'hyver de nos climats,
Et par lui Flore, à l'abri des frimats,
Rajeunissoit sa guirlande fanée;
Déja Zéphir ranimoit les couleurs
De la verdure, et déja dans la plaine
Il dispersoit les suaves odeurs
Dont chaque fleur embaumoit son haleine;
Bref, les oiseaux pleins d'amoureux desirs
Les exprimoient par leur tendre ramage,
Au même lieu, sur le même branchage,
Où plus heureux ils chantoient leurs plaisirs:
Quand vint Amour, plein de douce malice,
Me visiter. J'avois dans tous les tems
Bravé ses traits; je riois des amans
Que je voyois, esclaves d'un caprice,
Toujours se plaindre, et chérir leurs tourmens.

—Des jours viendront, où vous pourrez connoître
Ce qui nous ôte aujourd'hui le repos,
Me disoit-on; en éprouvant nos maux,
Vous apprendrez à les plaindre peut-être.

Jamais amour ne se venge à moitié;
Il a si bien contenté leur envie,
Que de mes maux s'il n'avoit eu pitié,
Il m'en auroit déja couté la vie.
De ma fierté qui l'a rendu vainqueur?
C'est un souris de la jeune Isabelle.
Las! j'eus beau fuir; le souris de la belle
Vint avec moi, se logea dans mon cœur;
Je ne voyois et ne voulois voir qu'elle;
Puis je sentois un grand feu me brûler,
Puis un frisson dans mes veines couler;
Et quand saignoit ma blessure cruelle,
Plus je souffrois, et moins j'osois parler.
Que la nuit vint ou fît place à l'aurore,
Ma Belle avoit un cœur trop inhumain;
Je la blâmois de n'avoir pas mis fin
A des tourmens qu'elle ignoroit encore.

Si vers sa porte amour guidoit mes pas,
Elle auroit dû descendre la premiere,
Pour m'accueillir; et ne la voyant pas,
Je me disois: elle est cruelle et fiere.
Dans les ennuis dont j'étois tourmenté,
Le monde entier excitoit mes murmures;
Tout m'en vouloit; on avoit inventé
Contre moi seul et portes et serrures.
Enfin mon mal empiroit chaque jour;
J'y succombois, lorsque vint à mon aide
L'amour qui sait envoyer tour à tour
La maladie et donner le remede.

J'errois aux champs, triste, silencieux.
C'étoit alors l'instant délicieux,
Où l'alouette active et matinale
Va saluer d'un chant vif et joyeux
L'aube quittant sa couche orientale.

La douce voix de l'oiseau du matin,
Par un effet que je ne pus comprendre,
Vint adoucir, vint charmer mon chagrin;

Je me trouvois consolé de l'entendre,
Et d'un couplet que mon cœur fit soudain,
J'accompagnai son rapide refrein:

« Alouette,
« Joliette,
« Qui n'entends pas mes soupirs douloureux;
« Si l'amour plus doux à mes vœux,
« Mettoit dans mes bras amoureux
« Celle que j'aime,
« Tu me verrois aussi gai que toi-même,
« Et plus heureux.

Je finissois; de mes accens à peine
Le dernier bruit se perdoit dans les airs,
Que sous mes pieds, dans une vaste plaine,
Un pré fleuri tendoit ses tapis verds.
La violette humble quoique jolie,
Le frais lilas, et cent diverses fleurs,
De leur éclat émaillant la prairie,
La parfumoient de leurs douces odeurs.
Je vis soudain du milieu de la plaine

A gros bouillons jaillir une fontaine,
De qui les flots, plus clairs que le rubis,
Se promenoient sous le paisible ombrage
De verds rosiers, dont les rameaux fleuris
La couronnoient et bordoient son rivage.
Par ses longs bras voutés comme à dessein,
Un arbre auguste, un chêne vénérable,
Formoit un dais au jour impénétrable,
Qui nourrissoit la fraîcheur du bassin.
Du tronc de l'arbre, alors, se fait entendre
Une musique harmonieuse et tendre
De mille oiseaux de plumage divers;
Et je m'endors au bruit de leurs concerts.
Mes yeux fermés, autre métamorphose:
Je m'éveillai nu, dans un bain d'eau rose.
Nymphe jolie, et sur-tout faite au tour,
M'offre un manteau, riche de broderie,
Mariant l'or à mainte pierrerie,
Et me conduit vers le palais d'amour.

Je vis à gauche, au pied de deux collines,
Et dans un champ aride et tout pierreux,

Une maison qui tomboit en ruines;
On arrivoit à ce gîte hideux
Par un sentier semé, pavé d'épines.
Des malheureux, encor plus malfaisans,
S'y cantonnoient: à travers les crevasses,
Vils espions, ils guettoient les passans,
Pour les frapper ensuite sans menaces;
Ils sont nommés par-tout, les *Médisans*.
Aucun mortel près d'eux n'a trouvé grace.
Comme en passant ils me montroient aux doigts,
Je reconnus leurs gestes et leurs voix.
Maudits soient-ils! car sans les voir en face,
Mon œil surpris crut en appercevoir
Et tant et tant, que j'ai bien peu d'espoir
De voir sitôt s'en éteindre la race.

Je l'avoûrai, j'avois doublé le pas,
Pour esquiver leurs langues formidables,
Je fuyois presque. A droite, un peu plus bas,
Je vis des gens encor plus méprisables.
Ils prodiguoient de longs embrassemens;
Mais leurs baisers n'avoient rien de sincere;

Leurs yeux distraits dans ces mêmes momens
Prouvoient qu'ailleurs leurs cœurs avoient affaire;
On a nommés ceux-ci, les *Faux-Amans*.

Dès qu'une Belle un jour les intéresse,
Les feints sermens, les soupirs vont leur train.
Parlant d'amour, ils n'ont que de l'adresse;
Leur cœur se taît; ils desirent enfin
Non posséder, mais tromper leur maîtresse.
Bien plus hardis qu'un véritable amant,
Le cœur joyeux, ils vantent leur tourment;
Beauté novice, à leurs feintes alarmes
Se laisse prendre; hélas! on la verra
Verser bientôt, pour quelques fausses larmes,
Des pleurs trop vrais que rien ne tarira!
Maudite soit cette race cruelle!
Ils font le mal, et nous souffrons pour eux;
De leurs noirceurs le récit trop fidèle,
Souvent hélas! dans le cœur d'une belle
Met le soupçon qui repousse nos vœux;
Elle ne voit, craintive, inexorable,
Dans chaque aveu qu'un frivole serment;

De l'amant faux le succès trop coupable
Nuit au bonheur du véritable amant.

Enfin je vis une longue avenue,
Où s'alignoient des arbres différens,
Mais tous fleuris, tous odoriférans;
Un palais d'or élancé dans la nue
La terminoit. Tout autour, à ses pieds,
Un clair ruisseau lui forme une ceinture
Avec ses flots en zone repliés,
Et tout bordés de fleurs et de verdure.
Sur ce canal naviguoient deux à deux,
Et bec à bec, des cygnes amoureux.
Par-tout ainsi je voyois à la ronde
S'unir entr'eux les animaux divers
Et de la terre et de l'onde et des airs,
Qui réchauffoient les airs, la terre et l'onde.
Je ne vis seul qu'un tourtereau, perché
Et gémissant sur un rameau seché.

Mais le palais enchante aussi ma vue.
A la façade étoit en pur cristal

Double colonne ou double pied-d'estal,
Et sur chacune une belle statue,
Du dieu lui-même ouvrage merveilleux;
Tel en étoit l'art peu semblable au nôtre,
Que l'œil charmé voyoit l'une des deux
Se lever seule, aller embrasser l'autre
Et la serrer dans ses bras amoureux;
Quittant aussi sa place coutumiere,
L'autre bientôt par un tendre retour,
Se leve, vient, demande à la premiere
Un doux baiser qu'elle rend à son tour.

J'étois surpris, charmé de ce spectacle,
Quand on m'ouvrit le portique sacré.
Dieux! quels tableaux! mes yeux, à ce spectacle,
Sont éblouis, et mon cœur enivré.
N'attendez-pas que ma muse profane
De tant d'objets qui charmoient à la fois
Ose parler? qui le pourroit? je crois
Que si j'avois cent bouches pour organe,
J'y manquerois et d'haleine et de voix.

Pour enfanter l'ivresse et le délire,

Nature avoit assemblé dans ces lieux
Tout ce qui plaît et tout ce qu'on desire,
Plaisir, beauté. Pour le cœur, pour les yeux,
Tout n'est qu'amour, tout le peint, tout l'inspire;
L'odeur des fleurs est l'air qu'on y respire;
Par tout mon œil vit des êtres heureux.
On n'entendoit que des chants de conquête,
Ou le doux bruit des baisers savoureux:
L'an tout entier n'est là qu'un jour de fête.

L'Amour assis sur un trône de fleurs,
Par le desir regnoit sur tous les cœurs;
D'amans heureux au sein de leurs maîtresses
A tous momens son trône est entouré;
Plus on jouit, plus il est honoré;
Il est heureux et fier de leurs caresses.
Qu'il leur sourie, ils vont tous s'enflammer;
Si la langueur succede à leur ivresse,
D'un trait qu'il lance il sait les ranimer,
Et dans leurs cœurs renouvelle sans cesse
Et le plaisir et le besoin d'aimer.

De ces objets mon ame étoit ravie;

K 6

Mais je souffrois d'être oisif spectateur,
Et je sentois se mêler dans mon cœur
Aux feux d'amour les tourmens de l'envie.
Le dieu plaignit mes ennuis douloureux;
Et m'appellant d'une voix paternelle:
— Je veux, dit-il, je dois combler tes vœux;
Il ne faut pas qu'un amant vrai, fidèle,
Ait pu me voir et rester malheureux.
Tous ces objets (qui pourroit s'en défendre?)
T'ont fait en vain desirer les appas
D'une beauté qui ne pouvoit t'entendre:
Tu vas la voir. — Il dit, et dans mes bras
Il la ramene aussi belle et plus tendre.

Ami lecteur, ce que je t'ai conté,
Peut-être au fonds n'est qu'un rêve infidèle;
Mais le plaisir que m'a donné ma Belle,
Oh! j'en suis sur, c'est une vérité.

DU JUGE

ET DES DEUX VOLEURS.

Un magistrat voyageoit près de Douvre,
Pauvre écuyer d'un assez bon cheval,
Il n'y figuroit pas trop mal
Une tenaille qui s'entr'ouvre.
Il rencontra dans son chemin
Un couple de voleurs, aussi hardi que fin.
L'un d'eux le connoissoit. —Oh! oh! bonne aventure,
S'écria-t-il! Dieu met sous notre main
Un membre de magistrature!
Ce seroit un bon tour, qui nous feroit honneur,
Une bien plaisante malice,
Que de voler un juge de voleur,
De nous faire justice enfin de la justice!

Pour suivre ce projet qui leur paroît charmant,

Il s'agit d'engager le juge adroitement
A mettre pied à terre; alors d'un air honnête
De loin, et chapeau bas, des mains et de la tête,
L'un et l'autre salue, et l'aborde humblement:
— Monsieur, dit le premier, votre gloire immortelle,
Comme par-tout ailleurs, brille dans ces cantons.
Pour un mot qu'on entend de diverses façons,
Tout le pays est en querelle;
Or députés vers vous très unanimement,
Nous osons vous prier de descendre un moment,
Pour prononcer. Vous êtes juste et sage,
Vous ferez d'un mot seulement
Le destin de tout un village.

Ce discours est flatteur, il n'y résiste pas.
Il descend de cheval; mais dès qu'il est en bas,
Les drôles ont changé de style et de posture.
On lui conseille alors d'un ton de dignité
D'aller à pied pour sa santé
Et de laisser-là sa monture.
Il demande pourquoi l'on prend soin de ses jours;
D'un chêne bien noueux, une branche fort dure

En tombant sur son dos, répond à son discours.
On ajoute qu'il doit, pour être en son voyage
Et plus léger et plus dispos,
Laisser sa bourse aussi, comme un pesant bagage;
Que l'or étant le plus dur des métaux,
Est aussi le plus lourd. Il cherche une réplique;
Un bras se leve au premier mot;
Et le juge se rend plutôt
A leur bâton qu'à leur logique.

Sans bourse et sans cheval, le pauvre justicier
Suit son chemin. Les compagnons ensuite
Tirent au sort, pour savoir, dans leur fuite,
Lequel des deux montera le coursier.
Celui que le sort favorise,
Se trouve mauvais écuyer;
Dans les flancs du cheval, à plus d'une reprise,
Son talon furieux plonge un sanglant acier:
Le cheval excédé, hérissant sa criniere,
Se dresse, et loin de lui l'étend sur la poussiere.

Le malheureux jurant, et geignant sur son mal,

Donne d'abord ce maudit animal
Au grand diable d'enfer, puis à son camarade.
Mais de la bouche du cheval,
La bride, par une saccade,
Étoit sortie : or cet autre écuyer
Est aussi sot que le premier,
Et craint encor quelque ruade.
Devinez quel moyen ils osent employer.
Tous deux retournés vers son maître,
Effrontément viennent lui demander,
De revenir pour le brider.
Loin de le consoler, vous concevez peut être
Qu'une telle priere excita son courroux ;
Il voulut les envoyer paître,
Un geste le rendit plus doux.
Dans son esprit pourtant cet incident fit naître
Une ruse, un moyen d'attraper les filoux.
—Messieurs, dit il, il faut que je vous avertisse
Que mon cheval a maint caprice ;
Que si vous ne montez dessus,
Pour le brider vos soins sont superflus.
—Eh bien, répondit-on, montez-le donc vous même.

C'est-là ce qu'il vouloit ; il monte lestement,
Passe au cheval sa bride assez légérement ;
Puis tout prêt à piquer, fier de son stratagême :
—Ce n'est pas tout encore ; il a
Un autre tic, dit-il, que vous croirez à peine ;
Quand il voit des fripons, il fuit à perdre haleine.
Il s'enfuit en disant cela,
Et sauve son cheval galopant dans la plaine.

Vous voyez que l'esprit peut guérir plus d'un mal ;
Ce juge n'en fit pas une vaine parade.
Un sot eût comme lui donné dans l'embuscade ;
Mais un sot n'eût jamais rattrapé son cheval.

DE LA FEMME,

QUI VOULUT ÉPROUVER SON MARI.

Il étoit un baron, fort riche et bien famé,
Au bon esprit joignant une belle ame;
Eh bien, ce sage renommé
Étoit vieux, il prit une femme;
Et jeune encore! on dit que plus on aime tard,
Et plus on a besoin d'aimer jeune poulette;
Mais est-ce une raison pour que jeune fillette
S'accommode mieux d'un vieillard?
Non. Celle-ci quoique bien née
S'ennuya douze mois, le cachant avec soin;
Sa patience alors finit avec l'année;
Et la dame fut étonnée
De l'avoir menée aussi loin.

Au sortir de l'église ayant trouvé sa mere:

— Ça, dit-elle, vous savez bien
Quel mari m'a donné l'hymen dans sa colere!
Je n'y tiens plus, et je vous en prévien,
Je vais prendre un ami, jeune, beau, fait pour plaire.

La mere ayant envain tâché de la distraire,
Lui dit: — Au moins, tâche de t'assurer,
Avant d'oser lui faire injure,
S'il est d'humeur à l'endurer.
Tente sa patience, afin d'en être sure.
— Eh bien, soit, dit la fille. Il a dans son jardin
Un arbre que lui-même a planté de sa main;
Il vient avec plaisir s'asseoir sous son ombrage;
Je veux l'abbatre dès demain:
Et nous verrons comment il prendra cet outrage.
— Abbats; mais prends-y garde —. A l'heure où son mari
Partoit pour la chasse, elle appelle
Un des valets: — Prends la hache, dit-elle.
Ensuite elle le mene à l'arbre favori:
— Coupe-moi ceci. — Quoi, madame!
L'arbre de monseigneur! oh! je n'en ferai rien.
— Obéis, je le veux. — Je m'en garderai bien —.

Sur son refus, la jeune femme
Prend la hache elle-même, et de frapper soudain
A droite, à gauche, tant qu'enfin
L'arbre cede. Aussitôt pleine d'orgueil, de joye,
En la traînant, elle emporte sa proie.

Tout-à-coup le Baron paroît:
—Que portez-vous donc là?—J'ai, sire, après la chasse,
Voulu, pour vous, tenir du feu tout prêt;
N'ayant trouvé ni bois, ni valet qui m'en fasse,
Et me voyant trop loin de la forêt,
J'en ai coupé moi-même au jardin. — Mais, madame,
C'est mon arbre, oui; celui que j'aimois tant.
Vous le saviez. — Sire, dans cet instant,
Votre santé seule occupoit mon ame.
— Une telle distraction
A de quoi m'étonner; je n'ose,
Pour le bien de la paix, en rechercher la cause;
J'aime mieux l'excuser sur votre intention.

A sa mere elle court raconter sa prouesse:
—D'abord un regard de courroux

M'a menacé; j'ai craint, je le confesse;
Mais ensuite il l'a pris sur le ton le plus doux.
Je viens de voir jusqu'où va sa colere;
Dans mon projet mon cœur est affermi;
Puisque j'ai, grace au ciel, un mari débonnaire,
Je vais me donner un ami.
— Prends garde à ce que tu vas faire;
A cette douceur, moi, je ne me fîrois guere.
Avant d'en venir là, tente, si tu m'en crois,
Sa patience encore une autre fois.
— Allons, soit. Vous savez à quel point il raffole
De sa levrette, elle mange en sa main,
Et couche dans son lit; enfin
Quiconque seulement par geste ou de parole
Oseroit l'insulter, seroit chassé soudain;
Eh bien, je prétends à sa vue
La tuer ce jour même. —Tue;
Mais crains de t'en mordre les doigts,
De payer sa levrette et son arbre à la fois.

L'époux etoit absent. D'une main libérale
Elle a bâti le feu; le plus riche tapis

Orne sa couche nuptiale ; (*)
Et sur les sieges elle a mis
Diverses robes qu'elle étale.

Quand le mari rentre le soir,
A la porte elle va pour mieux le recevoir,
Lui prend ses éperons, sa chappe qu'elle ploie,
Le couvre d'un manteau brillant d'or et de soie,
Et près du feu le fait asseoir.
Soudain la levrette fidelle
L'ayant bien caressé, saute fort lestement
Sur une robe de la Belle,
Et s'y couche nonchalemment.
La dame alors comme en colere
Saisit un coutelas, l'enfonce dans le flanc
De cette chienne téméraire
Dont elle fait jaillir le sang.
—Quoi, madame! sachant combien elle m'est chere,
S'écrie en se levant le baron furieux,
Vous égorgez ma chienne sous mes yeux!

(*) C'étoit une sorte d'honneurs que les femmes de ce tems-là rendoient à leurs maris.

— Sire, c'est tous les jours nouvelle étourderie;
On ne peut tenir à cela.
Je n'ai mis qu'une fois cette juppe en ma vie,
Voyez l'état où la voilà;
Et l'on veut encor que j'en rie!
— Madame, dit l'époux, c'est la seconde fois
Que vous cherchez à me déplaire:
Faites au moins que ce soit la derniere.
C'est un avis que par ma voix,
Vous donne l'amitié; qu'il vous soit salutaire.
— Oui, je le sens, dit elle avec un ton plus doux,
Rien ne peut excuser une pareille injure;
J'ai mérité votre courroux,
Et je m'y soumets sans murmure —.
En même tems afin de voir
Si des pleurs au besoin auroient quelque pouvoir;
Elle pleure en effet. L'époux croit que son ame
Cede au remords, à la douleur:
Touché lui-même, il embrasse sa femme,
Et lui pardonne de bon cœur.

Lors nouveau récit à la mere:

— Je n'ai point fait, je crois, les choses à demi:
Or après cet essai, j'espere
Que je peux choisir un ami.
—Quoi! tu ne quittes point ton projet? — Non, ma mere.
— Il est pourtant aisé, je le dis sans courroux,
Quand on le veut bien, d'être sage;
Tu le sais, j'ai deux fois ton âge,
Et je ne fis jamais injure à mon époux.
— Quelle différence entre nous!
Quand vous épousâtes mon pere,
Il étoit jeune, fait pour vous;
Vous aviez en tout genre au moins le nécessaire.
Mais vous savez quel mari j'ai!
Enfin mon cœur est affligé
Et je prétends qu'on me console.
—Et ton choix est-il fait? —Oui, j'ai donné parole
Tout en venant vous voir. —Tiens, je tremble d'effroi.
Au nom de dieu, ma douce fille,
Suis mes conseils; je n'ai que toi de ma famille,
Je crains quelque malheur. Du moins accorde-moi
Une troisieme épreuve. — Oh! c'est en conscience,
Ma mere, abuser de vos droits.

Cependant

Cependant, je veux bien tenter sa patience
Encore une troisieme fois;
Mais je vous en préviens, ce sera la derniere.
Deux jours après, c'étoit noël,
Le baron tenant cour pléniere,
Donnoit un repas solemnel.
Grande et belle étoit l'affluence
Des dames et des chevaliers.
Tandis que le dîné commence,
Au moment où les écuyers
Venoient de découper les viandes en silence,
Toujours fidelle à ses projets,
La dame, ni bonne, ni sage,
Aux franges de la table embarrassant exprès
Des clés qu'à sa ceinture elle a, suivant l'usage,
Feint de sortir, se leve, entraîne d'un seul pas
La nappe qui la suit: la table se renverse;
Et tout se brise et se disperse
Avec un horrible fracas.
Un grand cri part de l'assemblée:
A ce trait si malicieux,
L'époux lance sur elle un regard furieux:

—Dame! j'en suis bien désolée;
Mais voyez, sire, si j'ai tort—.
Tout en parlant, elle cherche à défaire
Ses clés, arrache avec effort
Les franges de la nappe, et feint d'être en colere.
Le mari faisant trêve à son ressentiment,
Semble dupe de l'artifice;
Il ordonne un nouveau service,
Tout se répare en un moment.
Si tôt qu'on s'est remis à table,
Le désastre s'oublie, et l'on n'en rit que mieux;
Le vieillard même affectant l'air joyeux,
Se mit en frais pour être aimable.

Mais dès le lendemain, avant qu'il y fût jour,
Le baron mena chez sa femme
Son chirurgien. — Ça, Madame,
Vous m'aviez déja fait, dit-il, un double tour;
Je vous l'ai pardonné; l'indulgence autorise:
De deux torts excusés prompte à vous prévaloir,
Par un troisieme hier au soir
Vous avez puni ma sotise.

Mais je sais votre mal, et j'ai là ce qu'il faut
Pour calmer cette pétulance :
L'esprit, le cœur en vous n'a fait aucune offense ;
C'est une maladie & non pas un défaut :
Vous avez trop de sang ; son ardeur est extrême ;
A la lancette il nous faut recourir,
Et Monsieur vient à l'instant même,
Non me venger, mais vous guérir.
Allons, tendez le bras —. A ces mots, indignée,
La Dame lui répond qu'elle se porte bien,
Et ne veut pas être saignée.
Mais le mari ne s'étonne de rien ;
Il tire son épée, et plus haut lui répete :
Tendez le bras. Enfin se trouvant à la fois
Entre l'épée et la lancette,
De la lancette elle fait choix.
Lors au chirurgien qui le bande et le presse
Son joli bras se laisse aller :
La Belle voit son sang couler,
Et se radoucit par foiblesse.

De sa frayeur et de sa pamoison

Si-tôt qu'elle est remise, elle appelle sa mere,
Et lui raconte la leçon.
— Eh bien, dit celle-ci, tu connois le Baron?
Es-tu toujours dans le projet de faire
Un ami? — Non, ma mere, non,
Jamais, jamais! — Si tu m'en avois crue,
Tu n'en serois pas là; je t'avois prévenue.
Mais je te félicite encor sincérement
De n'avoir pas rempli ton projet; car j'augure
Qu'on eût pu du remede user plus amplement,
Et te saigner sans ligature.

DU PAUVRE MERCIER.

Un opulent Baron, ayant plus d'une terre,
Aux fripons, aux voleurs, loin d'offrir un appui,
Leur faisoit une telle guerre,
Qu'une lieue à la ronde ils fuyoient devant lui.
Si quelqu'un d'eux s'y laissoit prendre,
Il n'est priere, ni rançon
Qui pût attendrir le Baron;
Il ne lui pardonnoit qu'après l'avoir fait pendre.

Or un jour un de ses hérauts,
A son de trompe, à ses vassaux
Annonce une nouvelle foire.
Avec eux humblement, sans bruit comme sans gloire,
Vient un petit mercier, dont un triste roussin,
Sans trop se fatiguer, portoit le magasin.
Au moment d'étaler pour vendre,
Son cheval l'embarrasse. Où va-t-il le placer?

Le loger à l'auberge, il faudroit dépenser;
Le laisser paître aux champs, un voleur peut le prendre.
— Les filoux sont ici fort mal;
Le seigneur du canton pour eux est fort sévere,
Lui dit un sien voisin; mettez votre cheval
Sous sa sûre garde, compere;
Et puis dormez en paix. S'il vous étoit volé,
Le seigneur le paîroit, en feroit son affaire,
Et vous verriez noblement étranglé
Votre voleur —. Cette nouvelle
Plaît au marchand, qui rassuré,
Met dans un pré
Sa haridelle.
Mais (c'étoit un génie assez simple et commun)
Soit qu'il eût mal compris ce qu'il venoit d'entendre,
Soit qu'il pensât qu'à le bien prendre,
Deux protecteurs valoient mieux qu'un,
Avec des mots françois, que sa bouche marie
A du latin mauvais ou bon,
Il recommande à Dieu comme au Baron
Son vieux coursier; puis tous deux il les prie
De ne pas le laisser sortir de la prairie.

Ce vœu fut exaucé : le cheval resta là ;
Car il vint dans la nuit un loup qui l'étrangla.
Notre mercier plongé dans la misere,
Croit recevoir le coup fatal ;
Il souhaita vingt fois, dans sa douleur amere,
D'être mangé du loup ainsi que son cheval.
Mais à la fin il se rappelle
Ce que l'on dit du bienfaisant Seigneur :
Il va lui conter son malheur,
Et tâche d'émouvoir sa pitié paternelle.

Il arriva pleurant et consterné ;
— Sire, dit-il, que Dieu vous donne
Plus de bonheur que je n'en ai !
— D'où vient qu'à la douleur votre ame s'abandonne,
Répond le bon seigneur ? — Hélas ! je n'ai plus rien.
J'avois, sire, un cheval ; il faisoit tout mon bien.
On m'avoit dit (et votre ame est si bonne !)
Que si j'osois vous le recommander,
De tous périls vous sauriez le garder.
Sur ce, disant ma patenôtre,
Dans votre pré je l'ai logé

Sous la garde de Dieu, beau sire, et sous la vôtre;
Eh bien, le loup me l'a mangé.
Las! comment en avoir un autre?
— Allons, ne pleure point pour un si petit mal.
De quel prix étoit ton cheval?
— Sur ma part de paradis, Sire,
Et sur la foi qu'attend de vous
Votre mie, il valoit au moins soixante sous (*).
— Eh bien, en voilà trente, et tu n'as rien à dire.
Si tu t'étois mis en ce lieu,
Sous ma garde seule, bon homme,
Je croirois te devoir payer toute la somme:
Mais t'étant mis aussi sous la garde de Dieu,
Il est juste qu'il intervienne
Pour sa moitié, comme moi pour la mienne.
Je te conseille donc d'aller, à ton départ,
Le sommer de payer sa part.

Le mercier, en prenant l'argent que l'on lui donne,
Trouva que ce discours n'avoit que trop raison;

(*) Ce prix pour un cheval étonne d'abord; mais on sait que le numéraire de ce tems-là n'étoit pas ce qu'il est aujourd'hui.

Il voudroit avoir mis son cheval, sa personne
Sous la garde du seul baron.
Mais les sous dont on le régale
Allègent un peu son chagrin:
Il va donc reprendre sa malle,
La charge sur son dos, et se met en chemin.

Comme divers pensers lui rouloient dans la tête,
Il apperçut un moine gris
Monté sur un cheval de prix;
Il marche droit à lui, l'arrête,
Lui demandant quel maître il sert.
— Je sers Dieu, lui répond l'homme au front découvert.
— Soyez le bien venu, beau frere!
Puisque vous servez Dieu, sachez donc qu'aujourd'hui
Votre maître, à moi, pauvre here,
Fait tort de trente sous dans une seule affaire;
Vous aurez la bonté de les payer pour lui.

En achevant, sur le moine il se jette,
Saisit sa chappe et le collette.
Alors le serviteur de Dieu,

Voyant qu'il frappoit comme quatre,

Aime encor mieux plaider que de se battre;

Et les voilà tous deux chez le seigneur du lieu.

Si-tôt qu'on les fit comparoître;

—Sire, dit l'homme gris, punissez ce coquin:

Non content d'oser sur un prêtre

Porter une coupable main,

De trente sous il me fait la demande,

Et me saisit ma chappe. Ordonnez, s'il vous plaît,

Que devant vous il me la rende,

Et faites punir son méfait.

—Sire, voyez son arrogance!

Tantôt, pour se soustraire à ma juste fureur,

Il ne vouloit qu'un juge, il demande un vengeur.

Le moine, au mot de juge, et s'irrite et s'offense;

Il prétend que Dieu seul est son juge ici bas.

—Oh! oh! dit le seigneur, que Dieu juge en ce cas.

Sans prononcer pourtant, je vous conseille

De payer ce créancier-là;

Le poignet vigoureux qu'il a,

Vous le savez, en plaidant fait merveille.
Sauf à vous, une fois étant quitte avec lui,
D'avoir recours sur votre maître
Pour vos avances d'aujourd'hui.

Dom moine, par frayeur, par sagesse peut-être,
Au mercier paya trente sous.
Dieu le remboursa-t-il? je l'ignore entre nous.
Mais ce jour-là, contre nous et les nôtres,
Si, malgré ses nombreux succès,
L'église perdit un procès:
O qu'elle en a gagné bien d'autres!

L'ARRACHEUR DE DENTS.

Jadis vivoit dans un village
Un docte et fameux personnage.
Dans deux métiers divers il n'avoit point d'égal :
Pour soigner à la fois et le pied d'un cheval
Et la mâchoire de son maître ;
Bref, par-tout à la ronde il s'étoit fait connoître
Bon dentiste et bon maréchal.

Sur-tout comme dentiste il étoit à la mode.
Or voici quel étoit son art et sa méthode :
Après avoir examiné
La dent malade, il avoit pour coutume
De mettre à deux genoux le malade incliné
La face contre son enclume,
Le dos vers sa forge tourné.
Lors déployant d'un air modeste et sage
Un fil de fer dont il savoit l'usage,

D'un des bouts il lioit la dent;
L'autre étoit à l'enclume attaché fortement.
Causant d'objets divers de ville ou de village,
Au foyer de sa forge il faisoit, en parlant,
Rougir un fer; puis comme par boutade :
« Tiens, crioit-il, mets cela sur ta dent »,
Et *bast*, il promenoit sous le nez du malade
Le fer étincellant.
Celui-ci, de surprise et d'effroi tout tremblant
Si brusquement se jettoit en arriere,
Qu'à la renverse il tomboit d'ordinaire.
Mais en se relevant encore épouvanté,
Sur l'enclume arrêtant sa vue,
Il y voyoit sa dent pendue
Au bout du fil ensanglanté.

Par cet utile stratagême,
Notre docteur un peu malin
Forçoit le malade lui même
A devenir son médecin.

DE LA FEMME

QUI FIT TROIS FOIS LE TOUR

DES MURS DE L'EGLISE.

Mari qui veut au piége attraper sa moitié,
Pauvre sot! il me fait pitié!
Si la femme veut au contraire
Tromper l'époux, oh! c'est une autre affaire;
Gagez pour elle, et j'en suis de moitié.

Un écuyer (Arnoud) avoit femme assez belle;
Et son curé la trouvoit telle.
La dame (on étoit lors plus dévot qu'aujourd'hui)
Pour son pasteur montroit le plus grand zele:
Sans doute qu'il faisoit quelque chose pour elle;
Car elle auroit tout fait pour lui.

Un jour il la pria, pour quelque grande affaire,
De venir dans un bois qu'ils connoissoient tous deux;

Et la Belle, toujours soigneuse de lui plaire,
Le lui promit d'un air tendre et respectueux.
Ne croyez pas qu'à son cœur il en coûte
D'aller au rendez-vous ; s'il faut vous raconter
Quelle affaire doit s'y traiter,
Je n'en sais rien, mais on s'en doute.

Le pasteur au bosquet arrive le premier :
La dame alloit s'y rendre aussi prompte et légere,
Quand survint son époux, qu'elle n'attendoit guere;
Car il étoit parti pour plus d'un mois entier.
Ils sont maladroits d'ordinaire,
Tous ces maris! Notre Belle en courroux
Jure tout bas, et lui fait politesse ;
Mais ne croyant pas qu'un époux
Doive faire manquer un tendre rendez-vous,
Elle est bien décidée à tenir sa promesse.

Il étoit las et mouillé jusqu'aux os.
De peur qu'il n'ait froid, avec zele
Elle le fait souper ; peu de plats, peu de mots :
— Croyez-moi, mangez peu; quand on est las, dit-elle,

On n'a besoin que de repos;
Vous coucher vîte est le plus sage.

Elle eût voulu, supprimant les propos,
Qu'il eût, sans les mâcher, avalé les morceaux,
Car elle songeoit au bocage.
Enfin si bien elle s'y prit,
Que le mari charmé, docile, affable,
Mourant de faim quitta la table,
Et se laissa mener au lit.

Ne voyant pas qu'elle s'empresse
Pour se coucher : —Eh, viens donc, lui dit-il!
—Bel ami, l'ouvrier me presse
Pour votre toile, et je n'ai plus de fil.
Vous savez bien, cher petit homme,
Qu'on n'en vend pas d'aussi beau que le mien :
Croyez-moi, dormez d'un bon somme;
Je m'en vais travailler un peu, puis je revien.
—Au diable soit le fil, dit-il presque en colere!
C'est chaque soir le même train.
Il faut toujours qu'elle ait affaire

Quand je me couche; et puis le lendemain,
Pour se lever, c'est la misere.

En grondant il s'endort. On ne s'amusa guere
A voir dormir le cher époux;
On courut vîte au rendez-vous.
L'on y traita la grande affaire
A fonds, non pas à la légere,
Tant, que l'on s'oublia dans des momens si doux.

A ses côtés Arnoud, qui la nuit se réveille,
Ne sentant point sa femme, a la puce à l'oreille.
Il appelle; on lui dit que madame en sortant,
Chez la voisine a porté sa filasse.
Dieu sait si là-dessus Arnoud fait la grimace!
Et qui n'en auroit fait autant?
Il s'habille à la hâte, et court chez la voisine,
Qui dormoit bien profondément.
Lors ce qu'il ne voit pas, sans peine il le devine;
Il retourne en fureur dans son appartement;
Puis, d'après des soupçons, il court vîte au bocage:
Mais sa femme de loin l'apperçut par bonheur,
Et se cacha si bien, ainsi que le pasteur,

Qu'il ne vit rien à son passage:
—Mon Dieu! comme il est en fureur,
Dit le curé; qu'allez-vous faire?
Il vous tûra. —Ne craignez rien,
Lui dit-elle en riant, couchez-vous, dormez bien;
Je prends sur moi d'appaiser sa colere.

De gros mots, en rentrant, Arnoud la régala.
—D'où viens-tu donc, coquine, à l'heure où nous voilà?
D'avec notre curé, je gage?
(Il disoit vrai sans le savoir.)
C'étoit donc pour ce bel ouvrage
Qu'il te tardoit si fort hier au soir
De me voir mettre au lit! Sans mot dire elle écoute,
Veut lui laisser jetter son premier feu;
Mais le mari prenant sans doute
Son silence pour un aveu,
S'apprête à la punir, comme femme parjure;
Il veut, le fer en main, couper sa chevelure.
—O ciel, dit-elle! doucement!
Pour me juger, écoutez un moment:
Vous savez combien je desire

De vous donner un fils; me voilà mere enfin.
Est-ce fille ou garçon? je ne puis vous le dire.
Par tout je le demande.... On m'a dit ce matin
Qu'on est sûr... mais vous allez rire
Et vous moquer de moi. Lors jouant l'embarras
Et la timidité d'usage,
Son tablier couvre sur son visage
Une rougeur qu'elle n'a pas.

Cette réticence nouvelle,
Cet embarras, cet air mystérieux
Rendent le mari curieux;
Il lui dit de finir. La maligne femelle
Se fait encor beaucoup presser;
Lui fait promettre avant de commencer,
Qu'il ne se moquera point d'elle;
Puis le voyant près de se courroucer:
—Eh bien, dit-elle, soit. Voici donc, pour apprendre
Si c'est fille ou garçon, comment on doit s'y prendre:
C'est un moyen qui jusqu'ici,
A tout le monde a, dit-on, réussi.
Jusqu'à la porte de l'église,

Trois nuits de suite il faut aller ;
Tourner trois fois tout autour sans parler ;
Par trois *pater* couronner l'entreprise :
Puis on fait dans la terre, en frappant du talon,
Un trou que l'on vient voir pour épreuve derniere ;
Est-il fermé ? c'est un garçon ;
Ouvert, c'est une fille. Enfin je viens de faire
Mon dernier tour ; et dès demain, j'espere
Que nous saurons à quoi nous en tenir ;
Ou plutôt le jour va paroître,
Au lieu même avec moi si vous voulez venir,
Nous verrons ce qu'il en doit être.

Pour le mener au même instant
Voir la fossette prophétique,
Elle le pria tant et tant
Qu'il eut quelques égards, en mari pacifique,
Pour son état de mere. Enfin
Quoique déja le jour éclaire,
Elle veut qu'il prenne en chemin
Un flambeau pour mieux voir ; et l'époux débonnaire
La suit, marche en plein jour, une lanterne en main.

En arrivant à l'endroit du mystere,
A quelques pas elle lui fait voir où
De son talon elle avoit fait un trou,
Et lui dit d'aller voir ce qu'il faut qu'elle espere.

L'époux y va, regarde bien;
Approche sa lanterne ouverte, considere,
Regarde encore, et dit qu'il ne voit rien.
La dame alors paroît en proie
Aux transports les plus vifs, vole vers son époux;
Saute à son cou, pleure de joie,
L'embrasse mille fois, et se met à genoux
Pour rendre grace à Dieu du bien qu'il leur envoie.
Enfin par tant de déraison
Elle exprime son allégresse,
Qu'en arrivant dans sa maison
A son tour le mari l'embrasse avec tendresse.

Ayant ainsi de sa vertu,
Comme l'on voit, preuve certaine,
Arnoud, bien plus heureux après ce qu'il a vu,
Qu'un des héros de La Fontaine,

Se coucha sans être battu.

Aimez-vous la morale? il faut en trouver une
Au fabliau que je viens de narrer.
Femme à qui pour époux un sot vient se livrer,
Doit bénir sa bonne fortune
Et n'a plus rien à desirer.

LES TROIS AVEUGLES
DE COMPIEGNE.

Trois aveugles sans guide alloient le grand chemin;
Passe auprès d'eux un homme en train de rire:
—Tenez, j'avois fait vœu, se prit-il à leur dire,
De donner un besant (*). Tous trois tendent la main,
Et sans leur rien donner l'étranger se retire:
—Buvez, leur cria-t-il, tous trois à ma santé.

Chacun alors de son côté,
Croyant que l'autre a reçu cette aubaine,
S'écria, d'aise transporté:
Allons nous réjouir dans la cité prochaine.
On marche; et l'inconnu qui ne les quitte pas,
Pour être témoin de la scene,
Au cabaret arrive sur leurs pas.

(*) Monnoie dont la valeur a varié sous différens règnes; elle a valu tantôt sept sols, tantôt dix, tantôt quinze, &c.

Les aveugles entrés à peine
A l'hôte s'annoncent gaîment :
— Eh ! vîte et tôt ! qu'on nous apprête
De quci manger et boire largement.
Bien que vêtus peu richement,
Nous avons là de quoi nous faire fête ;
L'ami, donnez du bon. Tous les trois aussi-tôt
Vont dans la salle attendre qu'on les serve ;
Et l'étranger qui les observe,
Se fait servir aussi près d'eux sans dire mot.
D'abord on perce une feuillette ;
Et l'un des trois : — Garçon, holà !
Quel vin nous apportez-vous là ?
— De bon vin. — Oui, vraiment! dites de la piquette.
Croyez-vous qu'on ne voit pas clair ?
Donnez-en d'autre, allez, mon cher ;
Et du meilleur, comme pour un malade.

Arrive un meilleur vin ; eux, de boire rasade
Et de manger à l'avenant ;
Jamais aucun des trois ne vit orgie égale.
On se ravise. — Or maintenant

A

A la santé de qui régale!
Garçon, du vin—! On boit d'autant;
De santés en santés sans cesse ils se provoquent;
A chaque minute on entend
Le bruit des verres qui se choquent:
Puis les bons mots, puis les contes gaillards;
En longs éclats le rire se déploie:
Tout alla bien; nos égrillards,
Pour convives, avoient l'appétit et la joie.

Mais tout doit finir ici bas,
Plaisir, richesse, honneurs; ainsi fait leur repas,
Au regret de chaque convive;
Et l'un des trois, dès que la carte arrive,
Compte avec l'hôte et ne marchande pas:
—Tenez, dit-il, voilà, brave homme,
Un besant; rendez-nous le restant de la somme.
On se tait; et chacun des trois
Attend que l'autre ouvre son escarcelle;
Mais du besant point de nouvelle.
Puis de crier tous à la fois:
Eh bien, payez donc le bourgeois.

Même réponse. — Est-ce toi, dis, Labrie?
—Qui, moi? point. — Jacques, c'est donc toi?
—Allons, messieurs, je vous en prie,
S'écrioit l'hôte; on attend après moi.
—O ça, dit l'un des trois, il n'est plus tems de rire;
Donnez-lui cet argent; c'est l'un de vous qui l'a.
—Bon, dit l'autre! c'est toi, je gage. —Qu'est-ce à dire?
Ce n'est pas moi. —Ni moi. —Ni moi non plus. Oh! ça,
Vous moquez-vous de moi? vous ne sortirez pas
Que je ne sois payé. L'auteur de ces débats
Se vit alors près de rire aux éclats.
Quelque tems encore on bataille;
De gros jurons on se chamaille,
Et l'on finit par en venir aux coups.
Les trois aveugles en courroux
Vont frappant l'un sur l'autre; et l'hôte sur eux tous.
Mais l'étranger qu'alarme leur furie,
Craint de voir ce jeu-là tristement terminé;
Il paya sans regret; et la piece finie,
Il trouva que l'argent donné
Ne valoit pas la comédie.

DU JEUNE HOMME

AUX DOUZE FEMMES.

Un simple et naïf villageois,
Quand on parloit de mariage,
A Lamon disoit quelquefois:
Mon pere, c'est trop peu, je crois,
D'une femme dans un ménage;
Oh! si jamais je suis en âge,
Je veux en avoir au moins trois.
— Mon fils, tu n'as tâté d'aucune,
Répond le pere, je le vois.
Trois femmes! je n'en avois qu'une,
Et j'en avois trop. Un matin,
Le bon vieillard lui dit: Lubin,
Tu connois bien dans le village,
La fille du gros Mathurin?
Je te la donne en mariage.

Prends, en attendant, celle-là,
Pour deux, trois mois; après cela,
Si tu tiens le même langage,
Si tu n'as pas assez, mon fils,
D'une femme, alors je m'engage
A t'en avoir deux, quatre, six,
Oh! tant que tu voudras. Lubin prit, le soir même,
Babet pour femme, et fit ce qu'on fait quand on aime,
Alla grand train, puis s'arrêta,
Dont sa Babet a la puce à l'oreille,
Et la nuit tant et tant l'éveille,
Qu'au pauvre diable il ne resta
Que la peau sur les os. Alors, dans le village,
Un loup fameux par maint ravage,
Fut pris, et dans tout le canton
On opinoit sur la façon
Dont on devoit punir son brigandage.
L'un condamne au feu le glouton;
L'autre par l'eau veut s'en faire raison:
Plusieurs voudroient l'écorcher tout en vie.
Et toi, mon fils, cria Lamon?
Hélas! dit-il, qu'on le marie!

LE CHIEN ET LE SERPENT.

Ce n'est pas un consul de Rome,
Ou quelque roi qu'ici je prends pour mon héros,
Pas un seigneur, ni même un homme;
Je l'ai choisi parmi les animaux.
Et pourquoi non? si l'action est belle,
De son auteur que fait la qualité?
Un homme ingrat vaut-il un chien fidéle?
Assez souvent les chiens ont de l'humanité
Plus que vous, hommes que vous êtes!
Or les muses toujours doivent, par équité,
Immortaliser jusqu'aux bêtes,
Quand les bêtes l'ont mérité.

Un senéchal, bon seigneur, homme sage,
Dans son palais paisible casanier,
Jouissoit d'un riche héritage.
Il avoit là son prudent aumônier;
Un faucon, dans les airs avide braconier;

Il n'y manquoit qu'un héritier.
Déja le bon seigneur, voisin de la vieillesse,
Se voyant sans enfans, trembloit pour sa noblesse.
Mais de ses vœux enfin l'Hymen importuné,
D'un beau garçon le rendit pere.
Dieu sait, dans un jour si prospere,
Si l'on fêta le nouveau né!
Outre la nourrice ordinaire
Qui gouvernoit ce fruit d'un tendre amour,
Deux autres, au besoin prêtant leur ministere,
Auprès de lui dormoient et veilloient tour-à-tour.

Deux amans, dans le voisinage,
Jeunes, sur-tout bien amoureux,
Aux autels d'Hyménée avoient serré des nœuds
Si beaux de loin! dans le village,
Des seigneurs, leurs vassaux, célébrerent des jeux,
Des courses de chevaux; c'étoit alors l'usage.
Montés par des valets, des coursiers bien appris,
Plus légers que le vent, se disputoient le prix;
Des Juges spectateurs décernoient la victoire,
Tandis que les seigneurs dirigeoient les travaux:

Le mérite étoit aux chevaux,
Aux maîtres seuls étoit la gloire.

Les spectateurs furent nombreux;
Pas un seul cavalier qui n'y menât sa dame.
Joyeux d'avoir un fils qui combloit tous ses vœux,
Le senéchal y conduisit sa femme.
Trois filles seulement, de toute sa maison,
Avec un jeune chien élevé par son maître,
Chéri par lui, digne de l'être,
Resterent près du nourrisson.

Que faire là, quand la fête commence?
On entend les clameurs; car grande est l'affluence:
Lorsqu'on entend, on est tenté
De voir aussi; bientôt la curiosité
L'emporta sur la vigilance.
Pour endormir bien promptement
Le nourrisson, chacune use d'adresse;
Le mobile berceau, balancé mollement,
Toujours d'un égal mouvement,
Allant, venant, flotte sans cesse;
Et pour mieux assoupir ses sens,

Certaine voix soporative,
En fredons longs et languissans
Traîne une romance plaintive;
Puis au haut de la tour on monta fort gaîment
Pour voir si la course étoit belle:
Souvent ainsi l'oubli d'un seul moment
Ouvre de pleurs une source éternelle.

Un gros serpent, de venin tout gonflé,
Des fentes d'un vieux mur fêlé
Vient étaler sa crête étincellante,
Son dos bien argenté, sa prunelle sanglante.
Vers la salle où l'enfant goûtoit un doux repos,
Son corps, qui du soleil réfléchit la lumiere,
Promene en longs replis ses tortueux anneaux
Dans sa marche rampante et fiere.
Enfin près du berceau le voilà parvenu.
Las! il voit un enfant endormi, presque nu....
Sa tête sur son bras est mollement penchée;
Son sein tout découvert sembloit
Plus blanc qu'une goutte de lait
Qui sur sa levre étoit lors épanchée.

Le reptile cruel sent réveiller sa faim,
Et pour le dévorer, il s'élance soudain.

Mais à deux pas, le chien fidèle,
Sur un lit étendu, l'œil et l'oreille en l'air,
Veilloit et faisoit sentinelle.
Sur le serpent il fond comme un éclair,
L'arrête, en grondant le harcelle,
Contre son aiguillon arme griffes et dents,
Et bientôt le sang qui ruisselle
Inonde les deux combattans.
Le courage en leurs cœurs soudain se renouvelle;
Le choc renverse en même tems
Le berceau. Mais l'enfant, par un bonheur extrême,
Sans aucun mal, et sans s'éveiller même,
S'en trouve tout couvert. Enfin, à son rival,
Le chien oppose ensemble et l'adresse et l'audace;
Par la tête il saisit le perfide animal,
L'écrase entre ses dents, et l'étend sur la place:
Puis à sa joie ayant donné l'essor,
Sans laisser reposer son zèle,
Remonte sur le lit pour y veiller encor.

Arrivent cependant les femmes, que rappelle
La fin des jeux. O Dieu! quelle douleur mortelle
Quand on voit dans le sang le berceau renversé!
Las! on croit que le chien, de sa dent criminelle,
A dévoré l'enfant par elles délaissé.
On veut fuir. Vient la mere: Où courez-vous, dit-elle!
Quelle est la funeste nouvelle
Que vous nous apportez? Mon enfant n'est-il plus!
Toutes trois à ses pieds implorent sa clémence,
En avouant leur imprudence
Et du bon chien les crimes prétendus.
La dame, à ce récit, tombe sans connoissance.
En arrivant, à peine son époux
Ranime ses esprits: Sire, mon bien suprême,
Ce que j'aimois le plus, lui dit elle, après vous,
Mon fils est mort: le chien, élevé par vous-même,
L'a dévoré—.
Le pere, tremblant, égaré,
Court à son fils. D'un air plein d'allégresse,
Vers son maître le chien s'approche en bondissant;
Malgré mainte blessure et les maux qu'il ressent,
Plus empressé, le lèche, le caresse;

Par des gestes divers, par plus d'un cri touchant,
Il exprime à la fois sa joie et sa tendresse:
On voit qu'il sent tout le prix, en effet,
Du service qu'il vient de rendre;
Il eût voulu pouvoir se faire entendre,
Pour raconter ce qu'il a fait.
Son maître ne peut le comprendre:
Il a vu son museau de sang tout dégouttant:
Par ces signes menteurs sa colere est trompée;
Il le juge coupable, et tirant son épée,
Il abat sa tête à l'instant.

Après ce coup, plus morne et plus farouche,
Tandis qu'il tient son front caché sous son manteau,
L'enfant s'éveille; un cri sort de sa bouche:
Le pere accourt, souleve le berceau;
Il voit... Dieu! quel objet pour les regards d'un pere!
Son fils, qui lui sourit encore. Il pousse un cri;
On accourt: dans ses bras la mere
Souleve ce gage chéri,
Tremble en le regardant, l'observe, se rassure;
Elle le voit bien vivant, sans blessure;

Par-tout coulent soudain des pleurs délicieux.
De ce prodige enfin pour éclaircir l'histoire,
Le serpent écrasé qui vient frapper leurs yeux,
 Prouve du chien le zèle et la victoire.
Le pere voit alors le crime de sa main;
Il a privé du jour un serviteur fidèle;
Et quand il croit d'un fils venger la mort cruelle,
De son libérateur il devient l'assassin.
 Tant qu'il vécut, il en eut souvenance;
 Et s'imposa, pour expier
La mort de ce bon chien, la même pénitence
 Qu'on imposoit alors au meurtrier.
Il lui fit décerner jusqu'aux honneurs funebres;
 Et pour rendre à jamais célebres
 Et ses vertus et ses revers,
Sur sa tombe lui-même il écrivit ces vers:
 « De mes amis, la mort ici recele
« Le plus infortuné comme le plus fidèle ».

LAI D'ARISTOTE.

On médira du sexe, amis, tant qu'on voudra;
On y revient toujours. Plus d'un lecteur dira
Que ce sexe est foible et volage,
Capricieux... tout ce qu'il vous plaira;
Mais il est charmant, mais je gage
Que tôt ou tard, quiconque en médira,
Finira par lui rendre hommage.
Nature, qui jamais n'enfante sans desseins,
Pour le bonheur du monde a formé chaque Belle:
Or toujours une Belle, inconstante ou fidelle,
Fait les délices des humains.
Toujours? oui, la preuve en est claire;
Qu'une Belle ait comblé nos vœux,
Jamais, si sa flâme est légere,
Elle ne changera que pour faire un heureux.
Toi, que Lise a trahi, qui murmures contre elle,



S'il se peut, raisonne avec moi ;
Si cette charmante infidelle
N'eût été volage envers toi,
Envers un autre elle eût été cruelle.
Tout est bien comme il est, amis ; soumettons-nous.
Pourquoi, contre le sexe, exhaler sa colere ?
Il peut demain nous voir à ses genoux :
On a toujours raison, quand on sait plaire.

Le prince des guerriers, cet Alexandre enfin,
Qui voloit triomphant de rivage en rivage,
Sembla vouloir un jour suspendre le ravage,
Et faire grace au genre humain.
Qui, des mains de ce dieu, fit tomber le tonnerre ?
Une jeune Indienne, arrêtant ses exploits,
Épargnoit des pleurs à la terre ;
L'Amour est un enfant nud, sans arme ; et sa voix
Fait taire devant lui les foudres de la guerre.

Ce guerrier triomphant, mais soumis à son tour,
Lorsqu'il se rend auprès de ce qu'il aime,
Laisse en un coin et sceptre et diadême,

Pour ne garder que son amour.
Son secret fut bientôt l'entretien de sa cour :
Un roi peut-il jamais cacher une foiblesse ?
L'œil de ses courtisans, attentif nuit et jour,
Compte jusqu'aux baisers qu'il donne à sa maîtresse.

Bien est-il vraï que pendant ces ébats,
Tout alloit mal : il négligeoit l'empire ;
Et la cour et l'armée en murmuroient tout bas ;
Aristote sur-tout y trouvoit à redire.
Ce sage, qui suivit en vingt climats divers,
De son éleve-roi la course vagabonde,
Voyant qu'enfin tout alloit de travers,
Vint pour laver la tête au souverain du monde :
Il le prenoit par fois sur le ton magistral,
Ton, chez les Rois, alors plus à la mode ;
Le style franc d'un censeur peu commode,
Naïf alors, nous sembleroit brutal :
Qu'ai-je appris, lui dit-il ? quoi, seigneur Alexandre,
Vous, qui des dieux vous prétendez l'égal,
Jusqu'à l'amour vous avez pu descendre !
A ces taureaux qui vont paissans

Laissez l'Amour parler en maître;
Lorsqu'un homme est, comme eux, esclave de ses sens,
Il faut, comme eux, le mener paître.
(Le terme est un peu fort, je crois;
Et néanmoins il le dit sans déplaire:
Aux courtisans je ne conseille guere
D'aller donner de tels avis aux rois.)
Vous n'avez nul souci de votre renommée;
Et s'il faut le dire tout haut,
Qui vous fait négliger et la cour et l'armée?
Une.... Aristote alloit trancher le mot;
Le roi l'interrompt sans colere:
—Avec trop de rigueur par vous je suis blâmé;
On voit bien, maître, à votre ton sévere,
Que vous n'avez jamais aimé.

Cependant retourné le soir chez sa maîtresse,
Il parut inquiet, rêveur.
Elle, de s'informer d'où vient cette tristesse,
Et lui, de rapporter le sermon du docteur.
—Quoi, dit-elle, Aristote a de l'humeur! il gronde!
Quoi! sa sagesse vous permet

D'aller armé courir le monde
Pour égorger des gens qui ne vous ont rien fait;
Et cette sagesse suprême
Vous défend d'aimer qui vous aime!
Ah! c'en est trop, sire; par moi
L'Amour demande une vengeance;
Daignez la permettre—. Le roi
La permit, et lui-même il fut d'intelligence.

Sous les murs épais d'une tour
Qui servoit au prince d'asile,
S'étendoit un jardin et brillant et tranquille;
Flore et Pomone y régnoient tour-à-tour.
L'Indienne, aussi-tôt que l'aube matinale
D'une robe de pourpre eût vêtu l'orient,
Y descendit seule. Céphale
Eût pris le change, en la voyant.
On voit que la seule nature,
De sa toilette fit les frais;
Et ses quinze ans, et ses attraits
Suffisent bien à sa parure;
Ses pieds, sans la fouler, couroient sur la verdure;

Ses longs cheveux, en boucles ondoyans,
Descendoient à flots d'or jusques à sa ceinture,
Jouets de l'haleine des vents :
Elle n'avoit, d'une gase légere,
Couvert qu'à demi son beau sein,
Comme pour respirer la fraîcheur printanniere ;
Mais Amour sait à quel dessein.
Eh ! dans ce lieu, quel projet, si matin,
L'a fait descendre ?
Le cabinet du maître d'Alexandre,
Du censeur des amours, ouvroit sur ce jardin.
Avant que l'aube eut commencé de naître,
Il étoit là cloué sur ses livres moraux,
Lorsqu'une voix, mêlée au concert des oiseaux,
Par de tendres accens l'appelle à sa fenêtre.
Il écoute sans bruit ces accords ravissans ;
Le plaisir d'écouter l'invite
A voir un peu d'abord, beaucoup ensuite ;
La volupté s'empare de ses sens.
Jamais à ses regards femme ne fut si belle ;
Elle cueilloit alors, sur un lit de gason,
Une rose moins fraîche qu'elle.

Et lui chantoit cette chanson :

« Venez, gentille fleurette,
« Vous reposer sur mon cœur ;
« Vous allez, par votre odeur,
« Embaumer ma colerette.
« Bien qu'en vous, gente fleurette,
« Soit parfum délicieux,
« Il faut à cœur de fillette,
« Passe-tems plus gracieux :
« Venez, gentille fleurette,
« En attendant qu'en ces lieux
« Je cueille fleur d'amourette. »

De ses jolis doigts, à tâtons,
La Belle place alors, avec un doux sourire,
Cette rose entre deux boutons :
C'est sur son sein que je veux dire.
Aux boutons, non pas à la fleur
S'attachoient les yeux du docteur,
Qui n'avoit plus rien de sauvage.
Telle qu'une Beauté qui se croit sans témoin,

Elle livroit aux yeux de notre sage
Ses charmes peu voilés, assez pourtant, je gage,
Pour laisser au desir le soin
D'en imaginer davantage.
Alors, pour achever de troubler sa raison,
Elle s'assied sur un banc de gazon
Placé sous sa fenêtre. O sagesse! sagesse!
Son œil ardent plonge sans cesse
Sur deux globes... (l'albâtre eût paru terne auprès,)
Charmans jumeaux, captifs sous des lacets,
Qui, pour l'irriter davantage,
Sans cesse émus, semblent toujours tout prêts
A sortir d'esclavage,
Et n'en sortent jamais.
La Belle, d'une adroite et feinte négligence,
Étaloit à ses yeux le désordre affecté;
Un pied charmant, loin de l'autre jetté,
Tendoit à sa vieille innocence
Les piéges de la volupté.
Il y fut pris. Une flâme soudaine
Pénetre dans son sein, et court de veine en veine.
A chaque geste, à chaque mouvement

Que fait la jolie Indienne,
Il sent son cœur battre plus fortement;
Et de peur d'être ouï, ne respire qu'à peine.
Oh! oh! dit-il, qu'est-ce donc que je sens?
Quel feu secret se glisse dans mes sens!
Quoi, maintenant que graces et jeunesse
M'ont dit adieu; que l'aride vieillesse
N'a laissé sur mon front que quatre cheveux gris,
J'irois pousser des soupirs de tendresse!
Non ferai, traître Amour! mes sens m'avoient surpris:
Viens, que de cette nuit ton flambeau me délivre,
Sagesse! Alors il ouvre un livre,
Qu'il referme aussi-tôt; Aristote voit bien
Que tous les livres n'y font rien.
Enfin, las de lutter contre un feu qui s'irrite,
Vaincu d'Amour pour la premiere fois,
Il court, vole, se précipite,
Tombe aux pieds de la Belle, et demeure sans voix.
La Belle alors de jouer la surprise:
—Ah! dieux! qu'est-ce donc que je voi!
Aristote à mes pieds!—Oui, répond-il, c'est moi.
Peut-être que déja votre orgueil me méprise.

« On a beau fuir chaque Belle,
« Beau porter barbe au menton,
« Amour, plus fort que raison,
« Fera gente Jouvencelle
« Chevaucher sur un barbon.

« Ainsi va, qui laisse prendre
« Son cœur aux filets d'Amour.
« Si vous échappez un jour,
« Un autre, il sait vous surprendre:
« Il ne perd rien pour attendre,
« Chacun le paie à son tour. »

Cependant sur l'herbe légere,
Notre sage, qui ne l'est guere,
Cheminoit avec gravité:
En songeant au salaire, il souffroit sans rien dire:
Quand tout-à-coup, par un éclat de rire,
Son flegme fut déconcerté.
Oh! comme il se trouva surpris, épouvanté
Quand d'un berceau touffu, comme d'une embuscade,
Il vit sortir le roi, qu'on avoit là posté

Pour

Pour être le témoin de cette cavalcade !
Après l'avoir un instant regardé :
—Quel est donc, dit le roi, ce burlesque équipage?
Quoi, vous ! un philosophe ! un sage !
Vous voilà tout sellé, bridé !
Qui, soús cet attirail, pourroit vous reconnoître ?
Vous avez oublié peut-être
Les sermons un peu durs, que sur l'amour ici
Vous m'avez faits hier ? Quoi, maître !
Vous vous laissez monter ainsi ?
C'est donc vous qu'il faut mener paître !

A ce discours un peu vif et pressant,
Aristote se dresse, et la Belle descend.
— Oui raillez, lui dit-il ; je rougis, Alexandre,
De ce travers, sans vouloir le défendre ;
Mais que ma faute, au moins, vous serve de leçon :
Jugez par-là si j'ai hors de saison
Voulu contre l'amour armer votre jeunesse,
Puisqu'à cet excès de foiblesse
Il a pu forcer ma raison,
M'avilir, moi, qui dans toute la Grèce,

D'un philosophe ai le renom;
Moi, qu'armoient à-la-fois les ans et la sagesse!

Il s'éloigne, et le roi rend grace à sa maîtresse
Du joli tour qui vient de le venger:
Il ne l'aima qu'avec plus de tendresse,
Bien que d'amour il eût vu le danger.
Pour Aristote, il garda le silence,
Et cet amour par lui ne fut plus combattu:
Mais le dégoût bientôt suivit la jouissance,
Et le roi crut devoir peut-être à sa vertu,
Ce qu'il faisoit par inconstance.

L'Amour met un bandeau sur nos yeux; à son tour,
C'est quelquefois la Raison qui nous l'ôte;
Mais pour guérir du mal d'amour,
Le Tems en sait plus qu'Aristote.

BÉRANGER.

Du tems de ces preux chevaliers
Qui ne savoient que deux métiers,
Aimer et battre; exacts dans leurs promesses,
Si vaillans aux combats, en amour si discrets,
Accoutumés enfin à parler de plus près
A leurs rivaux qu'à leurs maîtresses;
Vivoit un guerrier plein d'honneur,
Qui, fameux par mainte prouesse,
Avoit en parchemin vingt titres de noblesse,
Et pas un billet au porteur.
Un nom couronné par la gloire,
L'espoir de vivre dans l'histoire,
De ses travaux étoit l'unique prix.
Vint le besoin d'argent; c'est un mal incommode:
Il eut recours, suivant la mode,
A l'usurier; c'est encor pis.

Il étoit pauvre, il le fut davantage;
Tant qu'à la fin, au fils du nouveau créancier,
Pour paîment, il donna sa fille en mariage.
Cet hymen dut l'humilier:
Mais quand il eut pleuré sur sa gloire flétrie,
Pour ennoblir au moins son gendre l'usurier,
Lui-même il l'arma chevalier.
Le gendre crut alors par sa chevalerie,
Avoir acquis des ancêtres nouveaux;
Il étoit chevalier, il se crut un héros.
Dès ce jour-là, prenant sans cesse
Le costume et le ton guerrier,
On l'entendit toujours et citer sa noblesse
Et se moquer du roturier.
Les seuls mots dont il fît usage
Étoient, *combats*, *tournois*, *faits glorieux*;
Sur-tout avec sa femme; il vouloit à ses yeux
Se donner un air de courage.
Mais peu dupe de son langage,
Sa femme, dans tous ses grands airs,
Ne voyant qu'un nouveau travers,
Sans le mépriser moins, en rioit davantage.

A sa valeur, le sot voulut un jour
Donner l'air de la vraisemblance;
Il déclara que trop longtems l'amour
Avoit enchaîné sa vaillance.
—Je suis honteux d'un aussi long repos,
Lui dit-il; il est tems, madame,
De faire voir, par de nobles travaux,
Quel est l'époux dont vous êtes la femme.
Viennent mille ennemis armés et furieux,
Je vous promets, moi seul, en deux journées,
Plus de brillans exploits, que vos nobles ayeux
N'en auroient fait en dix années.

Le lendemain,
De grand matin,
Il se leve, il appelle et valets et servantes;
Se fait revêtir par leur main
D'armes neuves et bien luisantes:
Puis faisant de sa cour ouvrir avec fracas
Les deux portes retentissantes,
Son coursier fait trembler le pavé sous ses pas,
A peu-près dans son voisinage

Étoit un bois fort propre à son dessein:
Il s'y rend au galop, s'enfonce sous l'ombrage;
Au pied d'un chêne il attache soudain
Son cheval; puis de l'œil, à travers le feuillage,
Examinant s'il n'est point apperçu,
Sur une branche seche il suspend son écu,
Et de sa belle épée aussi-tôt il fait rage
Pour le briser; son bras, avec courage
L'attaque, et, par un choc qui n'est point repoussé,
Il frappe, il frappe à coup pressé;
Tant qu'à la fin, sous ce bruyant orage,
Son innocent écu se trouve fracassé.
Cela fait, pour gagner une victoire entiere,
Il rompt sa lance; et sur son beau coursier,
Monté légérement en brave chevalier,
Il revient tout couvert d'une noble poussiere.

Sa femme vint à lui pour tenir l'étrier; (*)

(*) Il étoit d'usage alors, que les dames, pour faire honneur aux chevaliers, viussent leur tenir l'etrier quand ils descendoient de cheval. La beauté rendoit hommage à la valeur, comme la valeur se dévouoit au service de la beauté.

Mais fâché d'un accueil, qu'il trouve familier,
Notre héros, couvert de gloire :
— Femme, dit-il, n'approchez pas.
Puis lui montrant ses armes en éclats,
Les faux témoins de sa victoire :
— Je viens, dit-il avec mépris,
De mettre à bout ce qu'avec leur noblesse,
Chez vos parens, que vous vantez sans cesse,
On n'auroit pas même entrepris.

Sa femme ne dit mot, admire l'aventure
D'un combat aussi singulier,
Et s'étonne de voir en éclats son armure,
Sans que cheval ni cavalier
Eussent la moindre égratignure.

Notre héros sortit la semaine d'après.
Même combat, même succès.
Pour cette fois, plus fier de sa victoire,
Quand, pour le recevoir, arrive sa moitié,
Il la repousse avec le pié,
Comme si son approche eût dû flétrir sa gloire.

Le cheval cependant étoit frais, sans sueur;
L'épée, en cent lieux ébréchée,
D'une goutte de sang n'étoit jamais tachée;
Le casque, tout prouvoit une oisive valeur.
Sa femme eut des soupçons; pour en être éclaircie,
Elle se fit une armure en secret;
Et comme il s'en alloit un jour vers *la* forêt,
Broyer trois chevaliers armés contre sa vie,
(C'est ainsi qu'il parloit): —Qu'osez vous essayer,
Dit-elle? contre trois? au moins songez à prendre,
Je vous en prie, un écuyer.
—Pourquoi, dit-il? pour me défendre?
C'est assez de mon bras; épargnez-vous ce soin;
J'irai tout seul; je suffis à ma gloire.
En effet, il avoit besoin
D'aller combattre seul pour gagner la victoire.

Mais dès qu'il est parti, la Belle promptement
Prend la lance, l'écu, le casque, la cuirasse,
Et du héros suivant la trace,
Pique son palefroi, qui va comme le vent.
Vous devinez qu'auparavant

Notre maligne aventuriere
A de son casque abattu la visiere.

Dans la forêt arrivé le premier,
Déja le valeureux gendarme,
Avec un horrible vacarme,
De son nouvel écu brisoit encor l'acier.
Sa femme eût étouffé d'un rire involontaire,
En voyant le combat de ce hardi vainqueur;
Mais malgré son mépris elle étoit en colere;
Elle jura par son honneur
De lui faire expier, au moins par la frayeur,
Sa valeur si peu téméraire.
— Eh! de quel droit, vassal, viens-tu couper ainsi
Les arbres de ce bois, que ton aspect dégrade!
Veux-tu troubler ma promenade
Par le train que tu fais ici?
Va, je lis dans ton cœur; c'est pour ne point te battre
Que tu brises là ton écu.
Poltron, je venois te combattre;
Mais la peur t'a déja vaincu.
Te voilà mon captif, suis-moi; je te destine

A venir à l'instant pourrir dans mes cachots.

A ce discours, sans doute on imagine
La frayeur de notre héros.
Cette frayeur lui coupe la parole.
Las! il ne peut plus s'échapper,
Et moins encor se battre! il pleure, il se désole:
Qu'un enfant lui demande alors, sans le frapper,
Ses deux oreilles à couper,
Il laissera couper ses deux oreilles;
Son œil n'ose s'ouvrir; et cette épée enfin,
Qui faisoit chaque jour tant de rares merveilles,
Tout doucement s'écoule de sa main.
Il demande grâce; il s'engage
A ne rentrer de ses jours dans le bois;
Et s'il a fait du mal, de ses deniers, cent fois
Il veut réparer le dommage.
—Ame basse, lui répond-on,
Qui penses que l'argent peut laver un outrage!
Toi, chevalier! je vais, poltron,
Te parler un autre langage:
Il faut que nos débats, ici même et soudain,

Se vident par le fer ; çà, l'épée à la main !
Vîte, à cheval : et songe à ta défense ;
Car, point de quartier avec moi ;
Si je reste vainqueur, je te le dis d'avance,
Ta tête au même instant vole à dix pas de toi.

A ces mots, comme pour lui rendre
Le courage par un affront,
Du plat de son épée elle le frappe au front.
Mais le pauvre homme, au lieu de se défendre,
Tombe à ses pieds en lui criant merci ;
— Eh ! pardon ! j'ai fait vœu, malgré ces armes-ci,
De ne me jamais battre : hélas ! je vous conjure
De me laisser poltron, sans me rendre parjure.
N'est-il pas un moyen d'effacer entre nous
Tous vos griefs, sans me battre avec vous ?

La Belle alors, pour finir cette guerre,
N'offrit qu'un seul moyen, qu'on trouveroit fort doux
En d'autres tems ; trois fois à deux genoux,
Elle lui fit baiser ; eh quoi ! baiser.... la terre.
Mon chroniqueur fait baiser au poltron

Un autre endroit qu'il nomme sans façon ;
Pour moi, j'en dirois trop, si j'en disois le nom.

Les trois baisers comptés par le guerrier femelle :
—Adieu, souvenez-vous de moi ;
Mon nom est Béranger ; et c'est ainsi, dit elle,
Que je punis les poltrons comme toi.

Depuis ce jour, on prétend que la dame
Écouta des galans le propos séducteur,
Et prouva, qu'inspirer du mépris à sa femme,
C'est mettre en danger son honneur.

Dès le soir même, il alloit à la Belle
Raconter ses nouveaux exploits.
En entrant, il trouve auprès d'elle
Un galant, qui pour cette fois,
Demeure assis. Sa femme, qu'il appelle,
Lui jette un coup-d'œil méprisant,
Et sans mot dire, écoute le galant.
Comme l'époux veut lui faire querelle :
—Taisez-vous, lâche, après tous vos affronts :

Si vous soufflez en ma présence,
J'appelle Béranger; et vous savez, je pense,
Comme il arrange les poltrons.

A ce nom seul, il garda le silence.
Sa femme, qu'armoit le dédain,
Seule eut droit avec lui de parler, de tout faire;
Et s'il se mettoit en colere,
Béranger l'appaisoit soudain.

LE LAID CHEVALIER.

Un homme des plus laids aimoit à la folie
Une jeune Beauté; le cas n'est pas nouveau;
Pour aimer femme jolie,
A-t-on besoin d'être beau?
Or notre amant, si l'histoire est fidelle,
Étoit spirituel autant qu'il étoit laid;
Et par certain hasard, surprenant en effet,
Mais qui par fois se renouvelle,
Sa maîtresse étoit sotte autant qu'elle étoit belle.
Amour, ce sont-là de tes jeux!
Cet homme, que l'on croyoit sage,
Quoiqu'on le sût très amoureux,
Voulut tâter du mariage.
Pour paroître toujours à la raison soumis,
Tandis que son hymen s'apprête,
Il prétend (cet usage est de tous les pays)

Prendre conseil de ses amis,
Pour n'agir que d'après sa tête.
—Amis, dit-il, conseillez-moi;
Je veux prendre pour femme Orphise.
—Elle, répondit-on ? mais, quoi!
Vous savez.... —Oui, je sais; je connois sa sottise;
Mais, croyez-moi, je me suis consulté,
Et j'y trouve un grand avantage;
Car nous sommes en fonds, soit dit sans vanité,
Pour donner aux enfans qui nous viendront, je gage,
Moi, de l'esprit, elle, de la beauté:
Est-il un plus digne héritage ?

Cela dit, animé par cet espoir flatteur,
Le soir même il conclut l'affaire.
Qu'arriva-t-il ? Ses enfans, par malheur,
De leur pere eurent la laideur,
Et la bêtise de leur mere.

Apprenez que je le méprise,
Ce métal qui subjugue et corrompt votre cœur :
En parler seulement me donne la migraine ;
Finissons donc—. Il dit à peine,
Que sa porte se ferme au nez du voyageur.

Dieu sait si ce dernier jura, cria vengeance !
Il court de la justice implorer l'assistance.
Mais, las ! son adversaire au tribunal cité,
D'un mot prouve son innocence,
Lorsque l'accusateur est à peine écouté.
Il étoit bien, pour qui l'eût su connoître,
Honnête-homme, à la vérité ;
Mais le vieillard passoit pour l'être ;
Et réputation vaut mieux que probité.

Navré de son malheur, que par-tout il raconte,
L'inconsolable voyageur
S'en retourne triste, rêveur,
Et de tout son avoir n'emportant que la honte,
Avec le titre d'imposteur.
Un vieil ami, qui pour lui s'intéresse,

Plaint son malheur peu mérité,
Et lui conseille enfin d'emporter par l'adresse
Ce qu'il n'a pu tenir de l'équité.
Ils chercherent tous deux, sans rien laisser paroître,
Un coffre bien clos, bien ferré,
Empli de sable, et lourd autant qu'il pouvoit l'être.
Puis l'ami s'étant bien paré
D'un habit élégant et riche,
Respectueusement va trouver le derviche;
Il le prie à genoux de garder son trésor,
Dix grands coffres, tout comblés d'or,
Qu'il craint de confier à des mains infidelles.
Au fond du cœur, le derviche content,
Quoique très décidé, se fait prier pourtant;
Puis, calculant déja ses richesses nouvelles,
Il accepte à la fin par pure charité.
Soudain le premier coffre est devant lui porté.
Mais tandis qu'enivré de joie,
Son œil déja couve sa proie,
Survient le voyageur. Le derviche soudain
Tremble, en l'appercevant, pour son nouveau butin.
Il craint, avec raison, qu'une trop juste plainte

A l'homme aux coffres-forts n'inspire de la crainte.
Il se décide; et tout à coup,
Cédant peu, pour garder beaucoup :
—Ah! c'est donc vous enfin que le ciel nous amene,
Cria-t-il ; c'est vous que j'attends.
Eh! d'où venez-vous donc, depuis un si long tems
En vérité, vous m'avez mis en peine.
Mais je vous vois, il en est tems encor;
Voilà votre dépôt—. Il lui rendit sa bourse,
Et celui-ci prenant sa course,
Comme s'il l'eût vôlé, s'enfuit avec son or.
Bientôt, tout fier du stratagême,
Son compagnon vient le trouver lui-même.
Le coffre seul resta chez le vieillard,
Qui ne voyant plus rien, craignit, mais un peu tard,
D'avoir été vaincu dans sa propre science.
Le coffre qu'il ouvrit confirma son soupçon.

Cela peut s'appeller, je pense,
Avoir fait restitution,
Sans acquitter sa conscience.

LES JAMBES DE BOIS.

En me promenant près d'un bois,
Je vis un paysan qui traversoit la plaine.
Il avoit deux jambes de bois :
Je vous souhaite même aubaine.
Ce souhait vous fait peur ? Mais écoutez ceci ;
Du compliment, j'ose le croire,
Vous m'allez dire grand'merci,
Quand j'aurai conté mon histoire.

Comme j'avois un peu d'ennui,
Je m'approchai pour causer avec lui.
Tout en causant, je crus bien faire
De lui jurer qu'au fond du cœur
Je prenois part à son malheur :
—Qu'appellez-vous, malheur, dit-il presque en colere !
Ce malheur est un bien dont j'ose me vanter,

Dont mon cœur s'applaudit sans cesse ;
Et si mon sort vous intéresse,
Vous devez m'en féliciter.

A ce discours, bien fait pour me surprendre,
Je lui fis compliment du cœur et de la voix ;
Mais je le suppliai de me faire comprendre
La volupté de deux jambes de bois.
—Volontiers, dit-il ; je commence :
Quant à l'économie, elle est de conséquence
Pour de malheureux ouvriers ;
Or, qui n'a plus de jambe, évite la dépense
Qu'il faisoit en bas et souliers.
Les ronces me livroient la guerre ;
Je craignois de m'aller heurter contre une pierre ;
Maintenant et cailloux et neiges et bourbiers
Ne me font faire nulles pauses ;
Sur les épines des halliers
Je marche comme sur des roses.
Si sous mes pas je découvre un serpent,
De mon pied j'écrase sa tête ;
Si quelque chien à me mordre s'apprête,

Je peux, sans me gêner, l'assommer à l'instant.
Sur mes jambes, l'été, je n'ai pas à combattre
Des mouches l'agile aiguillon;
Et si ma femme à la maison
Fait du bruit, j'ai de quoi la battre.
Qu'on me donne une noix, je la casse. Le soir,
Près de mon feu lorsque je viens m'asseoir,
Mon pied l'attise. On a beau voir
Les saisons varier, toujours de leurs caprices
Mes jambes savent triompher;
Enfin, après huit ans d'agréables services,
J'en fais du bois pour me chauffer.

LAI D'IGNAURÈS.

Je veux vous conter l'aventure
D'un très illustre chevalier,
Qu'un très antique fablier
A laissé pour modèle à la race future.
Ignaurès est son nom. Nul de ce paladin
N'avoit égalé la vaillance;
Il savoit en un tour de main
Rompre un écu, fracasser une lance,
Faire quitter l'arçon aux meilleurs écuyers,
Des plus vaillans héros transpercer la cuirasse,
Pourfendre des géans, et coucher sur la place
Et palefrois et cavaliers.
Ignaurès étoit, pour tout dire,
Le héros de tous les tournois.
Mais le plus grand de ses exploits,
C'est d'avoir su plaire et suffire

A

A douze femmes à-la-fois.

Fort aisément l'amour à la gloire s'allie.
Dans son voisinage vivoient
Douze nobles, qui tous avoient,
Ou peu s'en faut, femme jolie.
Sur ces douze Beautés il falloit faire un choix,
Et cependant son cœur n'en rejettoit aucune;
D'ailleurs l'œil peut tromper; au lieu d'en choisir une,
Il les prit toutes à-la-fois.
A chacune des douze il s'efforça de plaire,
Et plut si bien, que tour-à-tour
De chacune il obtint ces faveurs de l'amour,
Qui servent à-la-fois de preuve et de salaire.
Mais cachant avec soin qu'il étoit bien traité,
Il goûtoit ses plaisirs avec tant de prudence,
Que chacune de son côté
Crut l'avoir seule. Oh! pour cette croyance,
Elle blesse la vraisemblance,
Bien que ce soit la vérité.
Quoi! faire prendre à jeunes femmes
Un douzieme d'amour pour un amour entier!

Quel amour en ce cas, mesdames,
Que l'amour de ce chevalier!
Chacune d'elles en cachette
A le parer s'occupoit tous les jours;
Avec tant de dames d'atours,
Rien ne devoit manquer à sa toilette:
Aussi, lorsque dans les tournois
Il alloit arborer sa lance,
On admiroit tout-à-la-fois
Sa beauté, son courage et sa magnificence.
Toute une année ainsi ce sultan fortuné,
Aux combats, en amour, entassant les prouesses,
Vécut dans les plaisirs, de gloire couronné,
Auprès de ses douze maîtresses.
Mais l'une des douze à la fin,
(D'Ariol est son nom) soupçonne l'infidèle;
Et pour s'en éclaircir, rassemble en un festin
Ses onze rivales chez elle,
Puis le dîner fini, les attire au jardin.
Là, tout en respirant la fraîcheur printanniere,
Parmi ces petits jeux, qui loin de tout censeur,
Donnent aux Belles d'ordinaire

Gaîté plus libre et pudeur moins austere:
—Jouons, dit-elle, au confesseur.
Chacune de nous, jeune et belle,
Doit être aimée, aime sans doute aussi;
Mais je voudrois savoir qui de nous douze ici
A le plus bel amant, et le plus digne d'elle.
Nommons le confesseur, et que loyalement
Chacune aille tout bas déclarer son amant.
On applaudit, et la dame elle-même
Du confesseur obtient le rang suprême.

La premiere à ses pieds vient se mettre humblement:
—J'ai pour amant tendre et fidèle
Le plus beau chevalier.... Après cela, je croi,
Vous devinerez bien sans moi
Que c'est Ignaurès qu'on l'appelle—.
A ce nom d'Ignaurès le confesseur pâlit,
Puis changea vingt fois de visage;
Il eut pourtant la force et le courage
De déguiser son trouble et son dépit.
Vers ses genoux une autre s'achemine;
Mais tout près de parler au grave confesseur,

Elle se frappoit la poitrine.
— Ce geste-là prouve, ma sœur,
Une grand'faute, un choix blâmable.....
— Oh! point; j'aime, dit elle, un mortel adorable;
Ignaurès en un mot est mon digne vainqueur —.
Jugez du confesseur la surprise nouvelle!
Une troisieme accourt, et d'un air cavalier:
— Mon amant est si beau, sa valeur même est telle,
Qu'il devroit être roi, non simple chevalier.
— Et son nom? — Pour toute réponse,
Elle nomme Ignaurès; toutes ont en deux mots,
Un homme charmant, un héros,
Et le nom d'Ignaurès est le seul qu'on prononce.

Quand la derniere eut fini de parler,
La dame d'Ariol rejoint ses pénitentes,
Qui déja bien impatientes,
Demandent qui des douze a droit de s'appeller
Plus heureuse en amour. — Autant l'une que l'autre,
Répond l'ex-confesseur. Mon galant est le vôtre;
A nous douze, en un mot, nous n'avons qu'un amant.
Mais il n'a pas longtems, si vous voulez m'en croire,

A se vanter de sa victoire ;
Il en sera puni, j'en fais un bon serment.

A ces mots, dans les airs s'élance
Un cri de fureur, de vengeance.
—Oui, nous nous vengerons, et même promptement,
Dit la dame ; ce soir, peut-être,
Au plus tard dès demain, le traître
Viendra prier d'amour quelqu'une d'entre nous ;
Si c'est moi, je lui donne en ce lieu rendez-vous.
Vous y serez ; nous fondrons sur l'infame ;
Et puis faisons si bien, qu'au moins le scélérat
En nous quittant soit hors d'état
D'aller tromper une treizieme femme—.
Ce plan fut trouvé fort heureux ;
Et telle est leur aveugle rage,
Qu'à l'exécuter on s'engage
Par les sermens les plus affreux.

Ignaurès, en effet, toujours tendre, amoureux,
Vient voir l'une de ses maîtresses.
Doux sourire et tendres caresses,

D'entrer en jeu; rendez-vous à l'instant
Dans le jardin. Fier et content,
Il y porte un air de conquête:
Mais le rendez-vous qu'il attend
Ne doit pas être un tête-à-tête.
Douze Beautés qu'anime un noir dessein,
Sous des berceaux en sentinelle,
Attendent leur victime avec un cœur d'airain;
Déja dans leurs mains étincelle
Le couteau menaçant, le rasoir inhumain.
Sur lui, tout en entrant, les portes sont fermées;
Et tout-à coup douze femmes armées
L'environnent d'un bras vengeur.
Dans leurs regards éclate une fureur
Qui n'est ni feinte, ni muette:
— Ah! traître, lui cria l'escadron révolté
De ces spadassins en cornette,
Reçois enfin le prix de ta déloyauté.

Un tel accueil, ces discours très austeres
Surprirent Ignaurès; mais il fit de son mieux
Pour paroître en effet ne s'en alarmer guères;

Et de l'air le plus gracieux
Il salua ses adversaires.
La dame d'Ariol, à cet arrêt cruel
Veut donner un air légitime;
Elle veut, pour punir le crime,
Confondre avant le criminel:
— Ne m'avez-vous pas, lui dit-elle,
Fait cent fois, mille fois serment
Que vous m'aimiez? — Assurément,
Lui répond-il, ma toute Belle!
Et je le jure encor dans ce moment.
Je fus toujours et je veux être
Votre ami, votre chevalier,
Tant que je vivrai. — Comment, traître,
Dit une autre en levant son glaive meurtrier!
Lorsque j'étois ta souveraine,
Quand ta bouche et tes yeux cherchoient à m'attendrir,
Tu mentois donc! — Non, belle reine;
Non, vos beaux yeux m'avoient su conquérir,
Et sous vos loix encor je veux vivre et mourir.
Une autre alors l'appelle ingrat, parjure, infâme.
— Oui, douce amie, oui; dans mon ame

Vous avez allumé le plus ardent amour;
Si je l'éteinds jamais, que je perde le jour!
Que dis-je! en vous voyant, de froideurs criminelles
Quel cœur auroit donc pu s'armer!
Nature daigna vous former
Toutes aimables, toutes belles,
Et j'ai dû toutes vous aimer.

Vous est-il arrivé quelquefois par méprise,
De renverser une ruche surprise!
Soudain des mouches en fureur,
Vous avez vu la bourdonnante armée
Fondre sur vous, et de rage animée,
Vous menacer de l'aiguillon vengeur.
Tel notre chevalier, désarmé, sans défense,
De tous côtés entouré du trépas,
Ne voit plus que le fer qu'aiguisa la vengeance,
Et n'entend que ce cri: « Perfide, tu mourras ».
— Non, cria-t-il, non, je ne mourrai pas.
Maîtresses de mon cœur, entre vos mains armées,
Sans crainte et désarmé, vous me verriez courir.
Pour vous craindre aujourd'hui, je vous ai trop aimées;

Vous m'avez trop aimé pour me faire mourir.
Néanmoins s'il vous faut mon sang, je vous le livre.
Si je vous ai déplû, pourrai-je aimer à vivre?
Mais j'oserai, pour prix de tant de soins tendus,
Vous demander au moins une faveur derniere;
Que celle qui m'aima le plus,
Prenne le fer, et frappe la premiere.
Il prononça ces mots d'un ton si gracieux,
Un feu si tendre animoit ses beaux yeux,
Que ses juges vaincus lui rendirent les armes;
Leurs cœurs ont abjuré tous projets inhumains;
Le fer vengeur quitte leurs mains;
Et même de leurs yeux s'échappent quelques larmes.
Mais tout n'est pas encor fini:
La dame d'Ariol, par qui de ses prouesses
Le chevalier faillit être puni,
Lui parle encore au nom de ses douze maîtresses:
—Près d'assouvir une juste fureur,
De nos ressentimens l'Amour est encor maître;
Mais dupes trop longtems, il faut cesser de l'être.
L'une de nous sans doute est plus chere à ton cœur:
Nomme-la, sois heureux par elle;

Car chacune de nous croit mériter l'honneur
De régner sur un cœur fidèle.
On applaudit à ce discours :
Oui, dit-on, puisqu'ici même sort nous rassemble,
Choisis—. Le galant veut toujours,
Doit toujours les aimer ensemble.
Mais l'orateur femelle, à la colere enclin,
De ses délais s'impatiente ;
Et d'une voix altiere et menaçante :
—Choisis, dit-il, ou meurs. Il se décide enfin :
— Je devrois vous haïr comme mon ennemie ;
Car vous venez de me forcer
A fuir tant de Beautés, le charme de ma vie ;
Mais puisqu'enfin il faut y renoncer
Et faire un choix, soyez ma mie.

En achevant ces mots, il vole dans ses bras ;
Et ces mots et ce geste ont fini les débats.
Même on prétend qu'au fond de l'ame
Tant d'amour le rendit excusable à leurs yeux,
Et l'on crut, à juger ses transports amoureux,
Qu'il aimoit trop pour n'aimer qu'une femme.

DE MAIMÓN.

Un chevalier, dont la victoire
Couronnoit souvent la valeur,
D'un tournoi revenoit vainqueur,
Plein de lassitude et de gloire.
En son chemin, il trouva son valet,
Le bon Maimon, qui d'un air bénévole,
Tranquillement, à pas lents s'en alloit,
Sans jetter un regard, sans dire une parole.
— Où vas-tu, lui dit-il? Le valet froidement:
— Je vais, monsieur, chercher un logement.
Jaloux d'en apprendre la cause,
Le maître s'en informe avec un air d'effroi:
— Qu'est-il donc arrivé chez moi!
— Oh! rien, monsieur. — Mais encor? — Pas grand'chose;
Seulement votre jeune chien,
Que vous aimiez si fort... — Eh bien?
— Il est mort. — Et comment? — Votre beau cheval pie,

Que l'on pansoit alors, par malheur a sauté,
L'a renversé, foulé, laissé sans vie,
Et dans un puits, lui-même il s'est précipité.
—Mais qui donc a fait peur au cheval? —Notre maître,
C'est monsieur votre fils, qui, par une fenêtre,
A ses pieds venoit de rouler.
—O ciel! et que faisoient et sa bonne et ma femme?
S'est-il fait mal? — Oui, sire: il est mort; et madame
En est tombée aussi morte et sans plus parler.
—Coquin! au lieu de fuir, il falloit donc aller
Demander du secours. —On n'en a plus que faire;
Près du lit de madame, en faisant la priere,
Le sommeil a gagné Marote; une lumiere
A mis le feu; tout finit de brûler;
J'ai vu cheoir la poutre derniere.

Ainsi le chevalier tomboit en peu d'instans
Dans une misere profonde,
Il perdoit à-la-fois château, bêtes et gens,
Et tout alloit le mieux du monde.

ÉTULA,

OU

LES DEUX FRERES PAUVRES.

Dès l'âge de puberté,
Deux freres, dans un village,
Avoient eu pour héritage
Un grand fonds de pauvreté.
Pauvreté, quand on l'envisage,
Est toujours laide à faire peur;
Et son cortège, amis, l'est encor davantage.
Fait-elle un pas? l'ennui, le déshonneur,
Le froid, la faim, la soif sont du voyage.
C'est avec ces compagnons-là
Que nos freres, deux ans, avoient traîné leur vie:
Mais à la fin si haut le besoin leur parla,
Qu'il fallut bien invoquer l'industrie.

Ils avoient alors pour voisin

Un richard qui, peu charitable,
Avoit des fruits dans son jardin
Et des moutons dans son étable.
Ils résolurent donc, pour pourvoir à leur table,
D'emprunter au voisin: mais comme ce monsieur
Accueilloit mal de semblables requêtes,
On prit un des biais qu'on prend quand l'emprunteur
Choisit ce qu'*il lui* faut sans rien dire au prêteur:
C'est dérober, en termes moins honnêtes.

Tous deux, un bâton à la main,
Un grand sac sur le cou, se sont mis en chemin.
L'un faisant à l'étable une prompte visite,
Doit prendre un gros mouton, et l'égorger bien vîte,
Pour l'empêcher d'être mangé des loups;
L'autre doit au jardin aller couper des choux
Qu'il n'avoit pas plantés. Ils arrivent. Le maître,
Qui veilloit encor par hasard,
Entend du bruit. —Oh! oh! dit-il, si tard!
Mon fils, va voir ce que cela peut être.....
Le chien ne seroit-il pas là?
Cours l'appeller—. L'enfant obéit à son pere,

Gagne la cour, se met à crier : Étula ;
C'étoit le nom du chien. Le voleur, dont l'affaire
Étoit de crocheter la porte, à ce cri-là,
Se croit appellé par son frere,
Et lui répond sur l'heure : Oui, me voilà.

Mais l'enfant, à ce mot, n'hésite pas à croire
Qu'il vient d'ouir parler le chien.
Il court trouver son pere : — O ciel ! mon pere ! — Eh bien ?
— Le chien qui m'a parlé. — Le chien ! que veux-tu dire ?
Un chien qui parle ! — Eh ! oui, vraiment :
J'en ai dans l'ame une frayeur extrême ;
Mais j'en suis sûr ; il parle, et très distinctement.
Venez : si vous voulez, vous l'entendrez vous-même.

Le pere le suit en effet,
Crie, Étula. Le voleur croit entendre
Parler encor son frere ; et le priant d'attendre :
— Un moment, lui dit-il, je suis à toi, c'est fait.

Dieu sait si la frayeur du pere
Fut égale à celle du fils.

Il crut, tant ce prodige égaroit ses esprits,
Que la sorcellerie avoit part à l'affaire.
Il envoya son fils chez le curé.
Le fils y court: il l'éveille, et l'invite
A venir en bonnet quarré,
Avec l'étole et l'eau bénite.
De son surplis paré soudain,
Le curé suit l'enfant, dans son saint équipage;
Et pour abréger le voyage,
Ils arrivent par le jardin,
Où le coupeur de choux vaquoit à son ouvrage.

Ce dernier, au bruit qu'il entend,
Pense que de l'étable arrive enfin son frere.
—As-tu trouvé, cria-t-il à l'instant ?
Il parloit du mouton. Le fils croit que son pere
Veut lui parler du curé qu'on attend.
—Oui, le voici, dit-il—. Et le voleur content;
—Bon. De peur qu'il ne crie, égorgeons-le bien vîte.

A ces mots, le curé, peut-être un peu poltron,
Croit qu'on veut le tuer: la peur le précipite;

Soudain renversant l'eau bénite,
Et laissant son surplis qui s'accroche au buisson,
Il se sauve; et l'enfant avec lui prend la fuite.

L'homme aux choux part aussi, quand il a fait sa main.
Sur un buisson (c'étoit une nuit assez sombre)
Il voit du blanc briller dans l'ombre,
Y va, prend le surplis, et le serre soudain
Avec ses choux. Chemin faisant, son frere
Vient le rejoindre, un mouton sous son bras;
Le soir même au logis ils firent bonne chere,
Et l'avare dupé fit les frais du repas.

Combien de faux calculs l'avarice fait naître!
De ce qu'on lui vola, s'il avoit fait un don,
C'étoit un marché d'or: il eût, pour un mouton
Et quelques choux, fait deux amis peut-être.

LE BOURGEOIS D'ABBEVILLE,

OU

LA HOUSSE COUPÉE EN DEUX.

Mon fils aura la moitié de mon bien;
Que donnez-vous à votre fille?
—Moi? ma noblesse.—Ah! c'est-à-dire, rien.

Ainsi parloient deux peres de famille,
L'un fort riche, mais roturier;
L'autre noble, mais pauvre.—Écoutez donc, beau sire,
Dit celui-ci! qui veut noblement s'allier,
Doit se saigner un peu, puisqu'il faut vous le dire.
Le restant de vos biens vient, après votre mort,
A votre fils; c'est un espoir, d'accord:
Mais vous vous portez bien. Puis cette derniere heure,
Tant qu'on peut, on l'éloigne; et c'est le droit commun:
Or, qui pour bien dîner, attend qu'un autre meure,

Peut dîner tard, ou se coucher à jeun.
D'ailleurs, vous pourriez prendre une femme nouvelle,
Malgré vos cheveux gris, et sur-tout malgré nous;
Elle pourroit avoir quelques enfans de vous,
Ou vous au moins en avoir d'elle.
Il se peut faire encor qu'à la fin de vos jours,
Vous vouliez dans un cloître aller finir leur cours,
Là, par un zele aveugle, et par trop ordinaire,
Répandre en legs pieux ce bien par vous promis,
Et déshéritant votre fils,
Pour être bon chrétien, devenir mauvais pere.
Il faut s'exécuter; je donne tout mon bien:
(Je vous ai dit, lecteurs, qu'il n'avoit rien)
Vous, donnez tout le vôtre. Il n'est qu'un mot qui serve,
Donation entiere et sans réserve,
Ou marché nul—. Son dernier mot
Étoit, prendre ou laisser. Ce mot très despotique,
Prononcé d'un ton assez haut,
Au bon bourgeois parut fort tyrannique;
Il trouva que l'hymen étoit cher à ce prix.
Mais quoi! son fils aimoit la demoiselle;
Lui-même il aimoit tant son fils!

Ira-t-il le séparer d'elle!
Il se rendit, signa tout sans effroi :
— Eh bien! disoit-il à part-soi,
Je vivrai chez mon fils jusqu'à ma derniere heure.
Après tout, je ne risque rien :
Par ce contrat, je cede tout mon bien,
Non l'amour de mon fils; si son cœur me demeure,
Quel plus bel avoir que le mien!

Enfin on célébra la fête.
Le vieillard qui perd tout, croit gagner un trésor;
Hélas! il ne sait pas quels chagrins il s'apprête!
S'il le savoit.... eh bien! il le feroit encor;
Le cœur d'un pere est un peu bête!
Quoique trompé, trop foible sur ce point,
Ses yeux peuvent s'ouvrir, son cœur ne change point.

Les deux époux firent fort bon ménage.
Arrive un fils qui devient grand;
Deux trésors ornoient son bas âge;
Bon esprit, et cœur excellent.
Pendant ce tems, le vieillard pacifique

Ou bien ou mal vécut à la maison,
Tant qu'il put être utile au détail domestique;
Mais vint l'infirmité de la vieille saison;
Qui ne sert plus, n'est plus de mode;
Il étoit inutile, il devint incommode;
Sa bru sur-tout le vit de mauvais œil;
Son cœur étoit pétri d'avarice et d'orgueil.
Avec une rigueur extrême
Le bienfaiteur se voit traité;
Et dans une maison qu'il enrichit lui-même,
Il endure la pauvreté.
Enfin la bru, qui le brave à toute heure,
N'écoute plus ni pudeur ni raison;
Elle va quitter la maison,
S'il faut que le pere y demeure.
Elle fit tant, et par force et par art,
Que l'époux, étouffant le cri de la nature,
Vint dire un jour au bon vieillard,
(Sa femme l'écoutoit) de chercher autre part
Et son lit et sa nourriture.
— O ciel! que me dis-tu, mon fils,
S'écria le pere surpris?

As-tu déja perdu la souvenance
De soixante ans de travaux inouis?
Par mes sueurs, je t'ai mis dans l'aisance;
Et quand de mes biens tu jouis,
Tu me chasses pour récompense!
Las! contre moi de mes bienfaits armé,
Me punis-tu de t'avoir trop aimé?
Au nom de Dieu, je t'en supplie,
O mon cher fils! quand tu me dois la vie,
Ne souffre point que la faim vienne, hélas!
Finir la mienne. Ah! tu n'en doutes pas,
Je ne peux plus marcher; donne-moi pour asile
Un coin de ta maison, qui te soit inutile.
Je ne demande pas à me voir désormais
Couché dans un bon lit, ou nourri de tes mets.
Las! à mon âge, il faut si peu pour vivre!
Pour ma boisson, l'eau me suffit;
Du pain pour aliment, de la paille pour lit.
Attends au moins que le Ciel te délivre.
Oui, près de toi, permets-moi de mourir;
Tu n'auras pas, crois-moi, longtems à me souffrir.
Si, pour tes péchés, tu veux faire

Des aumônes, des dons pieux,
Ah! mon fils! fais les à ton pere;
Où pourrois-tu les placer mieux?
Rappelle-toi trente ans de complaisance,
Rappelle-toi les soins donnés à ton enfance.
Songe que Dieu bénit le fils, de qui l'amour
Veille sur ses parens, les chérit, les révere;
Crains qu'il ne te punisse un jour
Pour avoir fait mourir ton pere.

Le fils est attendri des discours du vieillard;
Mais il faut voir partir ou son pere où sa femme:
Mais sa femme écoute à l'écart;
Mais elle regne en tyran sur son ame!
Enfin, tout en pleurant sur le sein paternel,
(Tant par foiblesse, un cœur peut devenir cruel!)
Il confirme l'arrêt. — Quoi! ta bouche l'ordonne!
Mais où veux-tu que j'aille en sortant de chez toi?
Foible et mourant, quels étrangers, dis-moi,
M'accueilleront, quand mon fils m'abandonne
J'irai donc mendier bien loin
Le peu de pain dont j'ai besoin

Pour soutenir les restes de ma vie ?

Tout en parlant, ce pere infortuné
De ses larmes étoit baigné,
Sans que sa bru fût attendrie.
Voyant alors qu'il faut sortir de sa maison,
Dans ses mains il prend son bâton,
Plus que son fils, utile à sa vieillesse;
Puis conservant, malgré tant d'affronts réunis,
Moins de courroux que de tristesse,
Se leve en priant Dieu qu'il pardonne à son fils.

Mais avant de sortir, ce déplorable pere
Demande une grace derniere :
—Voici l'hiver, dit-il; si jusques-là
Mes tristes jours doivent s'étendre,
Je n'ai que l'habit que voilà;
Il est tout en lambeaux; il ne peut me défendre
De la rigueur du froid. Écoute-moi, mon fils :
Souffre au moins, en reconnoissance
De tous ceux que je t'ai fournis,
Que je prenne un de tes habits;

Le plus mauvais—. La femme, qui s'avance,
Répond pour son mari, qu'il n'a point d'habits vieux.
—Au moins accordez-moi l'une des couvertures
Qui servent au cheval; ainsi, faute de mieux,
Je braverai les injures
Des tems froids et pluvieux.

Le fils, malgré sa barbarie,
Ne put le refuser. Enfin
Il fit signe à l'enfant d'aller à l'écurie
Prendre une housse, et l'apporter soudain.

L'enfant n'a que dix ans. Déja sensible et sage,
Son esprit et son cœur ont devancé son âge.
Il n'avoit pu, sans s'attendrir,
Voir ainsi son aïeul souffrir
Innocemment un si cruel outrage;
Il prend une housse, et d'abord
En coupe la moitié, qu'il apporte sur l'heure
Au bon vieillard, qui sanglotte et qui pleure.
—Bon Dieu! dit-il, quel est mon sort!
Quoi! tout le monde ici veut donc ma mort—!

Le fils gronda l'enfant, qui répondit : —Mon pere,
Ce que j'ai fait, j'ai cru devoir le faire.
L'autre moitié de housse, grace aux cieux,
Nous servira ; ce soin-là me regarde,
Et c'est pour vous que je la garde
Quand vous serez devenu vieux.

Ce reproche hardi non moins qu'ingénieux,
D'un fils trop criminel a dessillé les yeux.
En avouant sa coupable foiblesse,
Il mérita, du moins il obtint son pardon,
Et fit peut-être par raison
Ce qu'il auroit dû faire par tendresse.
Son pere mourut dans ses bras.
Ainsi l'aveugle agent d'une haine étrangere
Apprit d'un jeune enfant ce qu'il n'oublia pas ;
Qu'un fils cruel envers son pere
Mérite aussi des fils ingrats.

DU MARCHAND

QUI PERDIT SA BOURSE.

Riche avare (dans tous les tems
Ce double point-là se rassemble :)
Perdit sa bourse, où douze cens besans
Pêle-mêle dormoient ensemble.
Jugez l'alarme du vieillard ;
Jugez le désespoir de son ame éperdue!
A tous les coins, vîte un placard
Avertit les passans de sa bourse perdue.
On désigne la forme et la couleur qu'elle a ;
Et cent besans seront la récompense
De celui qui, trouvant la bourse et la finance,
Rendra l'une et l'autre. C'est-là
Le point essentiel et le plus difficile :
Ce que l'on trouve est un don du hasard ;
Or, consultez et la cour et la ville,

Qui refuse un présent, a tort: Notre vieillard,
Par qui la bourse étoit redemandée,
S'il eût pu trouver à l'écart
Celle d'autrui, l'auroit gardée.

La sienne tomba cependant
Dans les mains d'un pauvre homme; il crut devoir la prendre;
Le diable lui dit bien, tout en la regardant,
De la garder, il aima mieux la rendre :
—Non, dit-il, avant tout, l'honneur:
Argent volé porte malheur.
Cela feroit pour nous une assez bonne somme:
Mais à chacun le sien. C'est un dépôt que j'ai;
Il faut le rendre; on n'est pas obligé
D'être homme riche, on l'est, d'être honnête-homme.

Mais le pauvre homme avoit d'avides créanciers.
Comme il alloit rendre la bourse,
Arrivent chez lui des huissiers.
Que faire? il se trouvoit sans argent, sans ressource;
Il crut pouvoir, en ses pressans besoins,
Prendre les cent besans au moins

Qu'on destinoit pour son salaire.
Avec ces besans-là bien frappés, bien luisans,
Il ferma, comme à l'ordinaire,
La triple gueule des sergens.

Puis il court au vieillard qui, d'un air de tendresse,
L'accueille en revoyant son or :
Son cœur tressaille d'allégresse ;
Car l'avare a, dit-on, un cœur pour son trésor.
Mais sa mémoire trop fidelle
Lui rappelle ce qu'il promit
A qui rendroit la bourse ; il en frémit.
Donner, c'est perdre. O promesse cruelle !
Cent besans donnés, c'est beaucoup
Pour qui voudroit ne rien donner du tout.

Lors il feint de ne rien entendre,
Tout en comptant son or. O surprise ! ô douleur !
Quoi ! cent besans de moins ! Notre avare en fureur
Crie au voleur ;
Et si l'on ne rend tout, il va tout faire pendre.

Ils vont aux plaids. Le juge qui, dit-on,

Détestoit du vieillard la coupable avarice,
Jugea l'occasion propice
Pour venger l'honnête homme et punir le fripon.
—Vieillard, vous rougiriez d'avoir le bien d'un autre.
Votre bourse perdue étoit (et je vous croi)
De douze cens besans ; or celle que je voi
N'en contient qu'onze cents ; ce n'est donc pas la vôtre.

Le pauvre homme eut l'argent. Le juge, avec raison,
De cet avare ingrat confondit la malice :
Ce qui seroit injuste en toute autre saison,
Dans certains cas devient justice.

LE REVENANT.

Un galant chevalier voulut faire sa mie
De la femme d'un grand-seigneur;
La dame étoit jeune et jolie,
Le chevalier bien fait, jeune et plein de valeur.
Passons tout ce qu'il fit pour plaire,
Ces petits soins des tendres cœurs,
Plus agréables d'ordinaire
A nos Belles qu'à nos lecteurs.
Après un long préliminaire,
Notre galant, pressé par son amour,
Pressa tant la dame à son tour,
Qu'elle lui dit: —Vous voulez qu'on vous aime!
Mais quels sont vos exploits pour mériter un cœur?
Mon sexe, à ce seul prix, peut souffrir un vainqueur;
Et jamais je n'aurai moi même
D'amant qui ne me fasse honneur.

Ce mot est curieux de la part d'une Belle :
Vivre avec un époux, et prendre des amans
Pour s'honorer, voilà ce qu'on appelle
La naïveté du vieux tems.
Oui, telle étoit la mode peu chrétienne
De ce siécle tant ingénu;
Dame, dont le galant montroit de la vertu,
Avoit droit d'oublier la sienne.

Le chevalier répond, en amant bien épris :
— Eh bien! de la valeur que l'amour soit le prix;
J'ai dans mon cœur de quoi vous satisfaire.
Oui, madame, il vous faut un brave chevalier;
A la beauté lorsqu'un amant veut plaire,
Il faut qu'avant le mirte il cueille le laurier.
Agréez donc, pour juger mon courage,
Que je tente à vos yeux l'épreuve des tournois;
Que du combat je présente le gage
A votre époux lui-même, et que par mes exploits,
Je mette un prix à mon hommage.
Arbitre de notre valeur,
Vous pourrez par vos yeux vous-même reconnoître

Si de votre beauté l'orgueilleux possesseur
Étoit le plus digne de l'être.

La Belle approuva son dessein.
Un héraut s'en alla soudain,
Par la voix d'un tube sonore,
Annoncer un tournoi pour la troisieme aurore.
De loin, de près, pour cueillir des lauriers,
La noblesse accourut, de ses armes pourvue.
Ne craignez pas qu'ici je fasse une revue,
Un long dénombrement de ces preux chevaliers;
Je n'irai point, mesurant leur carriere,
Faire sonner la trompette guerriere,
Sous vos regards assembler ces héros,
Devant vous ouvrir la barriere,
Et, le signal donné, des pieds de leurs chevaux
Faire voler à vos yeux la poussiere.
Mon seul but est, dans ce moment,
De mettre aux mains et l'époux et l'amant.

Ils courent l'un sur l'autre; et leurs lances dressées,
Que dirige un bras menaçant,

Sont, par l'écu retentissant,
A droite, à gauche, repoussées.
Mais à la fin l'époux à demi-mort,
En quittant l'étrier que des pieds il appelle,
S'en va, jetté hors de la selle,
Sur la poudre étendu, confesser qu'il a tort.
Il en fit l'aveu très sincere;
Cet affront-là n'étoit pas le premier
Qu'Hymen eût enduré de la part de son frere,
Et ne sera pas le dernier.

La dame, témoin oculaire,
(Même on a dit que ce fut sans courroux)
Vit son amant vainqueur de son époux :
Mais pour concilier avec la bienséance
Ce que son tendre cœur sentoit en ce moment,
Elle accorda, dans l'égale balance,
Un soupir à l'époux, un souris à l'amant.

Le même soir, notre Belle plus tendre
Lui donne un rendez-vous; il vient seul et sans bruit;
Par la suivante il est conduit

Dans la chambre où l'on doit se rendre.
Mais il faut, pour voler près de l'amant chéri,
Que le sommeil ferme l'œil du mari.
La dame se fit trop attendre :
Las ! soit ennui, soit fatigue du jour,
Le pauvre chevalier, malgré tout son amour,
Au sommeil se laissa surprendre.

La Belle frémit de courroux,
Lorsqu'en entrant au lieu du rendez-vous,
Elle vit cet amant, si fidèle et si tendre,
Endormi comme son époux !
Si terrible fut sa colere,
Qu'elle s'enfuit vers le lit conjugal ;
Et sur l'heure, à l'amant, la duegne plus sévere
Vint porter le congé fatal.
Ce fut pour lui d'abord un coup de foudre ;
Mais il ne tente point d'inutiles efforts :
Il croit que pour se faire absoudre,
Il vaut mieux réparer que d'excuser ses torts.
Pour échapper à ce malheur extrême,
L'Amour lui suggéra l'idée et le moyen ;

Et la duegne, qu'il paya bien,
Lui permit d'accomplir son hardi stratagême.

Dans un linceuil enveloppé soudain,
Au lit des deux époux, une épée à la main,
Il s'avance à pas lents. Un moment alarmée,
La dame pousse un cri; le mari, qui d'abord
Découvre, à la faveur d'une lampe allumée,
Un fantôme tout blanc, debout, à main armée,
Pour lui parler, fait un effort:
—Qui donc es-tu, dit-il—? Mais l'ombre débonnaire
Lui répond: — Rassurez votre esprit effrayé;
Je ne viens point braver votre colere,
Mais réclamer votre pitié.
Je suis ce chevalier qui, tout couvert de gloire,
Au combat a fini son sort.
(Ce jour-là même, au sein de la victoire,
Un chevalier avoit trouvé la mort.)
J'ai fait jadis à madame une injure,
Que j'expie à présent par un sort rigoureux;
Je viens solliciter un pardon généreux,
Qui doit finir les tourmens que j'endure.

Hélas ! sire, pour l'obtenir,
Daignez vous joindre à mes prieres ;
Car sans cela vous me verrez venir
En suppliant, ici, passer les nuits entieres.

Dupe de ses discours, avec art préparés,
L'époux intercéda pour lui près de sa femme :
—Pardonnez-lui, dit-il ; je prends pour moi, madame,
Tout ce que pour lui vous ferez.
Oubliez tous ses torts ; oui, je vous en conjure ;
Refuser son pardon, c'est me faire une injure :
Je le veux—. La Belle aisément
A reconnu la voix de son amant.
Mais l'affront à son cœur est trop présent encore
Pour accorder le pardon qu'on implore.
—Non, non, s'écria-t-elle. —O ciel, lui dit l'époux !
D'une telle rigueur, quoi ! vous seriez capable— !
Puis se tournant vers l'ombre lamentable :
—Quel est donc ce crime si bas,
Si noir, que l'offensé, par-delà le trépas,
Ne puisse encor pardonner au coupable ?
—Ma faute est grande assurément,

Puisqu'en souffrant la peine la plus dure,
J'ose solliciter l'oubli de mon injure,
Sans me plaindre du châtiment.
Mais je suis contraint de me taire;
Et par malheur mon crime est tel,
Que si j'osois dévoiler ce mystere,
Je deviendrois encor plus criminel.

Ce dernier trait d'un cœur rempli de zele,
Discret, soumis, fléchit enfin la Belle.
Que n'eût-il pas fait oublier?
—Tout vous est pardonné, dit-elle;
Allez donc en paix, chevalier.
—Ah! madame, ce mot comble mon espérance,
Et ne met plus de borne à ma reconnoissance.
Puisque j'ai pu dans votre ame effacer
Ma faute, hélas! cruellement punie,
Ma peine sans doute est finie,
Et mon bonheur va commencer.

Le fantôme alors se retire;
Jusques au moindre mot, on comprend ses adieux;

On ne lui répond rien ; mais en attendant mieux,
Il est payé d'un doux sourire.
Le mari se rendort : notre belle en secret
Revole auprès de ce qu'elle aime ;
On avoit puni son forfait,
Il fallut bien payer son heureux stratagême.

Ainsi le chevalier, amant tendre et malin,
Recouvra le cœur de sa Belle ;
Il la perdoit, si la ruse fidelle
N'eût seconde son amoureux dessein.
Le bonheur appartient sans doute à la tendresse ;
Mais trop souvent, (cela se peut voir chaque jour)
On le mérite par l'amour,
On ne l'obtient que par l'adresse.

DU CONVOITEUX ET DE L'ENVIEUX.

Deux Normands, et des plus malins,
(C'étoit à Paris, ce me semble)
Sans trop s'aimer, vivoient ensemble;
Dieu nous gard' de pareils voisins!

L'aîné, toujours prêt à médire,
Maigre, sec, pâle, soucieux,
Avoit l'œil louche; il n'étoit jamais mieux
Que quand un autre avoit du pire:
Il pleuroit, quand il voyoit rire;
Cela s'appelle un envieux.

Le cadet, si j'en crois l'histoire,
De tout bien étoit amoureux;

Pour demander, jamais honteux,
Pour acquérir, encor moins scrupuleux :
Chez nos ayeux, si j'ai bonne mémoire,
On appelloit cela jadis un convoiteux.

L'envie est un grand mal ; peut-être,
Tout pesé, convoitise au fonds
Est pis encore ; elle a fait naître
Les usuriers et les fripons.

Or l'un et l'autre camarade,
L'envieux et le convoiteux,
A petits pas faisoient tous deux
Une assez triste promenade.
Saint Martin, qui du Ciel regardoit ici bas,
Connoissant bien leur maladie,
Descendit tout près d'eux, et leur tendant les bras,
Pour se donner la comédie :
—Mes amis, leur dit-il, vous me voyez en train
De faire actes de bienfaisance ;
Je veux vous voir tous deux rendre grace au Destin,
Qui vous a fait ici rencontrer ma présence :

Je veux vous rendre heureux enfin.
Or, que chacun de vous s'explique;
Desirez, demandez, vous obtiendrez soudain;
Mais à condition (c'est ma réserve unique)
Que le double soit accordé
A qui n'aura rien demandé.

Je vous laisse à juger si leur joie est parfaite,
N'ayant, pour être heureux, qu'à former des desirs!
Mais la condition trouble un peu leurs plaisirs,
Et retient leur bouche muette.
Le convoiteux, jamais content du sien,
Quoique brûlant déja d'avoir riche partage,
Se promit bien
De ne demander rien,
Pour obtenir une fois davantage.
Il veut voir le premier s'expliquer l'envieux;
Il l'enhardit, l'exhorte de son mieux:
—Bel ami, lui dit-il, allons, grande nouvelle!
Courage! pour vous contenter,
Vous n'avez plus qu'à souhaiter:
L'occasion est vraiment belle;

Voyons si vous aurez l'esprit d'en profiter.

Ainsi prêchoit ce zélé personnage ;
Mais l'autre mourroit de douleur
Si ses yeux voyoient par malheur
A son rival double partage.
Dans son silence encor plus affermi,
Il s'incline et répond : Après vous, mon ami.

Le premier à la fin bouillant d'impatience,
Ne peut retenir son courroux ;
Et pour obliger l'autre à rompre le silence,
Le menace à la fin de l'assommer de coups.
A ce propos, l'envieux en colere :
—Eh bien, dit-il ! je le veux, je le dois,
Je parlerai le premier ; mais j'espere
Que tu vas t'en mordre les doigts.

Aussi-tôt par dépit, mais plus par caractere,
Le voilà qui demande à perdre un de ses yeux,
Afin de voir son cher confrere
A l'instant même en perdre deux.

Son vœu fut exaucé. C'est le seul bénéfice
Qu'ils tirerent d'un saint puissant et généreux :
Ils s'en retournerent chez eux,
L'un borgne, l'autre aveugle ; et par ce trait le vice
Du vice même fit justice.
Le borgne encor ne voulut pas,
(Tant ces deux cœurs étoient pleins de malice !)
De l'aveugle guider les pas.

LES PERDRIX.

Un vieux oncle, bavard, mais qui ne mentoit guère,
Me disoit : (et longtems il m'en ressouviendra)
— Tout ce que la ruse peut faire,
Crois que la femme le fera —.
C'est ce que mon oncle osoit dire.
Pour moi, je ne vous dirai rien,
Qu'un conte, inventé mal ou bien,
Dont je tirai, s'il vous fait rire.

Certain villageois avoit pris
Derriere un buisson deux perdrix.
A son dîné, tout fier il les destine.
Sur elles il jettoit un regard complaisant;
Et pour attendre moins, en gagnant sa cuisine,
Il les plumoit chemin faisant.
En arrivant, attendri par la joie,
Il sourit à sa femme, et lui livre sa proie.

Arrive le mari: —Sont-elles cuites, femme,
Lui cria-t-il! —Ah! ne m'en parlez pas,
Un chat cruel, le plus maudit des chats,
Emporte nos perdrix. —Un chat! comment, infâme,
S'écria Gombaut furieux! —
Il alloit à sa femme arracher les deux yeux:
—Eh! non, elles sont là, répond la dessalée!
C'est pour rire; voyez; pour tenir le plat chaud,
Je l'ai couvert. —Ah! bon, reprit Gombaut.
Tu les allois payer plus cher qu'à la vallée.
Mais monsieur le curé doit arriver bientôt;
(Il est preste, quand on l'invite;)
Mets le couvert sous la treille, et bien vîte.
— Soit; mais toi, va donner le fil à ton couteau;
Il en a grand besoin; il ne coupe qu'à peine.
Gombaut va dans la cour, et donne un fil nouveau
A son couteau bien emmanché d'ébène,
Qui sur la pierre, en criant se promene.

Cependant arrive là-haut
Le curé, que l'espoir de faire bonne chere
Avoit rendu plus gai qu'à l'ordinaire,

Et

Avoit rendu plus gai qu'à l'ordinaire,
Et qui veut embrasser la femme de Gombaut.
—Eh! sauvez-vous, dit-elle; il n'est pas tems de rire!
Mon mari va monter; s'il vous trouve avec moi,
Vous êtes un homme mort. —Quoi!
Es-tu folle? que veux-tu dire?
Je viens pour manger deux perdrix
Avec vous, là-bas, sous la treille;
C'est lui qui m'a prié. —Sauvez-vous, je vous dis;
C'est un prétexte qu'il a pris;
Il prétend vous couper et l'une et l'autre oreille;
Vous ne voyez ici ni perdrix ni perdreau;
Et voyez-le là-bas aiguiser son couteau.

A ces mots, la frayeur dans l'ame,
Le bon curé ne fait qu'un saut;
Il fuit; et Mathurine appelle alors Gombaut.
—Eh bien, dit celui-ci? qu'as-tu donc, notre femme?
—Eh! j'ai que monsieur le curé,
Des deux perdrix s'est emparé,
Et qu'il fuit à grands pas; si tu n'y cours bien vîte,
C'est autant de mangé—. Vers lui Gombaut soudain,

Sans quitter son couteau, court et se précipite
Pour rattraper le prétendu larcin.
Le curé, voyant par derriere
Gombaut, qui le poursuit un couteau dans sa main,
Galope vers son presbytere.
Tous deux ainsi vont longtems et grand train;
L'un vomissant l'injure et la menace,
L'autre, prêt à mourir de frayeur sur la place.

Mais le curé, qui, par bonheur,
A pris sur son rival une avance assez forte,
Rentre dans sa maison, ferme aux verroux sa porte,
Et laisse en-bas Gombaut exhaler sa fureur.
Dans sa maison, il sent renaître
Et son courage et sa fierté;
Et reprenant un ton d'autorité,
Il ose lui parler du haut de sa fenêtre.
Mais Gombaut de crier: — Comment donc! toutes deux,
Vous voulez les garder? — Oui, vraiment, je le veux,
Lui répond le curé, qui croit que sa furie
En veut toujours à ses oreilles. — Quoi!
Vous les voulez garder! ah! faisons, je vous prie,

Un accommodement. — Comment? — Accordez-moi
Une des deux au moins. — Eh ! non, ma foi !
Quelle rage — ! Il ferma sa fenêtre bien vîte,
Et l'obstiné Gombaut le supplie à grands cris
De lui laisser la plus petite;
Mais il se voit forcé de regagner son gîte,
Et sans réponse et sans perdrix.

Sa femme à son courroux sut ainsi se soustraire.
Sans doute il vint bientôt un éclaircissement;
Mais qui sait esquiver l'instant de la colere
Est absous bien plus aisément.
Le tour m'a paru fin; mais en pareille affaire
Femmes ont eu, dit-on, des succès si constans,
Que si j'en crois certaines gens,
Cette ruse aujourd'hui seroit fort ordinaire,
Et le fut même de son tems.

LE CROISÉ
ET
LE NON-CROISÉ.

LE CROISÉ.

Ami, Dieu t'invite à bien faire,
Pour te récompenser après.
Il fait plus, il t'en offre exprès
L'occasion ; digne fils d'un tel pere,
Éveille-toi, sers ses projets,
Et je te réponds du salaire.
Avec des yeux vainement étonnés
Verrons-nous son royaume en proie à l'infidèle?
Des chrétiens verront-ils ces saints lieux profanés?
Dieu nous fait vivre, amis; par lui nous sommes nés;
Peut-on mieux employer qu'à sa gloire immortelle
Tous les biens qu'il nous a donnés?

LE NON-CROISÉ.

Tu veux, qu'abandonnant le lieu qui m'a vu naître,
J'aille reconquérir un royaume lointain,
Sans qu'on m'en laisse un pouce de terrein,
Quand par notre valeur on s'en rendra le maître.
Possédant ici quelques biens,
Tu veux que j'entreprenne un dangereux voyage,
Et qu'à la garde de mes chiens,
Je laisse ici femme, enfans, héritage?
On m'a dit fort souvent, *garde ce que tu tiens*,
Et ce mot m'a paru fort sage.
Ce seroit de ma part une imbécillité
De quitter un beau ciel, témoin de mon bien-être,
Où je gagne cent sous, vivant en liberté,
Pour en aller gagner quarante sous un maître.

LE CROISÉ.

Foible et nu tu naquis; à qui dois-tu, dis moi,
D'être grand, bien vêtu? quand Dieu fait tout pour toi,
Pour lui tu ne fais rien, ingrate créature!

D'ailleurs ce qu'on lui donne, ami, tu sais fort bien
Qu'il sait le rendre avec usure.
Ne dois-tu pas songer à venger son injure,
Et veux-tu qu'il te donne un paradis pour rien ?

LE NON-CROISÉ.

Mon cher ami, je n'ai qu'une réponse à faire
A tous ces éloquens discours :
Je vois nombre de gens, qui pour fuir la misere,
Ont usé leur vigueur, ont abrégé leurs jours ;
Ils vont à Rome, en robe pénitente ;
Dans ce pays, que l'église nous vante,
J'ignore ce qu'on fait à tous ces pélerins ;
Mais ils reviennent gueux, sans valet ni servante,
Et peut-être fort mauvais saints.
Ici, tout aussi bien qu'en ces murs qu'on renomme,
On peut servir son Dieu, c'est moi qui vous le dis :
La priere, en partant de Rome,
N'arrive pas plutôt qu'en partant de Paris ;
Toute église est église ; et dans tous les pays,
Soyez bien sûr qu'un honnête-homme
Trouve un chemin qui mene en paradis.

LE CROISÉ.

Ah! tu veux donc toujours, au gré de ton envie,
Tenir des chemins doux, aisés,
Et faire ton salut ainsi les bras croisés,
Lorsqu'à tant de martyrs il en coûte la vie!

LE NON-CROISÉ.

Mais que ne prêches-tu ces prieurs gros et gras,
Ces beaux chanoines, ces prélats,
Qui tous ont signé la promesse
De servir Dieu? Dans leur douce mollesse,
Ils se sont partagé tous ses biens à la fois;
Et c'est à nous seuls qu'on s'adresse
Quand il faut défendre ses droits!
Peu leur importe ou la grêle ou l'orage;
Leur sainteté, toujours heureuse et sage,
Sans avoir rien semé, recueille abondamment;
Du paradis si c'est la route,
De la changer ils auroient tort sans doute;
On n'y sauroit aller plus doucement.

LE CROISÉ.

Eh bien, ne parlons point de prêtre ;
Regarde le roi, notre maître (*).
Il quitte plus que nous, je crois ;
Et sans regret pourtant.

LE NON-CROISÉ.

Cela peut être ;
Je ne blâme personne, et moins encor les rois.
Mais moi, voici ma vie et mon systême :
Je fais de tems en tems du bien, du mal jamais ;
Avec tous mes voisins que j'aime,
Je suis souvent à table, et jamais en procès ;
Et je laisse le Turc en paix,
Pourvu qu'il m'y laisse moi-même.

LE CROISÉ.

Mais tu parles toujours de vivre et de jouir !
Crois-tu donc exister sans cesse ?

(*) Saint Louis.

LE NON-CROISÉ.

Non; mais je vois des gens, je le confesse,
Propres à m'étonner, bien plus qu'à m'éblouir.
Voici ce qu'en mille ans je ne pourrois comprendre:
La croix est bonne en soi; mais nous la voyons prendre
A des gens qui s'en vont honnêtes et pieux;
Sans doute ils ont vécu saintement aux saints lieux:
Eh bien! à leur retour, ce sont tous gens à pendre.
D'ailleurs, quand il s'agit, entre nous, d'un ruisseau,
Assez hardiment je le passe;
Mais d'Acre jusqu'ici l'on a rempli l'espace
D'une si grande marre d'eau,
Que si du pied j'en touchois la surface,
Je croirois y rester.

LE CROISÉ, (*avec indignation.*)

Eh quoi, lâche pourceau,
Faut-il le répéter sans cesse à ton oreille?
On meurt: grands et petits ont fortune pareille.
Que vas-tu devenir en entrant au tombeau?
As-tu donc oublié que pour sauver son ame,
Il faut quitter ses enfans et sa femme?

LE NON-CROISÉ, (*voyant qu'il s'est compromis, et se reprenant.*)

Oh! ma foi, me voilà convaincu pleinement;
J'aime la croix; il faut dès ce moment,
Ainsi que toi, que je la porte.
Dieu vers son paradis veut bien nous attirer;
Mais qui ne fait rien pour entrer
Mériteroit de rester à la porte (*).

(*) Ce dénoûment-là, comme le remarque fort bien M. Legrand, est une adresse du Fablier. Cette conversion étoit nécessaire alors pour faire passer ce qu'il avoit osé dire contre les Croisades; et en même tems elle est si brusque et si peu motivée, qu'elle ne détruit nullement l'impression que le reste de la pièce a dû faire sur ses lecteurs.

DU PRUD'HOMME

QUI DONNA

DES INSTRUCTIONS A SON FILS.

Ami, dit-on, en chemin,
Vaut mieux que de l'or en bourse :
C'est dire beaucoup; mais enfin
C'est une bien douce ressource
Qu'un bon ami ! L'on conte qu'autrefois
Vivoit un personnage à Rome,
Riche, estimé, savant dans l'étude des loix,
Et que l'on surnommoit Prud'homme.
Il avoit un fils de quinze ans,
Qui promettoit dès sa jeunesse
Et des vertus et des talens,
Et d'un pere chéri consoloit la vieillesse;
Doux, courtois, serviable, et sur-tout généreux :
Ausi d'amis chauds et nombreux

L 6

Par-tout un essaim l'environne;
J'entends, de ces amis dont le monde foisonne,
Qui des fonds d'autrui vivant bien,
Offrent leur bourse et leur personne,
Pourvu qu'on n'ait besoin de rien.

Or le pere jugeant que si ce train-là dure,
Son fils sera tant aimé, tant aimé,
Qu'il pourra voir dans peu tout son bien consumé,
Fait parler à-la fois la raison, la nature:
— Écoutez-moi, mon fils; l'argent et l'or
Sont une fort belle ressource:
Usons-en; mais aussi, quel que soit un trésor,
A force d'y puiser, on en tarit la source.
— Mon pere, vous m'avez permis
D'en faire un doux, mais digne usage;
Par lui, je vois le monde, et j'acquiers des amis;
Les amis, dites-vous, sont le trésor du sage.
— C'est parler sensément, mon fils;
Ça, de combien d'amis es-tu riche? — Mon pere,
Je crois au moins pouvoir compter sur dix.
— Sur dix, grand Dieu! bonne, excellente affaire!

S'il est ainsi, beau fils, en vérité,
Je ne regrette point ce qu'il t'en a coûté.
La chance, hélas! pour moi n'a pas été si bonne :
J'ai vécu soixante ans, et mes soins jusqu'ici,
A m'en faire un, à peine ont réussi.
Il est vrai qu'il est sûr; ses biens et sa personne
Sont plus à moi qu'à lui. Cependant je te donne
Un bon conseil : fais sur le cœur
De tes amis une épreuve nouvelle.
Tu ne peux qu'y gagner; plus tu verras leur zèle,
Plus tu sentiras ton bonheur.

D'une ruse, qu'alors le vieillard lui suggere,
Il veut bien faire usage, et suivre sa leçon;
Non que sur ses amis, il ait quelque soupçon,
Mais pour guérir ceux de son pere.
Il va tuer sur l'heure un des plus jeunes veaux,
L'enferme dans un sac, le charge sur son dos,
Et court chez un ami, qui se plaignoit sans cesse
De ne pouvoir lui rendre un service important:
— Sauvez-moi, lui dit-il; je viens d'être un instant
Abandonné de Dieu : dans un moment d'ivresse,

J'ai fait... —Eh bien, qu'avez vous fait?
—Un meurtre. Si mon sort, ami, vous intéresse,
Cachez-moi ce corps mort; ici je vous le laisse
Pour dérober aux yeux la preuve du forfait.

En achevant, le jeune homme dépose
Son sac ensanglanté:
Mais notre intime ami demeure épouvanté;
Et lui dit qu'en tout autre chose
Il le verroit ardent à l'obliger;
Mais qu'un pareil service à des soupçons expose,
Et qu'il n'est pas d'humeur d'en courir le danger.
Tels furent à-peu-près l'accueil et le langage
Du second, du troisieme, enfin de tous les dix;
Et le vieillard revoit son fils,
Qui vient triste et confus, lui conter son message
Et le zèle de ses amis.
—Je savois bien, lui dit le pere,
Que de tant d'amitiés je trouverois l'écueil.
Va maintenant chez mon ami; j'espere
Qu'il te fera tout autre accueil.

Vers cet ami, le jeune-homme s'avance,

Arrive, et de son meurtre il lui fait confidence.
Celui-ci, sans parler, le mene en lieu secret,
Éloigne du logis, femme, enfans et valet,
Ferme sur lui la porte, et lui dit: — La prudence
Veut que l'on songe au plus pressé; d'abord
Il s'agit d'enterrer le mort,
Qui pourroit nous trahir par sa seule présence.
Nous resterons ensemble jusqu'au jour;
Tandis que j'irai voir ensuite
Si votre aventure s'ébruite,
Vous vous tiendrez caché jusques à mon retour.

A creuser une fosse, en parlant il s'apprête;
Mais le jeune homme enfin charmé de son bon cœur,
Se jette dans ses bras, l'arrête,
Rend graces à son zèle, et calme sa frayeur.

Tes amis et les miens n'ont rien fait qui m'étonne,
Dit le pere, au retour; si ta mémoire est bonne,
Retiens-bien ce proverbe-ci:
« Celui-là seul est notre ami,
Qui vient à nous, quand tout nous abandonne ».

LE SIÉGE PRÊTÉ ET RENDU.

Un comte (c'est Henri que l'a nommé l'histoire)
Avoit jadis pour intendant
Un homme dur, orgueilleux et pédant,
Qui de tous les héros d'éternelle mémoire,
Vous eût en bloc vendu la gloire
Pour un écu; car il ne prisoit rien
Vertu, génie, et beaucoup la richesse.
Quand il voyoit le comte ailleurs faire largesse,
Vous eussiez dit qu'on déroboit son bien.
Aussi défendoit-il avec un zèle extrême
La bourse de son maître en fidèle valet,
Non par amour; mais il vouloit
Le garder des voleurs, pour le voler lui-même.

Pour attirer une brillante cour,

Dans son château, le comte un jour
Donne une fête magnifique ;
En foule on y courut, de loin comme de près :
Spectacle, bal, grande musique ;
Table ouverte par-tout, et servie à grands frais.
Le peuple même avoit bon vin, bonne volaille.
Dieu sait si cette joie attrista l'intendant !
— Les affamés ! voyez cette canaille,
Disoit-il sans cesse en grondant !
Oh ! comme ces gens-là se gorgent de mangeaille !
Tout cela n'a pas une fois
De tout un an fait bonne chere,
Et nous apporte à satisfaire
Un appétit de douze mois.
Prenez, messieurs, prenez, ne vous en faites faute :
N'ayez point de honte ; on voit bien
Que cela ne vous coûte rien.
Courage ! vous avez bon hôte.

Dans ce moment, arrive un épais laboureur,
Qui, tout en cheminant, allonge un cou de grue,
Et qui vient, sans apprêt, passer de sa charrue

A la table de son seigneur;
Il pensoit qu'après tout, pour faire bonne chere,
Une toilette étoit peu nécessaire.
—Que nous veut ce gredin, cria l'ordonnateur
Déja tout rouge de colere?
—Ce qu'il veut, dit Raoul? (on appelloit ainsi
Le villageois) belle demande à faire!
Parbleu! je viens manger, puisqu'on régale ici.

En finissant, de bonne chere avide,
Raoul le pria d'avoir soin
Qu'on lui donnât quelque place en un coin;
Car pas un siége n'étoit vide.
—Tiens, s'écrie aussi-tôt le colere intendant
Qui, d'un grand coup de pied, répond à sa requête;
Tiens, tu peux là-dessus t'asseoir en attendant;
C'est un siége que je te prête.

Néanmoins venant à songer
Que le comte pourroit blâmer sa violence,
Pour faire au villageois oublier son offense,
Il lui fit donner à manger.

Raoul du bout des dents rit de son aventure ;
Il reçoit le bienfait, sans oublier l'injure,
Mange, boit largement, et songe à se venger.

Pour épier le moment favorable,
Dans la salle aussi tôt il entre ; et justement
Il arrive dans le moment
Où l'intendant parloit avec son maître à table.
Raoul s'approche avec un air content ;
Et lui lançant soudain, de très rude maniere,
Un pied robuste et lourd, qui le frappe au derriere,
Et dont le choc le renverse à l'instant :
—Grand merci, lui dit-il ; j'ai fait chere complette ;
Voilà, messire, avec votre serviette,
Votre siége que je vous rends :
On ne perd jamais rien avec d'honnêtes-gens.

DU PRUD'HOMME

QUI TIRA DE L'EAU SON COMPERE.

Dans un hameau vivoit un homme peu notable,
(On le nommoit Charlot Boncœur.)
Pour son prochain, toujours très charitable,
Hormi pour les poissons; car il étoit pêcheur
De son métier. Pour eux plein de finesse,
Pour tout autre, il n'étoit que candeur et simplesse.
Sur le bord de la mer un jour
Aux citoyens des eaux il faisoit plus d'un tour,
Tandis qu'à leur faim qui s'irrite,
Offrant de perfides appâts,
Très poliment il les invite
A prendre leur dernier repas;
Tandis que son filet dans les eaux se déploïe,
Et que son large ventre, ouvert pour les passans,
Livrant un hameçon des plus appétissans,
De ses convives fait sa proie;

Aux oreilles du bon pêcheur,
Arrive un bruit sourd, qui l'étonne;
Son œil cherche le bruit, et voit avec frayeur
Un malheureux noyé que la force abandonne,
Avec sa longue perche il y vole soudain,
Pourvu d'adresse et de courage,
Et travaille tant, qu'à la fin
Il l'entraîne vers le rivage,
Et reconnoît Jean, son voisin.
Mais il le voit sanglant; son ame est alarmée,
Non sans raison; dans l'eau, tout en le poursuivant,
Sa perche, avec le croc dont elle étoit armée,
Venoit de lui crever un œil en le sauvant.
Il en verse des pleurs, le mene à sa chaumiere,
Le met dans son lit, à ses frais
Le fait soigner, si bien qu'à son œil près,
Il lui rend sa santé premiere.

Mais Jean guéri (qui l'auroit cru!)
Contre Charlot court demander justice,
Et tout-à-coup oubliant le service,
Ne se souvient que de son œil perdu.

Comme Charlot ne peut plus le lui rendre,
Jean, qui ne sauroit pardonner,
Prétend qu'on le punisse; il faudroit, à l'entendre,
A de gros intérêts au moins le condamner.
Sur son ingratitude on a beau le reprendre,
Notre borgne, emporté par son ressentiment,
Veut se faire payer son œil absolument.
Leur plaidoyer, comme vous pouvez croire,
Fut curieux. Charlot, en racontant l'histoire,
Dit que son cœur ne s'est rien reproché
Dans tout ceci, que de l'avoir pêché;
Que Jean n'eût pu jamais refuser, sans folie,
Un de ses yeux pour racheter sa vie;
Que sans cet accident, il eût fini son sort,
Et qu'un borgne, après tout, voit encor mieux qu'un mc

Malgré ces beaux discours, que tout haut il rejette,
Jean dit toujours qu'il n'est nul tems,
Nul cas, nulle loi qui permette
De venir éborgner les gens.

Le juge embarrassé, ne savoit plus que dire.

Un des foux, que jadis on gageoit chez nos rois;
Un fou, beaucoup moins fou que ceux qu'il faisoit rire,
Pour opiner, éleve alors la voix:
— Vous hésitez, dit-il! ma foi, de ma sagesse
Ce procès-là ne seroit point l'écueil.
Jean vient se plaindre à vous qu'on n'a pas eu l'adresse
De le pêcher, sans lui crever un œil;
Eh bien, qu'on le jette sur l'heure
Au même endroit d'où l'a tiré Charlot;
S'il en sort sain et sauf, prononcez aussi-tôt
Des dommages pour lui; si mort il y demeure,
Que l'autre soit, par votre arrêt
Absous de la blessure, et payé du bienfait.

Ce jugement parut fort sage,
Et par la justice dicté;
Mais Jean craignit de le voir adopté,
Et se mit hors de cour, sans plaider davantage.
Il s'en alla d'un air un peu honteux:
D'une pareille épreuve il avoit trop à craindre;
Il aima mieux enfin perdre un œil sans se plaindre,
Que d'aller s'exposer à les perdre tous deux.

LE TESTAMENT

DE L'ÂNE.

Certain curé, d'un naturel fort doux:
Avoit, depuis vingt ans, un âne à son service.
Après avoir rendu maint bon office,
L'âne mourut; c'est notre sort à tous.
Par une gratitude et rare et singuliere,
Le prêtre, de sa mort touché,
Ne voulant pas voir son âne écorché,
L'inhuma dans son cimetiere.
A son évêque, un jeune prébendier
Alla conter vîte l'affaire.
L'évêque étoit un homme aimant la bonne chere,
Par conséquent grand dépensier.
— Bon, dit-il! bon! ceci mérite
Attention: bonne affaire, corbieu!
Nous en aurons une amende. Allons, vîte!

Qu'on

Qu'on me fasse venir cet ennemi de Dieu.

Pour rendre sur-le-champ compte de sa conduite,
Le curé comparut : —Venez, dit le prélat ;
Approchez, payen, renégat !
Quoi donc ! bravant le privilege
De la sainte église et des siens,
Vous inhumez, impie et sacrilege,
Un âne parmi des chrétiens !
Que si, par les témoins que je vais faire entendre,
Vous êtes convaincu d'une telle action,
Oh ! vous pouvez bien vous attendre
A pourrir dans une prison.

— Seigneur, dit le curé, même avec un cœur bon,
Aux discours des méchans on se laisse surprendre.
Pour me justifier, et très complètement,
Je demande un jour seulement.

Le lendemain, sûr d'éviter l'amende,
Le drôle apporte pour rançon

Vingt livres (*). Dès l'abord, l'évêque lui demande
S'il apporte à la fin quelque bonne raison.
— Oui, sire, raison très valable :
Daignez m'écouter un moment ;
Et si vous me trouvez coupable,
Je me soumets au châtiment.
Mon âne actif, vigilant, économe,
Entassoit vingt sous tous les ans :
Vingt ans il épargna ; ce qui fait bien la somme
De vingt livres tournois, en écus bien sonnans.
Or du défunt les volontés dernieres,
Écrites dans son testament,
Vous laissent tout son bien, pour que par vos prieres,
Son ame au ciel monte paisiblement.

En achevant, le curé, bon apôtre,
Offre la bourse avec un air câlin.
Le bon évêque, d'une main
Prenant la bourse, et bénissant de l'autre :
—De tout ce qu'il créa, Dieu dirige le sort ;

(*) On sait que vingt livres étoient alors un numéraire bien plus considérable qu'aujourd'hui.

Puisse, dit-il, sa justice attendrie,
Pardonner au défunt les péchés de sa vie,
En faveur de sa belle mort!

C'est à bon droit que sur l'argent on glose;
Avec lui, tout, et sans lui, rien.
Voyez qu'il en fallut assez petite dose
Pour faire d'un âne un chrétien.

LA BONNE FEMME (*).

Gautier le Long, qui dans son vieux langage,
Avoit écrit maint *fabliau*,
Nous a tracé l'histoire du veuvage;
Tâchons de rajeunir quelques traits du tableau.

Mathilde a vu droit vers le cimetiere,
Des prêtres aller en chantant
Rendre son époux à la terre:
— O mon bon Dieu, dit-elle! ah! que n'ai-je à l'instant
Pieds et mains cloués à sa biere!
Comment vivre sans lui, sans lui que j'aimois tant?

Si-tôt qu'elle est environnée,
Elle se pâme, et veut mourir.

(*) Cette pièce, quoique fort courte, est composée de deux fabliaux.

Puis les voisines d'accourir;
On rappelle ses sens. — Eh! pourquoi suis-je née?
Quand te reverrai-je? en quel lieu,
Dit-elle? ô doux ami, tu m'as abandonnée!
Quoi! c'est un éternel adieu!

On cherche à raffermir sa raison, son courage;
— Ce désespoir ne peut servir à rien.
Votre mari n'est plus; eh bien,
Il tient sa part du céleste héritage.
Rien ne pourroit changer son sort;
Mais s'il ne fut jamais de remede à la mort,
Il en est contre le veuvage.
— Moi, me remarier! bon Dieu! que dites-vous?
Qui, moi, prendre un nouvel époux!
Ah! que plutôt la terre m'engloutisse!
Eh! comment voulez-vous que ma douleur finisse?
Las! si vous saviez, comme moi,
Comment il est mort, et pourquoi!
Le cher homme m'aimoit, il le pouvoit sans crime;
Il m'aimoit tant! et tant! la nuit! le jour!
Pouvois-je rebuter son amour légitime?

Il a plutôt manqué de force que d'amour;
Il en est mort—. Soit que la confidence
Eut transpiré, soit par hasard,
Un gros galant, frais et gaillard
Vient avec humble révérence;
Aux douleurs de la veuve, il prend beaucoup de part,
Fait chorus à sa doléance;
Puis des soupirs d'amour, qu'on écoute en silence,
Mais avec intérêt; enfin
Il gémit à son tour. —D'où vous vient ce chagrin,
Dit-elle? — Hélas! j'avois une femme accomplie,
Une femme jeune et jolie;
J'ai causé sa mort. — Vous? —Oui, moi.
— Sa mort! ô ciel! comment? quelle raison si forte?...
—Elle étoit si jolie et facile à mes vœux;
Moi, jeune et si fort amoureux!...
Vous m'entendez? elle en est morte.
—Elle en est morte! ô Dieu! je suis à vous;
Mon devoir veut que je vous appartienne;
J'ai causé ta mort, cher époux;
Je veux te venger par la mienne.

GUILLAUME AU FAUCON.

Un damoiseau bien né, servant, selon l'usage,
Un seigneur châtelain, à titre d'écuyer,
Faisoit sous lui l'apprentissage
De l'art brillant du chevalier:
La Châtelaine jeune et belle
Plus vîte auroît pu le former;
Car un coup d'œil lancé par elle,
L'avoît déja rendu savant dans l'art d'aimer.
Point n'avoit tort de s'en laisser charmer:
La rose qui s'entr'ouvre aux rayons de l'aurore,
Le lis cher à la majesté,
La fleur des champs qui vient d'éclore,
Ont moins d'éclat et de beauté.
Sa bouche, où le sourire habite et se promene,
De la cerise a la fraîcheur,
Et le lis n'a pas la blancheur
Des globes que le lin cache et retient à peine:

Quiconque voit leur contour amoureux,
Qui par flux et reflux et s'éleve et s'abaisse,
Sent par attraction son cœur qui bat sans cesse,
Aller, venir, bondir comme eux.

Guillaume (c'est ainsi que le galant s'appelle)
Aimoit, sans l'oser dire. — Hélas!
Pourquoi, s'écrioit-il, aimer dame tant belle?
Ah! cet amour causera mon trépas.
Mais dois-je lui cacher ma peine si cruelle?
C'est bien assez de la souffrir:
Que celle qui me fait mourir
Sache au moins que je meurs pour elle.

L'occasion s'en offrit à la fin.
Pour un tournoi, partoit le châtelain.
Guillaume, pour rester avec la châtelaine,
Fait le malade. On part. Il forme le dessein
De déclarer son amoureuse peine;
Mais craignant de déplaire, il s'arrête en chemin:
Puis pour s'encourager; —Mais si je souffre encore,
C'est ma faute, dit-il; pourquoi tant reculer?

Pouvoit-elle appaiser un tourment quelle ignore?
Pour qu'on réponde, il faut parler.
Allons, j'irai; c'est l'Amour qui m'inspire;
Je lui dirai... Mais que lui dire?
Je vous aime;... ah! déja je me sens tout troublé.
L'aveu de mon amour lui tiendra lieu d'offense;
Elle me défendra de la voir de mes jours:
Hélas! c'est, pour trois mots bien courts,
Une bien longue pénitence.

Guillaume, à ce penser, trembloit de tout son cœur,
Et de soi-même étoit si peu le maître,
Qu'il eût donné beaucoup pour être
Au tournoi comme son seigneur.

L'amour enfin l'emporte sur la peur;
Il s'approche, étayé de modeste assurance;
Gracieux accueil fut le prix
De sa timide révérence.
—Asseyez-vous, dit-elle avec un doux souris;
Que venez-vous me dire—? Il répond à la Belle:
Mon doux ami malade, agonisant d'amour,

Ose vous demander un conseil en ce jour:
D'amour respectueux, fidèle,
Depuis sept ans, il aime une Beauté
Rare, parfaite, une divinité;
Mais craignant qu'un aveu n'excite sa colere,
Il vous supplie aujourd'hui par ma voix
De lui marquer ce qu'il doit faire.
—Parler d'abord, puis s'il déplaît, se taire.
Nous voyons l'Amour tant de fois
Prêter son aide à l'amant téméraire;
Sa dame aura pitié de ses maux; je l'espere,
J'en réponds presque—. A ce propos si doux,
Guillaume en soupirant se jette à ses genoux:
—Eh bien, l'extrême amour veut une audace extrême;
Ce malade, c'est moi; cette Beauté suprême,
Cette divinité, c'est vous.
Cet infortuné qui vous aime
Sans vous, feroit pour vivre un inutile effort;
Son sort ne dèpend plus de lui, mais de vous même;
Il attend à vos pieds ou sa grace ou sa mort.

La Belle, à ce tendre langage,

S'offense, et par ces mots exprime son courroux:
— Sortez; moi, jaurai soin d'apprendre à mon époux
Et votre audace et son outrage —.
Guillaume, prompt à se lever!
A sa menace, à sa colere
Ne répond que ces mots: —Si j'ai pu vous déplaire,
Quel plus grand mal peut m'arriver?

Dans sa chambre rentré bien vîte,
Le malheureux amant s'alite;
Pour terminer ses jours, il les voue à la faim;
Il pleure tant que le jour dure;
Le lendemain, puis le surlendemain,
Même douleur, même chagrin,
Et pas la moindre nourriture.

Du tournoi cependant arrive le seigneur.
La dame alors craint la disgrace
De l'écuyer; la pitié dans son cœur
Du courroux avoit pris la place.
Elle monte chez lui. Guillaume consterné,
Avoit contre le mur le visage tourné,

Las ! pour ne plus rien voir : il se mouroit. La Belle,
Le corps vers lui doucement incliné,
Lui parle, par deux fois l'appelle.
Quoique bien affoibli, se retournant vers elle,
Guillaume tressaille à sa voix :
—Grand-merci, dit-il, douce dame !
Vous m'accordez, avant que sous vos loix,
En soupirs amoureux s'exhale ici mon ame,
De vous voir encore une fois.
—Je suis toujours la même, et votre amour m'offense :
Mais votre maître va venir ;
Que dira-t-il ? redoutez sa vengeance.
—Non ; j'ai pu vous déplaire, il faut bien m'en punir ;
Je mourrai—. La priere et la plus vive instance
N'obtiennent rien de plus. Elle fuit sa présence,
Feignant un grand courroux : mais sensible à son tour,
Son cœur est moins fâché de tant de résistance,
Que touché d'un si tendre amour.

L'époux, à son retour, quand sa table est servie,
Demande Guillaume. On lui dit
Qu'il est malade dans son lit.

Il ordonne aussi-tôt qu'on veille sur sa vie.
Après soupé, la dame aborde son époux :
— Guillaume est malade, dit-elle ;
Sa maladie est peut-être mortelle ;
Vous l'aimez ; vous coucherez-vous
Sans aller le voir? Il me semble...
—Vous pensez bien ; allons le voir ensemble.

L'un avec intérêt, et l'autre avec effroi,
Ils y vont tous les deux ; puis l'époux de lui dire :
— Guillaume, qu'avez-vous? — La goutte ; et je le voi,
Je n'en reviendrai pas. — Non, il vous trompe, sire,
Ce n'est pas là son mal. Guillaume, écoutez-moi ;
Promettez de manger, ou je romps le silence.
— Non, répond l'écuyer ; je suis
Votre sujet ; par devoir, par décence,
Je vous dois à tous deux respect, obéissance ;
Mais pour manger, je ne le puis.
— Eh bien, sachez qu'ici ce mal a pris naissance :
Quand vous êtes parti, d'un air modeste et doux,
Dans ma chambre il est venu, sire...
—Dans votre chambre, interrompit l'époux !

Et pourquoi ! — Je vais vous le dire.
Mangerez-vous, Guillaume ! allons, parlez soudain,
Ou j'acheve. — Pardieu, madame, c'est trop rire,
De grace, finissons. Enfin,
Qu'est-ce qu'il vous vouloit? — Songez-y bien, jeune homm
Je vous permets encor le choix,
Mais c'est pour la derniere fois :
Mangerez-vous enfin, Guillaume ?
— Eh ! laissez-moi mourir en paix; c'est mon espoir,
Répond-il d'une voix plaintive !
Aprés les sentimens que vous m'avez fait voir,
Que vous importe que je vive !

Ce désespoir, ce tendre dévoûment
Attendrit le cœur de la Belle ;
Son projet change en un moment,
Et son discours aussi : — Sire, apprenez, dit-elle,
Puisqu'il faut de son mal vous dire la raison,
Apprenez qu'il vouloit avoir votre faucon ;
Qu'il est venu, d'un ton de politesse,
Le demander, en vous voyant partir ;
Et que, par mon refus, accablé de tristesse,

Il a juré de se laisser mourir.
—Quoi! ce n'est que cela, madame,
S'écria le mari! que ne le donniez-vous?
Quand j'aurois cent faucons, du meilleur de mon ame,
Pour le sauver, je les donnerois tous.
—Ah, dit-elle! c'est assez, sire.
Vous avez entendu ce que l'on vient de dire,
Guillaume? levez-vous; vous aurez le faucon.

Point ne fallut deux fois lui faire sa leçon:
Le jeune homme, à ce mot, semble presque renaître,
Et de bon cœur il rend grace à son maître.
Bref, l'heureux Guillaume à l'instant,
Pour son salaire,
Eut en public l'oiseau qu'il ne demandoit guere,
Puis en secret ce qu'il desiroit tant.

Concluons qu'au courage enfin le malheur cede;
Que ce qu'on veut bien fort, tôt ou tard on l'aura.
Et puis, veuille le ciel, quand ce mal nous viendra,
Nous envoyer même remède!

LE BACHELIER NORMAND.

Un bachelier, natif de Normandie,
Qui faisoit rire, et qui ne rioit point,
Avec douceur souffrant la raillerie,
Mais à la rendre, exact au dernier point,
Arrive un jour dans une hôtellerie.
La soif le tourmentoit, sans parler de la faim.
Tristement à l'écart, il tenoit dans sa main
Sa bourse de cuir entr'ouverte,
Légere, hélas! solitaire prison!
Il venoit de jouer, avoit fait grosse perte;
Une piéce d'argent, petite encor, dit-on,
Tout à son aise, et sans rendre aucun son,
Roulbit au ventre creux de sa bourse déserte.

Suivant son lit, on se couche. A l'écart
Il mene l'hôte; et modeste en son dire,
Demande un vin... passable; on lui donne du pire;

De la bouteille il ne veut qu'un seul quart ;
L'hôte, à ce mot, jugeant sur l'apparence
Que l'étranger est léger de finance,
Pour le servir prend un air de dédain,
Négligeamment lui transvase son vin,
En perd moitié, puis d'un air d'insolence :
—L'ami, dit-il avec un ton railleur,
Vous allez à coup sûr nager dans l'abondance ;
Vin répandu porte bonheur.

Que faire ? se fâcher ! l'hôte n'eût fait que rire.
Le normand fit mieux. Sans mot dire,
Il l'écoute parler ; puis l'argent à la main,
Il lui demande un quartier de gros pain.
Tandis que l'hôte a gagné sa cuisine,
Vers le tonneau tout droit il s'achemine,
Tourne le robinet, et voilà que soudain
Tout nage dans des flots de vin.
A son retour, furieux du dommage,
L'hôte de jurer, de crier ;
Puis de se plaindre au seigneur du village,
Qui mande aussi le bachelier.

— Sire, dit celui-ci sans changer de visage,
L'hôte m'avoit dit qu'en ménage,
Vin répandu portoit bonheur;
Si seulement un verre amene l'abondance,
Un plein tonneau versé doit à mon bienfaiteur
Valoir une fortune immense.
Ce que j'ai fait, je l'ai fait de bon cœur;
Et vous voyez, sire, ma récompense!

Le seigneur rit beaucoup. Absous, et fort gaîment
Le drôle part sans frais et sans inquiétude;
L'hôte en est pour son vin; et le malin normand
L'accuse encor d'ingratitude.

DU PAUVRE CLERC.

Un pauvre clerc voyageoit lestement,
Mais tristement,
Car il avoit vidé sa bourse.
La nuit vient, et point de ressource
Pour se gîter jusqu'au jour seulement.
Il apperçoit heureusement
Une maison. Heureusement? sottise!
La dame en tout fort mal apprise,
Le refuse très durement;
Elle lui dit d'une voix aigre et fiere,
Qu'en l'absence de son seigneur,
(Elle entend, son mari) l'honneur
Lui défend d'être hospitaliere.
Le pauvre diable, tout chagrin,
Demande, pour grace derniere,
L'étable pour tout lit, pour son souper du pain;
Mais un *passez votre chemin*,

Avec la porte aux nez, répond à sa priere.

Pour combler son dépit, soudain
Entre un valet chargé de deux grands pots de vin;
La servante aussi-tôt range dans une armoire
Un gâteau bien doré, des morceaux de porc frais;
Et sans qu'on l'apperçoive, il voit l'instant d'après,
Enfermé dans sa chappe noire,
Un prêtre, que la dame accueille avec douceur,
Malgré l'absence du *seigneur*.

Tandis que notre clerc, gémit, se désespere,
Un villageois survient, demande ce qu'il a,
Apprend ses affronts, sa misere:
— Quoi! l'on vous a chassé de cette maison là?
Elle est à moi, dit-il; corbleu! laissez-moi faire;
Venez, et vous verrez si l'on nous recevra.

Il étoit en effet le mari de la dame.
C'étoit un laboureur, franc, tout rond, bon humain,
Mais qui, frappant en maître, effraya fort sa femme;
Car on ne l'attendoit qu'au soir du lendemain.
— Sire curé, dit-elle, entrez dans cet étable;

Je l'endormirai vîte, et vous fuirez soudain—.
Puis elle vient ouvrir au mari charitable,
Qui conduit le clerc par la main:
—Asseyez-vous, l'ami; je suis tout rond, sincere
Et bon vivant, dit-il. Eh bien,
Qu'avez-vous, notre ménagere,
Pour régaler notre hôte? —Rien:
Vous savez bien que vous aviez affaire
Jusqu'à demain; et pour moi, d'ordinaire,
Quand je suis sans mari, ma cuisine est sans feu.
—Mais, par saint Jean, rien aussi c'est trop peu;
Rien, c'est pis que mauvaise chere.
—D'accord, sire; mais en tout cas,
Pour souper mal, on n'en meurt pas;
Vous avez là de la farine;
Faites pétrir par Catherine
De quoi faire un mauvais repas.

Le mari jure un peu de cette négligence;
Ayant vu de quoi faire et noces et festin,
Le clerc juroit bien mieux: le drôle étoit malin;
Et malgré sa longue abstinence,

Il ne sentoit pas plus le besoin de la faim
Que le besoin de la vengeance.

En attendant le pain que l'on pétrit,
Le bonhomme s'égaie, et dit au clerc : —Beau sire,
Moi, qui ne suis qu'un sot, j'aime les gens d'esprit
Et les savans qui savent lire ;
Chantez, ou contez-nous, soit moulé, soit écrit,
Quelque bon fabliau, là, qui nous fasse rire.
—Ce que je sais de mieux, ou de plus amusant,
C'est une belle peur que l'on m'a faite en route.
—Bon. Contez votre peur; cela sera plaisant;
Allons, parlez; on vous écoute.

—Sortant de la forêt, j'ai rencontré là-bas
Un troupeau de cochons, grands, petits, maigres, gras,
Noirs, blancs, enfin divers de couleur, de figure.
L'un d'eux se distinguoit par sa belle encolure ;
Il étoit rebondi, bien arrondi ; sa peau
Étoit, par l'embonpoint, lisse, luisante et fine ;
Tel que dut être enfin celui dont Catherine
A, ce matin, fait cuire un bon morceau.

—Oh! oh! l'ami, que dites vous? Ma femme,
Interrompt le mari, nous avons du cochon,
Et tu n'en parlois pas—? La dame
Rougit, et n'osa dire non.
—Bon! dit en fouillant dans l'armoire
Le laboureur; cela vaut mieux que rien;
Par saint Clément, vous faites bien
D'avoir vu des cochons. Achevez votre histoire.
—Le beau cochon s'écarte; un loup qui le guettoit,
S'en apperçoit, s'approche vîte,
Saute dessus, l'emporte, et prend la fuite,
A-peu-près comme le valet
Qui vient de déposer son vin dans ce buffet.

—Comment! comment diable, s'écrie
Le laboureur d'un ton joyeux!
Du vin! votre histoire est jolie;
Notre cochon, avec ce vin passera mieux.
Mais, notre ami, dites-moi, je vous prie,
N'avoit-on point de chien pour lâcher au voleur?
—Non; je l'aurois moi-même arrêté de bon cœur;
Mais sans armes, c'étoit une folie extrême.

Par bonheur à mes pieds je vois à l'instant même
Un gros pavé,.. ma foi, gros comme le gâteau
Que Catherine a fait dans son fourneau.

A ce discours, sachant mal se défendre,
La femme, en bégayant, répond : — Oui, c'est cela.
J'ai fait faire un gâteau; je voulois vous surprendre...
Il est aux œufs... on songe à vous... et le voilà.
— Mais, parbleu, notre ménagere,
Je n'y vois pas sujet à se mettre en colere.
Eh! vive avec ses peurs, cet hôte que voilà,
Pour avoir bon vin, bonne chere!
Si bien donc qu'à ce loup glouton
La pierre est à l'instant jettée?
— Eh! oui, vraiment! et si bien ajustée,
Que j'attrape le loup. Il lâche le cochon.
Mais voici le moment terrible; oh! tout de bon
J'en ai tremblé : l'animal formidable
Se retourne vers moi, mais d'un air furieux;
Il me regarde avec des yeux... les yeux
Que me fait le curé caché dans cet étable.

Pour le coup, le mari tout bouillant d'un courroux

Que

Que bien aisément on devine,
Se leve et crie : —Ainsi, quand je m'en vas, coquine,
Les amoureux viennent chez nous!
Un bâton! un bâton—! L'effet suit la menace;
Et le curé lui-même bien battu,
Dépouillé, presque mis à nu,
S'en alla tout honteux, faisant laide grimace.
Le clerc ensuite but son vin,
Mangea son bon souper, et puis le lendemain,
De ses habits eut encor l'héritage.
Ainsi poursuivant son voyage,
Il se trouva vêtu, paré,
Et restauré
Aux dépens du galant curé.

Pour la femme peu débonnaire,
Elle eut à-coup-sûr du regret
D'avoir un ennemi, dont elle auroit pu faire,
A peu de frais sans doute, un confident discret.

LES DEUX BOURGEOIS
ET
LE VILLAIN.

Très pieusement deux Bourgeois
S'en alloient en pélerinage;
Ils rencontrent un villageois
Parti pour le même voyage.
On s'accoste en marchant; viennent les questions,
Les réponses d'abord, puis mainte confidence;
Enfin, tous trois d'intelligence,
Forment un fonds commun de leurs provisions.
Sur le point d'arriver, l'espoir de leur cuisine
Tarit un soir; au trio pélerin
Il ne resta que très peu de farine,
De quoi pêtrir un petit pain.
Pour se la réserver entiere,
Nos deux bourgeois voulurent finement
Frustrer leur compagnon, qu'à sa mine grossiere

Ils croyoient duper aisément.

—Il faut prendre un parti, dit l'un ; le ciel m'inspire.
Ce qui de trois ne peut guérir la faim,
Au besoin d'un seul peut suffire ;
Je suis d'avis qu'un seul ait tout le pain.
Mais pour agir en conscience,
Couchons-nous tous les trois, livrons-nous au sommeil ;
Et demain à notre réveil,
Le plus beau rêve aura la préférence.

L'autre applaudit tout haut, comme vous jugez bien.
Mais le fin villageois, voyant leur stratagême,
Dans leur filet feignit de se jetter lui-même,
Pour les attirer dans le sien.
Le pain fait et mis sous la cendre,
Dans son lit chacun va se rendre.
Nos bourgeois sont si las, qu'ils s'endorment soudain.
Mais le villageois plus malin,
Se leve sans bruit, sans mot dire,
Court au foyer, mange le pain,
Et puis dans son lit se retire.

L'un des bourgeois enfin se réveille en sursaut :
—Amis, dit-il en leur parlant tout haut,
J'ai fait un rêve ; écoutez-en l'histoire :
Deux anges rayonnans de gloire,
En enfer m'avoient descendu ;
Je suis longtems demeuré suspendu
Sur les brasiers de l'éternel abîme.
Là, j'ai vu cet enfer tel qu'on nous le dépeint ;
J'ai vu comment un feu, qui jamais ne s'éteint,
Brûle le criminel pour expier le crime ;
Comment... —Et moi, dit l'autre, j'ai rêvé
Que traversant des airs les routes éternelles,
Deux chérubins, sur leurs brillantes aîles,
Dans le ciel m'avoient enlevé.
Là, j'ai vu l'Éternel sur un char de victoire...
Et voilà que notre pervers,
Du paradis chante la gloire,
Comme l'autre a chanté les tourmens des enfers.

Le Villageois les entend à merveille ;
Mais il feint de dormir. Les deux amis s'en vont
Droit à son lit ; on le réveille ;

Et lui, comme sortant d'un sommeil très profond,
D'un air tout effrayé: —Qui m'appelle ! quoi? qu'est-ce !
—Votre rêve ? allons, le tems presse.
—Oh ! j'en ai fait un singulier,
Répond le villageois; et j'ose parier
Qu'à coup sûr vous en allez rire.
Lorsque je vous ai vus, par des chemins divers,
Transportés, l'un au ciel, l'autre dans les enfers,
J'ai songé qu'à jamais ange, diable ou diablesse
Vous retiendroient: dans ce malheur nouveau
Je me suis levé vîte, et malgré ma tristesse,
Tout bonnement j'ai mangé le gâteau.

DE LA GRUE.

La garde d'une fille est chose mal aisée :
Instruisez-la, vous la rendrez rusée ;
Sans peine à vous tromper elle réussira.
Rendez-la sotte ? hélas ! simple, sans artifice,
Par ignorance elle fera
Ce que fait l'autre par malice.

Une Beauté jeune et novice,
Vivoit dans un hameau, seule avec ses ennuis.
Que dis-je ? elle y passoit et les jours et les nuits
Avec une vieille nourrice ;
C'est être pis que seule. Amour y vint aussi ;
Il parloit au cœur de la Belle ;
Mais point d'amans n'approchoient d'elle ;
Et vous savez, vous qui lisez ceci,
Que l'amour sans amant n'est qu'un nouveau souci.

Dans cette vague inquiétude,

Sans trop savoir pourquoi, Lucette à tout moment
Se plaignoit de sa solitude;
Mais le pere étoit sourd; il avoit fait serment
Qu'elle conserveroit ce trésor d'amourette,
Qu'un pere vend publiquement
Au vieux mari, quand la fille, en cachette,
Pour rien le donne au jeune amant.

La nourrice, au logis, la laisse un jour seulette,
Pour aller au marché voisin.
Sous la fenêtre, une grue à la main,
Vient à passer un vrai Lubin
Et tout des mieux tournés. Lucette
L'appelle; il se retourne et s'arrête soudain.
On lui fait signe; il monte; et la pauvrette
Lui demande naïvement
S'il veut vendre sa grue. — Oui, lui dit-il gaîment.
Le drôle qui la voit jolie,
Demande un prix auquel elle n'entendoit rien,
Mais qu'il se fit, sans tricherie,
Payer sur l'heure. On juge bien
Que la nourrice revenue,

Fit un beau bruit, en apprenant combien
On venoit de payer la grue.
Mais quel remede à de pareils malheurs?
Ce que fille a perdu, les cris ni les fureurs
Ne peuvent jamais le lui rendre.
La nourrice à la fin, lasse de s'emporter,
Convoite aussi la grue, et sort pour aller prendre
Ce qu'il lui faut pour l'apprêter.

Bientôt Lubin de reparoître,
D'aller, venir sous la fenêtre;
Et Lucette de l'appeller
Bien vîte pour le quereller:
— Méchant, lui dit-elle en colere,
Vous avez donc osé me tromper sur le prix?
Remportez votre grue; elle est encore entiere;
Et rendez aussi-tôt ce que vous m'avez pris.

Lubin n'attend pas qu'on lui dise
Deux fois la chose; et sans nulle remise
Il rendit le paîment; c'est à-dire, je crois,
Que Lubin fut payé deux fois.

Et remporta sa marchandise.

Si-tôt qu'on revient du marché,
Il faut entendre l'innocente
Raconter à sa gouvernante
Comme elle a rompu le marché !
—En me voyant, dit-elle, il vouloit rire ;
Mais j'ai grondé, j'ai menacé ;
Il m'a tout rendu sans rien dire ;
Ce marchand-là n'est pas intéressé.

LE LIBERTIN CONVERTI.

Faudra-t-il que je me marie ?
Tantôt je dis oui, tantôt non.
Des dangers des deux parts alarment ma raison ;
Et cent fois le jour je m'écrie :
Prendrai-je femme, ou vivrai-je garçon ?

De mes vieilles erreurs j'ai souffert maint dommage ;
Il est tems de les voir finir ;
A mes parens, à Dieu, j'ai promis d'être sage ;
J'ai donné ma parole, et je dois la tenir.
Il faut, dit on, que jeunesse se passe ;
Mais la mienne est passée, et dès longtems, dit-on.
Je veux changer enfin ma folie en raison ;
Or, pour y réussir, que faut-il que je fasse ?
Prendrai-je femme, ou vivrai-je garçon ?

Bon ! quand j'y pense, un seul mot me délivre

D'un doute à mon repos fatal;
J'étois garçon lorsque je vivois mal,
Prenons donc femme pour bien vivre.
C'en est fait, allons; dès ce jour,
Dès ce moment, vîte à l'église!
Mais si le repentir m'attendoit au retour?
Si j'allois faire une sottise?
Cela peut être; car enfin,
Si j'épouse une demoiselle,
Gare la fierté, le dédain;
Jolie, elle va m'être à-coup-sûr infidelle;
Méchante, quel enfer! j'en mourrai de chagrin.
Une bonne femme est sans doute
Un grand trésor; bien la garde, qui l'a!
Mais, qui m'indiquera la route
Pour rencontrer ce phénix-là!
Quel fardeau qu'une femme! il faut être sincere;
Avec celles d'autrui j'ai bien souffert, ma foi!
Que sera-ce, bon Dieu! si j'en prends une à moi,
Et sans avoir encor le droit de m'en défaire?

D'un autre côté néanmoins,

Si je choisis le mariage,
Je fais entrer l'ordre dans mon ménage;
Pour moi, plus d'embarras, de peines, ni de soins.
De mon lit, de ma table, on fera son affaire;
Je vais, bien assuré qu'on veille à mes besoins,
Ne m'occuper qu'à ne rien faire.
Si je suis triste, on saura m'egayer;
Malade, dans mon lit on viendra me choyer.
Quand je rentre, quelle allégresse!
On se leve d'un air joyeux,
Puis on me baise avec tendresse.
Cela ne laisse pas que d'être gracieux!
Oui, c'est le parti le plus sage:
Prenons femme, Une femme égaie une maison;
Il se peut que dans mon ménage
Ce miel attire maint frêlon...
Oh! ce point-là, ce sera mon affaire.
Dieu tienne en paix tous mes voisins!
Mais pour eux je n'irai pas faire.
Tous les jours noces et festins.
Je connois ces amis qu'on acquiert par sa femme;
J'en ai tant vu, qui, la main sur le cœur,

De leur tendre amitié vont parler à monsieur,
Et ne la prouvent qu'à madame !

Fort bien. Je ferai donc, quittant le célibat,
Des serviteurs à Dieu, des sujets à l'état.
Je ferai !... n'est-ce pas parler en téméraire !
En suis-je bien certain ? ah ! combien de maris,
Sans le savoir, sont de leurs fils
Les nourriciers, quand un autre est leur pere !
Peut-être encor ma femme aura
L'humeur coquette ; il lui faudra,
L'hiver, l'été, riche parure,
Ajustemens, bagues, joyaux, ceinture ;
Car elles aiment tout cela
Plus que sermons. Peut-être à ce goût-là,
Elle joindra l'humeur impérieuse ;
Il faudra du respect, il faudra que monsieur,
Pour plaire à la belle orgueilleuse,
Joigne au nom de mari, l'emploi de serviteur.
Combien à ce portrait pourroient se reconnoître !
Combien vous en voyez, sans tous ceux que je voi !
Ce seroit en ce cas grande folie à moi

De me faire valet, quand je peux vivre en maître.

Mais non, j'ai tort de m'alarmer;
Je la choisirai bonne, honnête;
Elle n'aura d'autre projet en tête,
Que de prier Dieu, de m'aimer.
Tout le quartier la prendra pour modèle;
Elle aura l'humeur douce avec un cœur fidèle.
Allons; m'y voilà résolu;
Oui; c'en est fait, je me marie.
Il ne me manque plus qu'une femme jolie:
Je crois avoir déja conclu;
Je tiens déja le contrat qui me lie...
Ma foi, tout réfléchi, je ne suis plus tenté;
Ce régime pour moi seroit peu salutaire;
Et je crois que pour ma santé,
Je dois vivre célibataire.

LE CHEVALIER A LA TRAPPE.

Un chevalier, fameux en esprit, en valeur,
Brûloit d'un amour peu vulgaire.
Lorsque de sa conquête en vain briguant l'honneur,
De réelles Beautés s'efforcent de lui plaire,
Il en voit une en songe, et mon tendre rêveur
La garde en sa mémoire, et sur-tout dans son cœur.
Il avoit, l'imprudent, juré que de sa vie
Il ne choisiroit d'autre mie.
Or (ce qui paroîtra sans doute singulier)
La Belle existe; et cette nuit-là même,
(Ce hasard-là vaut au moins le premier.)
En rêvant, elle a vu le chevalier qui l'aime.

Un jour, près d'un château qu'il trouve en son chemin,
Il apperçoit à sa fenêtre
Une Beauté qu'il reconnoît soudain.

Sans l'avoir jamais vue; il voit la mie enfin
Que son cœur a choisie avant de la connoître.
C'est-elle, cria t-il si-tôt qu'il l'apperçut;
C'est lui, dit-elle aussi de loin. Elle fut même
Tout près de l'appeller, tant son trouble est extrême;
Mais craignant son époux, plus sage, elle se tut.
Pour s'expliquer pourtant, au lieu d'un je vous aime,
L'œil fixé du haut de sa tour,
Elle lui chante une chanson d'amour.

Dieu sait s'il brûloit de lui rendre
Le doux salut qu'il recevoit:
Mais de peur de trahir le dessein qu'il avoit,
Il feignit de ne rien entendre.
Or il est tems de dire ce qu'étoit
La dame qui pour lui chantoit.
Disons d'abord qu'elle étoit jeune et belle;
Après, qu'elle avoit pour époux
Un duc riche et puissant, mais encor plus jaloux,
Qui nuit et jour veillant sur elle,
N'avoit connu jamais que l'amour en courroux.
Il la retenoit en clôture

Sous dix-huit portes à gros cloux,
Dont chacune avoit sa serrure
Et deux barres de fer qui servoient de verroux.
Il étoit de sa prisonniere
La sentinelle et le geolier;
Les dix-huit clés dont seul il est dépositaire,
Sont dans sa main tant que le jour éclaire,
Et seroient sous son oreiller,
Si le sommeil lui fermoit la paupiere.

Que faire? Notre amant va d'abord le prier
De lui prêter son assistance:
Il a tué, dit-il, un puissant chevalier
Dont la famille en corps demande au roi vengeance.
— Soyez le bien-venu; je réponds de vos jours,
Lui dit le duc: vous me trouvez en guerre
Contre des ennemis qui ravagent ma terre;
J'attends de votre bras un utile secours.

Ce n'étoit pas une vaine espérance;
Aux ennemis son bras devint fatal:
Il les chassa. Pour prix de sa vaillance,

Le duc le fit son sénéchal.
Mais ce n'est pas pour cette récompense
Qu'il est venu servir sous son rival.
Dans le verger, il sollicite
Du terrein pour construire un petit pavillon,
Assez près de la tour pour le plan qu'il médite,
Mais pas assez pour armer le soupçon.
Quand il fut fait, par l'or aidant son stratagême,
Le chevalier se fit encor bâtir
Un souterrain qui, de sa chambre même,
Sous la tour alloit aboutir.
On y mit du secret et très grande vîtesse.
Lorsqu'au plancher l'ouvrage est une fois conduit,
Le même ouvrier y construit
Une trappe légere, ouvrant chez la duchesse,
Faite avec art, fermant si bien,
Qu'avec tous ses cent yeux, Argus n'y verroit rien.

On dit que, cela fait, l'amant inexorable,
De peur d'être trahi, poignarda le maçon;
Mais c'est un fait invraisemblable,
Calomnieux; il blesse la raison:

Le chevalier brûloit d'un amour véritable;
Et l'amour vrai ne fut jamais capable
D'une aussi basse trahison.

Vers sa mie à la fin son souterrain le mene
Sans nul effort; et sur-le-champ,
Sans effort aussi, de sa peine
Elle le dédommage : on devine comment.
En un mot, si la récompense
S'évalue au gré de ses vœux,
La Belle sut payer son amour beaucoup mieux
Que le mari n'a payé sa vaillance.

Pour gage de sa foi, la dame, à ses adieux,
Lui laisse un bijou précieux,
Une bague de prix, son présent d'hyménée.
L'amant qui veut, pour tromper son époux,
Faire servir cette bague donnée,
S'en va rejoindre le jaloux.
Plus d'une fois exprès, mais comme par mégarde,
Pour faire voir sa bague, il étale ses doigts;
Et le mari qui la regarde,

La reconnoît, pâlit et rougit à-la-fois.
Néanmoins il eut la sagesse
De ne rien dire sur cela;
Mais à la tour sur l'heure il s'en alla
Pour interroger la duchesse.

Le chevalier s'en doute; il court soudain
Faire usage du souterrain.
Tandis que l'époux à mesure
Ouvre et ferme, en allant, la douzieme serrure,
Le galant par la trape a le tems d'arriver,
De remettre la bague, et puis de se sauver.
Chez sa femme en entrant, le duc, pour la confondre,
Sans saluer, lui demande aussi-tôt
Sa bague. La dame, à ce mot,
Fait l'étonnée; et puis, sans lui répondre,
La bague, qu'à ses yeux on tire d'un coffret,
L'éclaire, ou bien plutôt l'aveugle tout-à-fait.
Il n'y voit plus d'autre mystere,
Que deux anneaux pareils; se croyant bien instruit,
Il fut si content de l'affaire,
Qu'il dormit presque cette nuit.

Un jour le duc ayant envie
D'aller chasser dans la forêt :
— Chevalier, lui dit-il, pour demain soyez prêt.
— Sire, pardonnez moi; ma mie
Vient d'arriver; ses soins ont à la fin
Des parens du défunt désarmé la poursuite :
On me rappelle; il faut que je vous quitte;
Et tous deux nous partons demain.
Mais ayant su pour moi votre aimable indulgence,
Elle voudroit, par goût et par devoir,
Pour mieux vous assurer de sa reconnoissance,
Vous donner à souper ce soir.

L'époux accepte; ignorant ce qu'on trame,
Il vint le soir pour souper avec eux.
En entrant il voit une dame,
Belle comme une fée, en habits somptueux:
Dans sa parure se déploie
Un art si fin, un goût si délicat,
Que sur ses vêtemens, l'argent, l'or et la soie
Resplendissoient par-tout, sans ternir son éclat.

Le chevalier, brûlant et d'amour et de joie,

La prend d'un air poli, mais pourtant en vainqueur,
Et la présente à monseigneur :
— Sire, dit-il, voilà ma mie,
Celle qui regne sur mon cœur,
Que j'aimerai toute ma vie,
Et dont bientôt l'hymen me rendra possesseur.

Le duc, en regardant la dame,
Crut aussi-tôt reconnoître sa femme.
C'étoit elle en effet; l'utile souterrain
Toujours des deux amans secondoit le dessein.
L'époux en est frappé, confus. D'un air affable,
La dame à ses côtés le fait asseoir à table;
Mais à manger elle l'invite en vain;
Il vient de perdre et la soif et la faim.
Dans mille noirs pensers son ame est abimée,
S'étonnant que contre l'amour
Par dix-huit portes une tour
Ne soit pas assez bien fermée.

Tout en sortant de table, il y court; on le suit.
Déja la dame a quitté sa parure,

Franchi le souterrain, bref elle est dans son lit,
Quand l'époux ouvre encor sa seizieme serrure.
En ouvrant la derniere, il appelle tout haut
La duchesse, qui murmure
D'être éveillée en sursaut;
Et l'époux à sa voix respire et se rassure.
Quoique toujours surpris, il croit que le destin
Peut faire qu'en un jour deux hasards se rassemblent,
Et qu'il se peut que deux femmes enfin,
Comme deux bagues, se ressemblent.

Couché près de sa femme, il sembla l'embrasser
Dans une confiance entiere:
Mais cette nuit fut la derniere
Qu'avec elle il devoit passer.
De son départ, le chevalier d'avance
Avoit déja fait les apprêts;
Un vaisseau dans le port n'attend que sa présence,
Et les vents et l'amour secondent ses projets.

Le lendemain, au moment de la messe,
Le chevalier vint avec politesse

Prendre congé de son seigneur;
Il lui dit qu'à l'autel il va mener sa mie,
Et qu'elle lui demande encore une faveur;
Elle voudroit, dit-il, avoir l'honneur
De vous voir assister à la cérémonie,
Et moi, de votre main, recevoir mon bonheur.

Le duc consent. La duchesse rusée
Vient aussi-tôt en cappe, et déguisée;
Deux chevaliers fort gravement
La menent à l'autel où la suit son amant;
Et le duc, bien guéri de sa frayeur jalouse,
La présente fort galamment
A son sénéchal qui l'épouse.
Le couple heureux se hâte de gagner
Le vaisseau chargé de leur fuite;
Le duc, avec toute sa suite,
Jusqu'au port veut l'accompagner.
Il donne, pour monter, la main à l'épousée;
Sur leur commune joie il fait innocemment
Mainte plaisanterie usée,
Et leur dit adieu fort gaîment.

Mais

Mais de railler il perd bientôt l'envie ;
 Et dans la tour en arrivant,
 Il conçoit comme à cette mie
 La duchesse ressembloit tant.
 Oh ! comme il souffrit dans son ame
D'avoir été le menin de sa femme !
 Longtems encore il soupira
D'être trompé comme époux, comme maître.
 Oh ! qu'il étoit bête, dira
Quelque mari, que dès demain peut-être
Plus lourdement encor sa femme dupera !

Fin du premier Volume.

TABLE

DES MATIERES

contenues dans ce volume.

FIN.

3